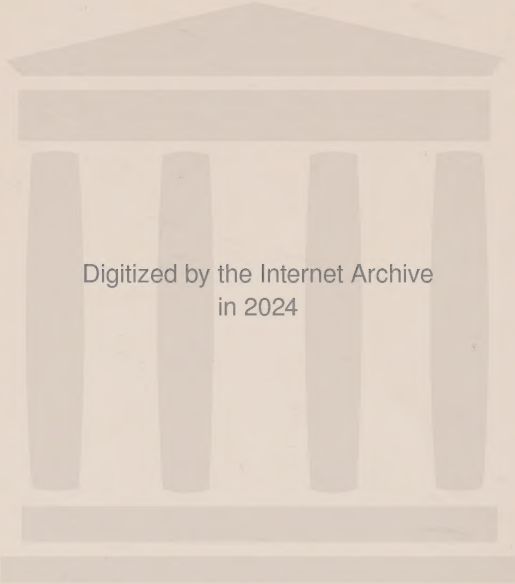


LE REGARD DU ROI

Camara Laye





Digitized by the Internet Archive
in 2024

**LE REGARD
DU ROI**

DU MÊME AUTEUR

dans cette collection

- Dramouss
- L'enfant noir

CAMARA LAYE

LE REGARD DU ROI

roman

« ... Le Seigneur passera dans le couloir
regardera le prisonnier et dira :

— Celui-ci, il ne faut pas l'enfermer à
nouveau : il vient à moi. »

Franz KAFKA.

PLON

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Librairie Plon 1954.

ISBN 2-266-00642-8

A MONSIEUR
BERNARD CORNUT-GENTILLE

*Haut-Commissaire
de la République
en A.O.F.*

En témoignage de respectueuse amitié.

PREMIÈRE PARTIE

ADRAMÉ

L'ESPLANADE

LORSQUE Clarence atteignit l'esplanade, il se heurta à une foule si nombreuse et si compacte qu'il désespéra d'abord de s'y frayer un passage. Il fut tenté de rebrousser chemin, mais il n'avait pas le choix — depuis plusieurs jours déjà, il n'avait plus le choix! — et les coudes au corps, il commença de s'insérer dans la foule.

Il avançait lentement. Les noirs qu'il repoussait de part et d'autre ne protestaient pas, mais ils ne faisaient rien non plus pour lui faciliter le passage : ils ignoraient ou ils affectaient d'ignorer sa présence; et il arrivait que Clarence demeurât bloqué durant des longs moments, tantôt derrière un dos plus robuste qu'il ne savait comment contourner, tantôt entre deux hanches qu'il ne parvenait plus à desserrer. Il se sentait pris alors dans cette foule comme dans une eau subitement figée ou dans un sable vaguement mouvant, et il lui semblait qu'il perdait souffle, mais peut-être s'endormait-il simplement : il émanait de ces hommes étroitement agglomérés sous le ciel d'Afrique une odeur de laine et d'huile, une odeur de troupeau, qui plongeait l'être dans une espèce de sommeil. Certainement Clarence dut s'endormir plusieurs fois. Puis petit à petit il émergeait de sa torpeur, soit que l'odeur fût devenue moins forte, soit pour tout autre motif; et il reprenait sa marche en avant.

Ce terme de « marche en avant » ne doit pas être pris trop à la lettre : le fait est que la marche se faisait plus générale-

ment de biais; Clarence insinuait une épaule entre deux autres et poussait sournoisement, ou bien il relevait légèrement les coudes et, prenant appui sur ses voisins les plus proches, les manœuvrait comme des leviers; à chaque poussée nouvelle, il gagnait quelques centimètres. Et il ne semblait pas qu'il lésât notablement les hommes qu'il dépassait de cette façon : leurs rangs en effet se succédaient sur une profondeur telle, que les plus éloignés ne pouvaient sûrement rien découvrir de ce qui se passait au centre de l'esplanade; et même les plus rapprochés, à l'exception du premier rang, ne voyaient pas grand-chose car, à mesure que Clarence progressait, les noirs devenaient plus grands, se transformaient insensiblement en géants; ce qui était proprement stupide, et à l'inverse de ce qui aurait dû normalement se passer, puisque ces géants du premier rang auraient pu, sans beaucoup se gêner eux-mêmes, se retirer à l'arrière-plan et offrir ainsi aux plus petits une chance de voir. Mais peut-être cette ville appartenait-elle à un pays où aucune chance jamais n'était donnée; — Clarence, en tout cas, n'y avait jusqu'ici connu aucune chance. Et enfin ces géants devenaient de plus en plus difficiles à mouvoir : en dépit de la presse ou par suite de cette presse, ils étaient solidement plantés sur leurs jambes, ils étaient comme enracinés. Néanmoins Clarence insista tant, qu'il finit par se faufiler au premier rang.

Parvenu là, il demeura tout un temps d'abord sans rien distinguer, sauf un grand nuage rouge qui montait très haut dans le ciel et qu'il avait pu observer déjà en montant vers l'esplanade. Quand ses yeux se furent un peu familiarisés avec cette brume qui était comme du feu, comme une poudre de feu, il s'aperçut qu'elle était faite d'une poussière rouge très fine, presque impalpable, arrachée à la terre battue par les pieds nus d'une cohue de danseurs. Le nuage qui, tout à l'heure encore, s'élevait comme une colonne dans l'air immobile, s'était depuis largement épanoui au sommet; à l'heure présente, il devait s'étendre sur la ville entière, pensa Clarence; et sans doute eût-on accueilli ce nuage avec bonheur s'il avait été capable d'intercepter le soleil, mais le soleil le perçait de part en part, le soleil se suspendait à chaque parcelle de poussière, si bien que le grand nuage condensait

davantage la lumière et la chaleur qu'il ne les éloignait; et même il donnait à la chaleur une présence comme tangible, un aspect solide et quasi insupportable. Or il n'y avait rien qui permît de se préserver de cette chaleur : les arbres, en bordure de l'esplanade, étaient vieux et comme à bout de force, ils ne portaient qu'un feuillage clairsemé et racorni, un feuillage si maigre que le soleil le criblait comme une écu-moire.

Quant aux danseurs, c'étaient de jeunes noirs qui paraissaient exécuter très librement une danse guerrière, chacun dansant pour soi, eût-on dit, sans s'occuper de ses voisins. Il y avait bien parfois comme des mouvements qui portaient tous les danseurs en avant, puis en arrière, un peu à la façon de vagues battant la falaise, battant ici les rangs pressés des spectateurs, mais ces mouvements semblaient indépendants de la danse même, et faits uniquement pour maintenir la foule au bord de l'esplanade.

Clarence observa les danseurs un long moment. C'était la première fois qu'il assistait à une danse du pays; et la nouveauté, l'étrangeté un peu barbare du spectacle, avait de quoi arrêter ses regards.

— Ils dansent bien, dit-il finalement à voix haute.

Un des géants noirs, à côté de lui, le toisa sans amitié.

— Vous appelez cela « danser » ? fit-il aigrement. J'appelle cela « sautiller » tout au plus.

« Eh bien, oui, ils sautillent, pensa Clarence; ils sautillent, mais ils dansent aussi; c'est certainement là leur façon de danser. »

— Ils ne savent pas danser, poursuivit le noir; ils...

Mais il laissa sa phrase en suspens pour cracher avec mépris sur le sol rouge.

— Tout à l'heure, oui, vous verrez danser, acheva-t-il après avoir craché. Vous verrez danser quand le roi...

— Le roi va-t-il bientôt venir ? demanda Clarence.

— Il sera là à l'heure fixée, dit le noir.

— A quelle heure ? dit Clarence.

— Je vous l'ai dit : à l'heure fixée.

— J'avais compris. Mais quelle est cette heure ?

— Le roi le sait ! dit le noir.

Il le dit d'un ton cassant, qui coupait court à l'interrogatoire.

« L'aurais-je blessé? se demanda Clarence. Je n'ai rien dit pourtant qui soit de nature à l'offusquer. » De nouveau il regarda les danseurs, mais il les voyait moins bien : le nuage rouge paraissait s'être considérablement épaissi.

— Je suis venu pour parler au roi, dit-il.

— Vous voulez parler au roi? dit le noir en toisant Clarence pour la seconde fois.

— Je ne suis venu que pour cela.

— Inouï! dit le noir. C'est proprement inouï. Croyez-vous donc que le roi reçoive n'importe qui, jeune homme?

— Je ne suis pas n'importe qui, dit Clarence. Je suis un blanc!

— Un blanc? dit le noir.

Il s'apprêtait à cracher, mais se retint juste à temps.

— Je ne suis pas un blanc? dit Clarence.

— Les hommes blancs ne viennent pas sur l'esplanade! répliqua le noir, du même ton cassant dont il s'était servi précédemment pour mettre fin à l'interrogatoire.

« Non, cette esplanade n'était pas un endroit où des hommes blancs se fussent risqués, pensa amèrement Clarence. Les blancs n'eussent pas toléré ce coudoisement de la populace noire; ils se cantonnaient dans leurs villas, qui étaient fraîches, ou bien ils jouaient aux cartes sous la véranda de l'hôtel, en buvant des alcools glacés. »

Et il revit la spacieuse véranda avec ses tables bien alignées et ses ventilateurs, avec ses stores rayés et les serviteurs noirs en veste blanche, avec les bouteilles au frais dans des seaux de glace. Huit jours avant, il était assis sous cette véranda, à jouer aux cartes et à boire des alcools; et il tutoyait ses partenaires et il commandait les serviteurs noirs, il avait le verbe haut et la moquerie mordante... Mais à présent il n'était plus dans cet hôtel... Y retournerait-il jamais?... Non, il n'y retournerait jamais, car chacun lui tournerait le dos : il n'y avait pas un de ces hommes blancs auquel il ne dût de l'argent, celui qu'il avait perdu au jeu et par surcroît celui qu'il avait emprunté, quand il avait l'espoir encore de se re-

faire, l'espoir — le fol espoir! — de contraindre la chance.

La chance!... C'était à mourir de rire.

Mais qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à jouer? Il n'aimait pas les cartes! Il ne touchait jamais une carte! Seulement voilà : tous les blancs qui venaient dans cet hôtel jouaient et ils avaient de l'argent à ne savoir qu'en faire... A ne savoir qu'en faire!... Quelle importance cela avait-il, pour ces blancs, l'argent qu'il leur devait? Ils le perdaient sur un coup de dés et ils n'en étaient pas moins riches! Mais parce qu'il le leur devait, lui qui n'avait jamais eu beaucoup d'argent, qui n'avait plus du tout d'argent, ils le lui avaient réclamé âprement, non certes parce qu'ils y tenaient ou parce qu'ils y attribuaient une importance quelconque, mais par plaisir de l'humilier, par pur plaisir de l'humilier... C'est pourquoi maintenant il logeait dans une sorte de caravansérail nègre; une sorte de caravansérail, oui, car on ne pouvait pas appeler décemment hôtel ce bâtiment; et peut-être même était-ce trop déjà de l'appeler un caravansérail; c'était... Mais non! il n'allait pas évoquer cette misère une fois de plus : son cœur se levait rien que d'y penser... Le seul espoir qui lui demeurât — la dernière chance! — c'était d'entrer au service du roi.

— Je me présenterai au roi sitôt qu'il arrivera, dit-il.

Le noir, à côté de lui, ricana.

— Vous croyez ça? dit-il.

De nouveau il le toisa; il le toisait avec moins d'amitié encore que les fois précédentes.

— Les gardes ne vous laisseront seulement pas approcher! reprit-il.

— Mais alors comment ferai-je? dit Clarence.

Il se sentait brusquement accablé.

— Peut-être parlerai-je pour vous, dit le noir.

— Vous? fit Clarence.

Il regarda son voisin avec stupéfaction : c'était un vieil homme misérablement vêtu; certes, un homme de haute taille, comme tous ceux qui étaient au premier rang, mais déguenillé; une espèce de mendiant.

— Vous êtes un mendiant! dit-il.

— C'est exact : mon métier est de quémander, dit le noir.

Ce n'est pas un métier facile; j'ai commencé très jeune.

« La belle recommandation que voilà! » pensa Clarence. Si les gardes devaient l'empêcher, lui qui était un homme blanc, de s'approcher du roi, à plus forte raison empêcheraient-ils ce noir en guenilles de l'interpeller. L'homme n'était visiblement qu'un vieux fou.

— Vos habits sont fripés, dit subitement le noir.

— Mais ils ne sont pas en loques! riposta Clarence.

— Aussi me suis-je bien gardé d'affirmer qu'ils étaient en loques, dit le noir. Non, ils ne sont pas encore en loques, mais, déjà, ils sont fripés.

Il laissa passer un temps, puis reprit :

— Ils ne tarderont pas à être en loques.

— En loques? dit Clarence.

Il regarda ses vêtements : sa veste, sa culotte. C'était de la grosse toile. Est-ce que la toile offrait si peu de résistance? Mais peut-être que, sous ce climat et dans cette poussière rouge, elle n'offrirait pas la même résistance qu'en Europe.

— C'est de la bonne toile, dit-il.

— Écoutez, dit le noir, malgré le peu de bien que vous pensez de moi, je parlerai en votre faveur.

— Vous parleriez en ma faveur? s'écria Clarence.

La colère soudain le souleva : quoi! un mendiant nègre parlerait en sa faveur?... C'était ce mot « faveur » qu'il ne pouvait digérer : il n'attendait aucune faveur! Il se proposerait au roi pour un travail ou l'autre, n'importe quel travail honorable, et il recevrait le juste prix de sa peine; il ne se présenterait pas en quémandeur! Cependant il se contint : il était au bout du rouleau et il avait perdu le droit, le droit ou le luxe, de se fâcher; il devait de l'argent jusqu'à cet hôtelier indigène qui tenait le caravansérail! L'individu, à plusieurs reprises, avait reluqué les vêtements de son débiteur et avait même insinué que celui-ci pourrait les troquer contre son séjour dans le caravansérail. « Bien sûr pas tout le vêtement, avait-il précisé, mais naturellement une pièce un peu importante, la veste, ou le casque, ou la culotte. Il n'est pas nécessaire que vous portiez à la fois une veste et une culotte, avait-il ajouté; il ne manque pas d'indigènes qui vont bonnement en chemise! »

Mais c'est bien en chemise, après cela, que Clarence se fût promené : pour le présent, il possédait tout juste ce qu'il portait sur lui. Certes, il avait deux malles pleines d'effets chez l'hôtelier blanc, mais celui-ci avait refusé de les lui rendre : il les conservait en gage pour la note impayée; et tout ce que Clarence avait pu sauver, c'était son rasoir et un savon à barbe; même pas un blaireau; il se savonnait les joues avec les doigts!... Non, il n'avait vraiment plus le droit de se mettre en colère. « Le droit, j'ai toujours le droit, se dit-il, mais je n'ai plus les moyens... Les moyens! Serait-ce donc cela qu'on appelle le droit?... w' C'était cela évidemment! Et c'est bien pourquoi ce mendiant noir s'était permis de prononcer le mot « faveur ».

« Quelle dérision! » pensa Clarence. La colère de nouveau le souleva, mais c'était une colère qui maintenant retombait sur sa propre personne, une colère qui n'avait d'autre dessein que de l'écraser lui-même. Pourquoi, tout à l'heure, l'avait-il tournée contre le mendiant? L'homme au fait n'avait rien dit qui ne se justifiât; il ne payait pas de mine — avec ses vêtements en loques, il ne payait certainement pas de mine! — mais, à force de rouler partout sa bosse il devait sûrement en savoir là-dessus plus long que d'autres.

— Il n'y a pas de droit, dit Clarence.

— Eh bien, un enfant sait cela, dit le mendiant.

— Oui, un enfant, dit Clarence, mais si...

Il s'interrompt; il allait dire : « Mais si vous ne me l'aviez pas fait observer, je ne m'en serais peut-être jamais aperçu. » Et voilà qu'il se rendait compte soudain que depuis que le mendiant s'était proposé pour parler en sa faveur, le mendiant n'avait plus élevé la voix, sauf naturellement pour prononcer cette phrase au sujet de ce que sait un enfant; dans l'intervalle, le mendiant s'était strictement tu, il n'avait fait aucune allusion à un droit quelconque... Pourtant c'était comme s'il eût continué de parler... Est-ce que ce mendiant avait le pouvoir de s'immiscer dans la pensée d'autrui? Eh bien, peut-être avait-il réellement ce pouvoir! Peut-être était-il un peu sorcier : beaucoup de mendiants sont un peu sorciers... Mais non! Si cet homme eût été vraiment un sorcier, il se fût trouvé, un jour comme celui-ci, dans la suite

du roi... « Êtes-vous un sorcier? » s'apprêtait à demander Clarence, mais au même moment une clameur plus forte s'éleva de la foule et vint l'arracher à ses réflexions.

Cette clameur avait presque aussitôt été suivie de cris aigus : les jeunes danseurs, chassés et poursuivis à coups de fouet par des gardes royaux, refluaient prestement vers les bords de l'esplanade. Il ne semblait pas toutefois qu'il y eût lieu de prendre leurs cris au tragique : si la morsure des lanières les occasionnait pour une part, le simple plaisir de pousser des cris les provoquait pour une part plus grande encore; et d'ailleurs les danseurs n'eurent pas plus tôt rejoint la foule, qu'ils s'agglutinèrent à elle et cessèrent de crier; ils étaient inondés de sueur, fumants de sueur, recouverts de terre rouge, de la tête aux pieds, et tout haletants d'avoir dansé et d'avoir couru. Leur brusque arrivée eut pour effet de transformer le premier rang des spectateurs en deuxième rang; pour la bonne vue, c'était sans importance, puisque ces danseurs n'étaient que des enfants, alors que les noirs du premier rang étaient tous des géants, mais peut-être n'en allait-il pas de même quant à la netteté des vêtements. Cette terre, cette poussière rouge dont les danseurs étaient comme enduits, et leur violente sueur, une sueur comme huileuse, ne pouvaient manquer de poisser les habits des spectateurs; personne pourtant ne protesta, hormis le mendiant qui, n'ayant que des guenilles sur lui, et partant rien qui pût être gâté, n'en interpella que plus violemment le danseur qui s'était placé devant lui.

— Ne t'avise pas de me toucher, cria-t-il, ou il t'en cuira!

Le jeune garçon s'écarta précipitamment, comme si les paroles du mendiant l'eussent brûlé.

— Mets-toi ici, dit le danseur qui avait pris place devant Clarence.

Il saisit son collègue par le cou et l'attira étroitement contre lui.

— Est-ce que nous ne vous coupons pas la vue? demanda-t-il à Clarence.

— Non, dit Clarence. Mais ne vous collez pas à moi : je n'ai que ce costume, et vous êtes couverts de poussière et en nage.

— N'ayez crainte, dit le jeune danseur, nous allons nous dépêcher de suer.

— Le soleil nous aura séchés avant que le roi n'arrive, dit l'autre.

— Ce sont deux menteurs! dit le mendiant en frappant le sol de son bâton. Deux effrontés menteurs!

— Nous pouvons chercher place ailleurs, dit le second des danseurs.

— Non, restez, dit Clarence. Vous ne me gênez pas.

Mais il avait le nez à hauteur de leurs cheveux crépus; une lourde odeur de suint s'en dégageait.

— Est-ce que vos cheveux sentent toujours aussi fort? dit-il.

— Ils sentent parce que nous nous hâtons de nous sécher. Plus tôt nous aurons terminé de suer, plus tôt ils seront secs.

— Je me demande où ils vont chercher les histoires qu'ils inventent, dit le mendiant.

Clarence leva la tête, mais l'odeur de suint, la lourde odeur de laine et d'huile, était tenace, elle continuait de le poursuivre. Une vague somnolence s'empara de lui; il ferma les yeux, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Voyons! dit le mendiant. Réveillez-vous!

— Est-ce l'heure? demanda Clarence.

— C'est l'heure! dit le mendiant.

Mais l'esplanade était toujours vide... Elle se remplit tout à coup de chevaux lancés au galop, qui ne s'arrêtaient, face à la foule, que pour se cabrer. C'étaient d'étranges chevaux, tous caparaçonnés, tous enjuponnés, et dont certains même avaient été affublés de pantalons de soie; le regard était si fortement sollicité par cet attirail, qu'il ne découvrait le cavalier qu'après coup; et c'étaient de fiers cavaliers pourtant, solidement en selle, avec des lances tournoyantes et éclatantes. Vêtus de longues robes flottantes, ils avaient la tête serrée dans des turbans curieusement ornés de glands et surmontés de chapeaux ronds à larges bords.

Clarence se demanda si le roi n'était pas parmi eux : le roi aurait fort bien pu être un de ces magnifiques cavaliers. Seulement, s'il était parmi eux, à quel signe, à quel insigne le reconnaissait-on? Il y avait assurément un signe. Et le regard

de Clarence courait d'un cavalier à l'autre. Mais comment reconnaître encore quoi que ce fût? Le nuage de terre rouge, qui s'était un peu éclairci depuis que les danseurs avaient quitté la piste, s'était de nouveau fortement épaissi durant le violent déploiement des chevaux.

— Ne vous tourmentez pas, dit le mendiant; tous ceux-ci ne sont encore que des roitelets qui viennent faire honneur au roi... Le roi... Mais comment pourriez-vous ne pas reconnaître le roi!... Il est...

Il cherchait ses mots; peut-être s'apercevait-il qu'il n'y a pas de mots capables d'exprimer ce que le roi est.

— Il est... reprit-il.

Mais un bruit de tambours et de trompes couvrit sa voix. Des timbaliers s'avançaient en grand arroi, martelant durement leurs tambours, le tambour mâle à droite, le tambour femelle à gauche, suivis de joueurs de trompe qui, les joues démesurément enflées, soufflaient dans de longues cornes d'ivoire. Leur musique véhémence paraissait être dépourvue de toute signification, n'être qu'un tintamarre jeté à la chaleur, jeté au ciel, mais sans doute était-ce plus que cela, plus qu'un bruit bizarre et fortuit, car le mendiant dit subitement :

— Ils annoncent l'arrivée du roi.

— Oui, dit Clarence, j'avais parfaitement compris.

— Non! dit vivement le mendiant, vous n'aviez nullement compris. Ces tambours sont des tambours parlants, ils annoncent le roi et ils disent que c'est le roi des rois... Ce n'est que chez les hommes blancs que la musique est dépourvue de signification.

Il avait repris son ton autoritaire.

« Le roi des rois? s'interrogeait Clarence. Eh bien, oui! ce devait être le roi des rois; ce faste, ces cavaliers, ce nuage rouge et rayonnant, cette foule... Et puis, non! ce ne pouvait être là le roi des rois : ce n'était qu'un roi nègre, tout juste un petit roi nègre... Ce nuage pourtant, cette foule pourtant... »

Et soudain toute cette foule — et elle était immense; elle était en bordure de l'esplanade, mais elle descendait certainement jusqu'au cœur de la ville; et peut-être avait-elle, comme le grand nuage, fini par déborder la ville elle-

même —, toute cette foule soudain se mit à crier et à sautiller, à crier on ne savait quoi et à sautiller on ne savait pourquoi. Mais peut-être étaient-ce simplement les derniers rangs qui avaient commencé de sautiller dans l'espoir, le décevant espoir, de découvrir enfin un bout d'esplanade par-dessus les têtes des rangs les plus rapprochés, et puis leur sautillement s'était finalement communiqué à la masse entière, car c'était une foule si intimement amalgamée, que le moindre mouvement devait nécessairement s'y propager.

— Le roi! lança le mendiant dans le tumulte.

Clarence aperçut alors un adolescent vêtu de blanc et d'or, monté sur un cheval dont le caparaçon traînait sur le sol, un caparaçon de velours vert semé de fleurs d'argent. Un serviteur, sabre au clair, conduisait le cheval par la bride; ce guide paraissait indispensable, car le cheval avait la tête chargée de tant de floches et de pompons qu'il ne pouvait assurément rien voir. Un deuxième serviteur, un peu en retrait, tendait au-dessus du souverain un large parasol à franges. Puis, à distance respectueuse, marchait une cohorte de pages, de danseurs plutôt, car, sur un signe du serviteur au sabre nu, leur cohorte se répandit inopinément en étoile autour du roi.

Chacun de ces danseurs se mit alors à répéter les mêmes mouvements que Clarence avait vu exécuter par les jeunes garçons, avant que les gardes ne les eussent à coups de fouet délogés de la piste; seulement les mouvements cette fois étaient coordonnés : chaque branche de la grande étoile prenait exemple sur le danseur qui était à la pointe; les mouvements, ainsi exécutés, perdaient beaucoup de leur aspect barbare; l'ennui, c'est que les danseurs arrachèrent un nouveau nuage de rouge à l'esplanade, et que le roi bientôt se trouva dérobé à la vue de son peuple.

Les deux jeunes garçons, devant Clarence, avaient peine à demeurer en place : ils balançaient la tête et frétilaient, reproduisant au profond de leurs muscles chaque geste des danseurs; ainsi stimulé et échauffé, leur cuir chevelu ne tarda pas à dégager plus fortement encore son odeur de suint. Clarence, une fois de plus, se sentit pris de somnolence.

— Grâce! fit-il. Grâce!

— Que se passe-t-il? dit le mendiant.

Il tourna le regard vers Clarence, puis vers les deux garçons.

— Je vous l'avais bien dit, d'éloigner de vous ces garnements!

— Vous ne m'en avez pas soufflé mot, dit Clarence.

— Est-ce que mon exemple n'était pas assez parlant? dit le mendiant. Pourquoi vous croyez-vous plus malin que moi?

D'une claque sèchement assenée sur leurs chefs réunis, il fit tenir en repos les deux apprentis danseurs.

— Voilà comment il faut les traiter! dit-il.

L'odeur, dès lors, sans toutefois disparaître, redevint moins entêtante.

Le roi, à présent, descendait de son palefroi; plus exactement, les danseurs, revenus près de lui, le dégageaient petit à petit de la selle en la faisant glisser, et le recevaient dans leurs bras, au préalable enveloppés de linges blancs. Cette façon inattendue de descendre de cheval donnait l'impression d'une extrême pesanteur, mais apparemment n'était-ce qu'une impression, et assurément une impression fausse, car tout dans la personne du prince donnait à l'inverse l'impression d'une merveilleuse légèreté; la première impression pourtant persistait parallèlement à la seconde. Sitôt que le roi eut mis pied à terre, deux pages danseurs se portèrent à sa droite et deux autres à sa gauche, et ils lui relevèrent les bras; alors Clarence découvrit que ces bras étaient cerclés de tant d'anneaux d'or que le roi n'aurait pu les lever sans aide; l'impression de pesanteur venait de cette invraisemblable profusion d'anneaux. En même temps que les pages avaient levé les bras du roi, la robe royale s'était entrouverte sur un mince torse d'adolescent.

« Comme il est jeune! pensa Clarence. Et comme il paraît fragile! »

Mais c'était la fragilité qui frappait le plus, elle frappait plus que la jeunesse et elle frappait comme douloureusement; on se demandait comment le roi pouvait supporter le poids de tous ces anneaux, comment ses bras ne se rompaient pas sous le faix, et on comprenait qu'il n'eût pu faire un pas sans l'aide de ses pages. Il était si extraordinairement fragile qu'il en devenait comme sans défense; oui, et en dépit de sa

suite, en dépit de ses innombrables pages, de ses timbaliers, de ses joueurs de trompe, en dépit des superbes guerriers qui l'avaient précédé, en dépit même du respect dont toute cette foule l'entourait.

— Il est jeune et il est fragile, dit le mendiant, mais il est en même temps très vieux et il est robuste... S'il était moins chargé d'or, rien sans doute ne pourrait le retenir parmi nous.

— Pourquoi vous quitterait-il? dit Clarence.

— Pourquoi ne nous quitterait-il pas? dit le mendiant. L'imaginez-vous fait pour des êtres comme nous? Mais le poids de tout cet or l'enchaîne.

— L'or... dit amèrement Clarence.

— L'or peut aussi être autre chose que l'or, dit le mendiant. Est-ce que l'or, chez les hommes blancs, n'est jamais que l'or?

— Nous nous jetons avidement sur la moindre poussière d'or.

— Oui, au début, quand vous êtes venus, nous avons cru que vous vous nourrissiez d'or. Mais l'or peut aussi être l'un des signes de l'amour, si l'amour atteint à sa pureté; c'est d'un or de cette sorte que le roi est prisonnier, c'est pourquoi ses bras sont si lourdement chargés.

— L'amour... dit doucement Clarence.

Il se mit à penser à l'amour... Oui, il semblait qu'on pût aimer d'amour ce frêle adolescent, on le pouvait en dépit de la nuit de son teint... Mais pourquoi « en dépit de la nuit de son teint »?... Qu'est-ce que le teint a de commun avec l'amour!... Ces ténèbres pourtant apportaient peut-être à l'amour sa fine pointe; oui, elles le maintenaient à distance, elles l'empêchaient de se transformer en on ne sait, ou on ne sait que trop, quelle injurieuse bestialité... Et ces ténèbres étaient absolues, plus profondes encore chez le roi que chez ses sujets; plus absolues, plus profondes aussi peut-être par le dur contraste d'un vêtement blanc et d'une torsade d'or nouée en turban. Quant aux traits du roi... Il semblait qu'il n'y eût rien à dire de ces traits : ils étaient réguliers et, à part un sourire à peine perceptible qui se jouait sur les lèvres, ils étaient immobiles. Mais était-ce bien un sourire qui se jouait

sur les lèvres? N'était-ce pas plutôt... Et Clarence eut peur d'achever sa pensée : c'était une sorte de sourire qu'on voit aux idoles, lointain, énigmatique et où il entre peut-être autant de dédain que de bienveillance; le reflet d'une vie intérieure sans doute, mais de quelle vie? Peut-être de cette vie-là justement qui est au-delà de la mort... « Est-ce cette vie que je suis venu chercher? » se demanda Clarence. Peut-être cette vie-là, oui. « Quand tout est perdu, quand tout nous fuit des mains... » Mais c'était une vie si lointaine, si lourde d'inconnu...

— Quelle est cette vie? dit-il.

Une sorte d'abîme s'ouvrait devant lui.

— Ne pouvez-vous faire silence une seconde? dit le mendiant. Regardez le roi!

Soutenu par ses pages, le roi s'était avancé de quelques pas. Aussitôt il y eut dans cette foule massée au bord de l'esplanade, massée aussi par toute la ville, massée — Clarence maintenant en était sûr — très loin au-delà de la ville et toute recueillie devant le grand nuage rouge comme devant l'insigne même de la royauté, une immense poussée. Elle venait de très loin, cette poussée; et certes elle venait des derniers rangs, à l'extrême bord de l'esplanade, mais encore des tout derniers rangs, très loin de l'esplanade; mais qu'importe! ce n'était pas l'origine de cette poussée qui pouvait à ce moment retenir l'attention, c'était l'élan, c'était la violence avec laquelle elle gagna de proche en proche : à mesure qu'elle avançait, et elle avançait comme un raz de marée, les assistants se trouvaient projetés les uns sur les autres, hormis le premier rang, bien entendu, qui se retrouva fort incommodément étendu de son long sur le sol rouge de l'esplanade.

Le mendiant pour sûr dut se repentir, à ce moment, d'avoir aussi inconsidérément écarté le jeune danseur qui était venu se coller à lui : il avait le menton plus qu'à demi enfoui dans la terre rouge et il chassait bruyamment la poussière devant lui. Clarence, pour sa part, reposait assez mollement sur les deux jeunes garçons. « Il ne faut pas que je les écrase », se dit-il. Mais son propre poids comptait peu : Clarence sentait peser au-dessus de lui, peser dans son dos, peser sur ses reins et sur ses jambes, l'innombrable masse noire rangée derrière

lui, et il commença de perdre souffle. Est-ce qu'en présence du roi on ne devait plus respirer?

— Je ne peux plus respirer, dit-il.

— Vous ne devez plus respirer, dit le mendiant. Le roi salue!

En effet les pages danseurs amenaient lentement les mains du roi à son front et puis les descendaient non moins lentement, la paume ouverte, vers la foule. Ce geste, encore que très simple, prit une éternité; mais les bras du souverain, d'une part, étaient si délicats et, d'autre part, si lourdement chargés d'or, qu'on ne pouvait évidemment les plier ou les étendre qu'avec d'infinies précautions. Cette lenteur au surplus allait de soi : personne n'eût compris ni peut-être admis un salut rapide ou négligent; la fonction royale a des exigences auxquelles il n'est point permis de se dérober, auxquelles un roi, et à plus forte raison le roi des rois, ne songerait pas à se dérober, quand bien même individuellement aucun de ses sujets ne pourrait se réclamer d'un droit quelconque, mais devrait tout attendre de la seule faveur.

Sitôt ce salut achevé, la foule, en dépit de l'invraisemblable désordre où son prosternement l'avait jetée, se releva comme d'un bond; puis, d'un seul mouvement, elle se porta vers le roi et de nouveau se prosterna. Le roi, soutenu par ses pages, se dirigeait vers le palais. Clarence l'aperçut un bout de temps encore; puis il cessa de le voir car, au fur et à mesure que le cortège avançait, la foule se relevait et, les bras levés, poussait des cris; seul le parasol, maintenu très haut, révélait encore la marche du roi.

*

Clarence, durant tout ce tumulte, avait à peine bougé de place. Quand la foule s'était précipitée d'un même élan vers le roi, le mendiant et les deux apprentis danseurs avaient couvert de leurs corps Clarence et l'avaient ainsi préservé d'un hourvari, où le manque d'habitude risquait de le faire se broyer; de toute l'esplanade, leur groupe était demeuré le seul îlot un peu stable; mais cette stabilité et cette immunité n'avaient pas présenté que de bons côtés : si Clarence était

effectivement sorti indemne du tumulte, et s'il était naturel qu'il s'en félicitât, peut-être aussi ne s'était-il jamais trouvé plus éloigné du but qu'il ne l'était présentement, car le cortège n'aurait pas plus tôt regagné le palais, que le roi redeviendrait invisible, pour un terme que rien, certes, ne permettait d'exactly mesurer, mais que chacun néanmoins savait très long : deux ans, trois ans, davantage parfois.

— Il faut nous approcher du roi tout de suite, dit Clarence.

— Nous approcher? Vous voyez un moyen de nous approcher? dit le mendiant.

Il montrait la mer de mains levées et de têtes frisées, de mains battantes et de têtes hurlantes, au-dessus de laquelle tanguait le parasol royal.

— Vous voulez vous jeter là-dedans? dit-il.

— Mais je dois absolument parler au roi! dit Clarence. Quand voulez-vous que je lui parle, si je ne le fais pas à l'instant? Ou voulez-vous que j'attende trois ans?

Il regardait le parasol s'éloigner et il trépinait.

— Il y en a qui attendent davantage, dit le mendiant.

— Mais moi, je ne peux pas. Vous entendez : je ne peux pas! Je n'ai pas le temps. Je n'ai plus le temps!

— Alors jetez-vous devant la foule!

Clarence abaissa son regard sur la foule et presque aussitôt il cessa de trépingner : cette foule... Cette foule était plus forte que lui.

— Qu'attendez-vous? dit le mendiant.

— Est-ce que le roi est toujours entouré d'une mer aussi houleuse?

— Il y a toujours des obstacles.

— Vous n'avez que ce mot d'obstacles à la bouche! dit Clarence. Je viens ici, je me laisse coudoyer et je me fais heurter, on m'écrase et on m'étouffe à demi, je supporte tout, et en fin de compte cela ne suffit pas : il y a des obstacles!

— Est-ce ma faute, à moi?

— Si vous ne m'aviez pas maintenu ici, nous serions maintenant près du roi, dit Clarence. N'oubliez pas que nous étions au premier rang.

Le mendiant haussa les épaules.

— Vous n'êtes jamais satisfait, dit-il. Pourquoi ne vous dirigez-vous pas vers le Sud?

— Qu'irais-je faire dans le Sud?

— Ne disiez-vous pas que vous vouliez parler au roi? Le roi ne peut manquer de se diriger, un jour, vers le Sud. Cette fois-ci il a rendu visite, à ses vassaux du Nord; il y a donc de fortes probabilités pour que la fois prochaine, il se dirige vers le Sud. Il y a bien quelques vassaux à l'Est, mais tous de minime importance. Quant à l'Ouest, il n'entre pas en ligne de compte : ce n'est qu'une mince bande de terre en bordure de l'océan et elle est directement placée sous l'autorité royale.

— Quand le roi sera-t-il dans ses pays du Sud? demanda Clarence.

— Je ne sais pas, répond le mendiant. Personne ne le sait. Et il n'est même pas certain que le roi, à sa prochaine sortie, prenne la route du Sud plutôt qu'une autre. Il n'y a pas de certitude. Il y a cependant de sérieuses chances pour que le roi choisisse cette route-là, préférablement à celle du Nord ou à celle de l'Ouest. Ne pouvez-vous courir votre chance?

— Ma chance? dit Clarence. Ma mauvaise chance, oui!

« Et s'il n'y en avait pas d'autre? se dit-il. Si... Ah! je n'ai pas le choix! Je n'ai aucun choix. Et je n'ai même pas le loisir d'attendre. » Il songeait à l'hôtelier noir : l'homme, chaque jour, paraissait plus las de lui faire crédit, chaque jour il inspectait ses vêtements d'un œil plus avide. « Je n'ai ni choix ni chance, se dit Clarence; je n'ai qu'un mauvais choix et qu'une mauvaise chance, et plus de délai. Il faut que je parte. Si je ne veux pas abandonner jusqu'à ma chemise à cet infâme gargonier, il faut que je parte incontinent! »

Il s'épongea le front; le soleil lui brûlait cruellement le front. Ici, dans le Nord, la chaleur était à peine supportable; que serait-ce dans le Sud? Et il se demanda quel serait finalement le résultat des nouvelles épreuves qui l'attendaient. Aucun résultat, peut-être. Pourrait-il, dans le Sud, aborder le roi plus facilement que dans le Nord? Les populations du Sud devaient être plus exubérantes encore que celles du Nord. Il regardait le parasol osciller au-dessus de la foule noire, de la houle noire. Est-ce qu'un homme blanc pourrait jamais fen-

dre une telle foule, fendre de tels flots? Le mendiant même avait hésité. Et quelle apparence y avait-il que les circonstances fussent plus favorables dans le Sud que dans le Nord? A mesure qu'il regardait le parasol s'éloigner, Clarence sentait tout espoir le quitter. Ce parasol, il lui semblait maintenant qu'il emportait sa dernière chance. Ce n'avait jamais été une très grande chance, et quand la foule avait envahi l'esplanade, ce n'avait sûrement été qu'une très petite chance, mais à présent ce n'était même plus une chance : ce n'était rien, ce n'était plus rien, cela avait même perdu le nom de chance.

Il se sentit plus durement accablé qu'il ne l'avait encore été. Plus durement, oui, que dans l'instant où il avait dû quitter l'hôtel, où on l'avait quasiment chassé de l'hôtel. Plus durement que dans l'instant où le gargotier nègre avait supputé le prix qu'il pourrait tirer de son vêtement.

— Tout me fuit, dit-il. Tout m'est obstacle... Je n'avais pas pris pied sur ce rivage que tout déjà m'était obstacle.

Il pensait à la barre qui défendait ces terres rouges et qu'il avait si péniblement franchie. Il avait cru d'abord ne pouvoir jamais la franchir : le flot vingt fois avait porté la barque vers le rivage et vingt fois l'avait rejetée vers la haute mer; puis la barque finalement avait accosté. Clarence alors avait pensé que c'était un bonheur et que cela s'était opéré pour son bonheur, que sa chance était là. Mais quelle chance dérisoire et quel bonheur précaire cela avait été! Il eût mille fois mieux valu que la barque ne franchît jamais la barre.

— Je vais voir ce que je puis faire pour vous, dit le mendiant.

— Pour moi? fit Clarence comme surpris.

Puis brusquement la mémoire lui revint. Mais le mendiant était-il vraiment à même de parler en faveur de qui que ce soit? Était-il quelque chose de plus qu'un insupportable vantard? Clarence le considéra un moment. Tout déshérité que fût l'homme, tout déguenillé qu'il fût, il avait une sorte d'autorité; et peut-être un mendiant trouvait-il accès là où d'autres n'eussent essuyé que des rebuffades. Mais était-ce bien l'autorité qui convenait, en la circonstance? Un mendiant autoritaire? Et pour une telle démarche?... Non, cela

n'avait pas grand sens... « Tant pis, pensa Clarence. Tant pis ou tant mieux! »

— Au point où j'en suis... dit-il.

— Oui, au point où vous en êtes, dit le mendiant. Néanmoins je parlerai en votre faveur.

Clarence, cette fois, ne protesta même pas : il était tombé si bas, il regardait de si bas, que le mot « faveur » dans la bouche d'un mendiant nègre ne l'irritait même plus.

— Je vous suis très obligé, dit-il.

Il ne l'avait pas dit uniquement par politesse; si petite que fût la lueur, il la voyait luire, il s'y accrochait. Qu'importait après tout que ce fût une faveur, quand cela aurait dû être un droit! Pouvait-il être question de droit, dans un monde comme celui qu'il avait sous les yeux? « Ni dans ce monde ni dans aucun autre peut-être, pensa Clarence. De l'abîme d'où je regarde, il n'y a plus de droit. »

— Ces deux polissons resteront près de vous pour vous protéger contre la cohue, dit le mendiant.

Il allait s'éloigner, mais subitement il se ravisa.

— Vous m'avez compris, vous deux? dit-il sévèrement aux garçons.

— Vous parlez suffisamment haut pour qu'on vous comprenne, dit l'un des garçons. Je n'aime pas ça!

— Ah! vous n'aimez pas ça! dit le mendiant.

Et il leva son bâton.

— Ne laissez pas tomber votre bâton sur nous! dit l'autre garçon.

— Nous ne le souffririons pas! reprit le premier. Toi, continua-t-il, en se tournant vers son collègue, avais-tu l'intention d'abandonner l'homme blanc?

— L'idée ne m'en serait pas venue, dit l'autre.

— Vous entendez? reprit le premier, s'adressant de nouveau au mendiant. Quelle sorte d'homme êtes-vous pour croire que tout doive se dégligner en votre absence? Vous prenez-vous pour le roi?

— Il n'est pas indispensable non plus que vous nous parliez chaque fois d'un ton menaçant, ajouta le second. Nous ne sommes plus des enfants.

— Suffit! dit le mendiant. Suffit maintenant! Ne me cas-

sez pas plus longtemps la tête. J'ai besoin de toute ma tête pour ce que je vais entreprendre.

Il regardait le palais au bout de l'esplanade, et il avait l'air soucieux.

— Je ne sais ce qui me retient de briser mon bâton sur vos reins, dit-il.

Mais il s'éloigna à grands pas. Avec son bâton, il chassait rudement la foule devant lui.

Le roi, entre temps, avait dû regagner le palais, car le parasol à franges ne se balançait plus au-dessus de la foule; et d'ailleurs la fièvre qui, quelques secondes plus tôt encore, faisait trépigner et hurler l'assistance, était brusquement tombée; même le grand nuage rouge avait disparu du ciel, soit que le vent — mais il n'y avait pas de vent ou presque pas de vent — l'eût dispersé, soit que son effacement dût coïncider avec la disparition du roi.

Le palais dressait sa formidable masse rouge contre le ciel. C'était, à première vue, une longue muraille crénelée, de loin en loin surmontée de toits de chaume, comme si divers corps de logis y fussent adossés; le tout était dominé par un donjon dont l'escalier extérieur semblait donner accès au ciel même, non pas que le donjon fût exceptionnellement élevé, mais la plate-forme à laquelle l'escalier donnait accès paraissait, bizarrement, être de plain-pied avec le ciel; cette impression — ce ne pouvait être rien de plus qu'une impression — tenait sûrement au fait que l'escalier n'avait pas de rampe, et la plate-forme pas de garde-fou apparent.

Au centre de la muraille, une rangée de troncs plus ou moins droits, sommairement dépouillés de leur écorce, formaient colonnade, sans qu'on pût préciser qu'il s'agissait d'un ornement ou d'un support pour le toit qui, à cet endroit, débordait largement. A l'exception d'une porte, à la vérité fort basse et fort étroite, il n'y avait aucune ouverture; mais, parce que des fresques couraient sur toute la longueur de la muraille, on hésitait à dire que le mur du palais était aveugle : on eût plutôt dit, plus vraisemblablement dit, que le palais dédaignait d'abaisser le regard sur l'esplanade ou sur la foule, pour concentrer son attention sur l'intérieur, sur des cours ou sur des bâtiments intérieurs, sur des espaces et des

édifices qui, à en juger par la dimension de la muraille, n'étaient peut-être pas plus importants que l'esplanade et certainement moins nombreux que la foule, mais dépassaient l'esplanade et la populace de cent coudées, soit par la noblesse, soit par le mystère, soit par quelque autre raison dont il était inutile que le vulgaire s'avisât. L'aspect général était robuste; la bâtisse tenait plus de la forteresse que du palais et, par ses proportions, bien plus encore de l'enceinte fortifiée d'une ville que d'une simple forteresse.

De l'endroit où Clarence se trouvait, les fresques étaient difficilement déchiffrables : il semblait qu'elles représentassent des scènes guerrières et plus que probablement les hauts faits de rois disparus. Mais, en s'approchant, Clarence reconnut qu'il n'en était rien : ces scènes qu'il avait crues guerrières, étaient des scènes purement religieuses, une suite de sacrifices, un long déroulement de captifs, conduits vers des autels ou des prêtres, des rois peut-être, les égorgeaient. Clarence songea à des rois plutôt qu'à des prêtres, car les divers sacrificateurs portaient des torsades, semblables à celle qu'il avait vue nouée sur la tête du roi.

— Que racontent ces fresques? demanda-t-il aux deux jeunes garçons.

Mais presque aussitôt il se reprocha d'avoir posé une telle question : comment ces enfants auraient-ils pu savoir?

— Elles montrent le roi punissant ses vassaux infidèles, dit l'un des deux garçons.

— Non, Nagoa, dit l'autre, tu fais erreur. A ce compte-là, le roi n'aurait plus de vassaux : il devrait les égorger tous!

— C'est une plaisanterie, riposta Nagoa. Sache, mon bonhomme...

— Je ne suis pas ton bonhomme : je suis Noaga.

— Eh bien, apprends, Noaga, que les fresques ont été placées là en avertissement aux vassaux qui seraient tentés de se rebeller. Sinon peux-tu me dire quel sens elles auraient?

— Je puis le dire, rétorqua Noaga.

— Parle alors.

— Le roi se détourne de ses vassaux infidèles : il les juge assez punis par leur infidélité même. Seuls les plus fidèles d'entre ses vassaux sont immolés, parce que seuls ils sont

dignes des autels. Ce serait profaner les pierres sacrificatoires que d'y répandre un sang coupable.

— Quel conte me faites-vous là? dit Clarence.

Il ne concevait pas que le roi pût immoler ses vassaux fidèles ou que le sacrifice fût une récompense; pourtant, en y réfléchissant, le raisonnement de... de ce garçon...

— Comment t'appelles-tu? dit-il au garçon qui avait parlé en dernier lieu.

— Noaga.

Eh bien, oui, le raisonnement de ce Noaga, pour peu qu'on y réfléchît, était...

— Ton raisonnement est juste, dit Clarence.

Mais il se repentit aussitôt des paroles qu'il avait prononcées; non, ce raisonnement ne pouvait être juste : il heurtait le bon sens!... Ou plutôt il était juste sans l'être... « Quelle sottise! se dit-il. Ce qui est injuste peut-il être juste?... C'est tout juste une sottise!... »

— Quant à toi, dit-il à l'autre garçon... Mais d'abord quel est ton nom?

— Nagoa.

— Je me demande pourquoi vous portez les mêmes noms, dit Clarence.

— Mais ce ne sont pas les mêmes noms! dit le garçon. Moi, c'est Nagoa; lui, c'est Noaga.

— Vraiment? dit Clarence. Et tu prétends...

Mais il s'interrompit. Cette similitude ou cette quasi-similitude de noms lui paraissait presque aussi stupide que l'histoire des vassaux.

— Écoutez! reprit-il.

Il s'était adressé aux deux à la fois, mais il ne savait plus très bien ce qu'il avait eu dessein de leur dire : la ressemblance des noms l'avait agacé et sans doute dérouté. Avait-il voulu leur demander de choisir des noms qui ne prêtassent pas à confusion? Peut-être. Mais il n'eut le temps de rien préciser ni de rien dire : des cris déchirants venaient de s'élever, des cris de bête blessée; oui, comme si les fresques subitement se fussent animées, comme si tous ces hommes qu'on voyait étendus sur les autels se fussent soudain mis à crier.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

— Les vassaux! dirent les deux garçons d'une seule voix.

— Comment cela, les vassaux? dit Clarence.

— Eh bien, les vassaux infidèles, dit Nagoa.

— Non, les vassaux fidèles! dit Noaga.

Fidèles! Infidèles! Clarence se demanda si cette plaisanterie allait durer longtemps encore. Était-ce le moment de plaisanter? Si le mendiant avait été là, ces deux garnements... Mais de nouveaux cris s'élevèrent, tout aussi déchirants; cette fois des roulements de tambour les accompagnaient.

— Maintenant, on les égorge, dirent les deux jeunes garçons.

Ils parlaient avec animation.

— On les égorge?... fit Clarence.

Il pensait : « Je rêve; je rêve, mais je ne vais plus tarder à m'éveiller... »

— N'entendez-vous pas? dit Noaga. Les tambours le proclament.

— Les tambours parlants... dit Clarence.

« Quel cauchemar! se dit-il. Est-il possible d'avoir de tels cauchemars! »

— Oui, ils annoncent que les plus fidèles ont été jugés dignes de...

— Non! dit Nagoa.

— Mais si! dit Noaga.

— Ah! pour Dieu, taisez-vous! dit Clarence.

Ils se turent, mais les cris alors se firent plus déchirants encore... Pourquoi les tambours battaient-ils?... Mais non! pourquoi ne battaient-ils pas plus fort, pourquoi ne couvraient-ils pas la voix des victimes?... Est-ce que l'oreille pouvait supporter ces cris?... C'étaient des cris rauques, des cris venus du fond de la gorge; venus, oui, malgré la peur paralysante, du fin fond de la gorge, des cris qui n'avaient pas le temps de s'achever; auxquels le couteau, planté dans la gorge, ne laissait pas l'espace de s'achever, et qui se transformaient alors en une espèce de gargouillement.

— Il faut aller voir! dit Clarence. On ne peut pas...

Il voulut s'élancer, mais il ne parvint pas à arracher ses pieds du sol; il tremblait; de la tête aux pieds, il tremblait.

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'arrêter cette tuerie? dit-il.

Il se tordit les mains : ces cris le prenaient aux entrailles.

— Les vautours! dirent les deux garçons.

Des vautours tournoyaient dans le ciel, attirés sans doute par l'odeur du sang.

— Maintenant le roi trempe ses mains dans le sang des vassaux, dit Noaga.

— Oui, dit Nagoa, il a les mains rouges de sang.

— Mais comment oses-tu prétendre qu'il tremperait ses mains dans le sang impur des infidèles? reprit Noaga.

— A la fin, vous tairez-vous? cria Clarence.

Il se sentait à bout de force et de patience. Ces cris et puis cette contestation!... Il se boucha les oreilles; il ne voulait plus rien entendre. Il ferma aussi les yeux pour ne plus voir les vautours. Mais les cris retentissaient au profond de lui; et, bien qu'il eût les yeux clos, il voyait les vautours, il voyait les mains du roi, il voyait le glaive, il voyait le sang jaillir du cou béant des victimes, il respirait l'odeur du sang; et il eut le goût de cette odeur sur les lèvres, ce goût un peu sucré, un peu fade du sang, comme si ses lèvres ou ses gencives eussent saigné; mais non : comme si le sang soudain lui fût monté à la bouche!... Il cracha; il avait la nausée... Il tremblait plus fort; pour atténuer son tremblement, il laissa tomber sa tête sur les têtes des deux garçons; mais alors la lourde odeur de suint s'éleva avec force, et il crut qu'il défaillait; réellement, il défaillait... Il fut brusquement arraché à sa torpeur : les deux garçons le tiraillaient.

— Le roi! criaient-ils. Le roi!

« Que me veulent-ils encore? se demanda Clarence. Ne pourraient-ils me laisser une minute, une seule minute en paix? » Il ferma ses poings plus fort, il les serra très fort; il les tenait collés sur ses oreilles : il ne voulait plus rien entendre. Non, désormais il n'écouterait plus! Mais les cris des deux garçons finirent par traverser ses poings fermés, et il laissa tomber les mains, il ouvrit les yeux.

Soutenu par ses pages, le roi gravissait lentement les marches du donjon. Des vassaux postés sur chaque degré formaient la haie; tous tendaient leur sabre devant eux, la

poignée tournée vers le souverain et la pointe appuyée sur leur gorge, comme impatients, eût-on dit, qu'on les immolât; mais le roi ne leur accordait seulement pas un regard : il montait l'escalier, d'un pas incertain; il paraissait épuisé. « Exténué par cette tuerie dont le récit, l'abominable et séculaire récit, s'étalait effrontément sur les fresques », songea Clarence. Peut-être aussi n'était-ce que l'obstacle des marches grossières et le poids des bracelets; et pas seulement ce poids, mais encore celui des anneaux qui cerclaient ses jambes et pesaient sur ses chevilles; car le roi avait les jambes presque aussi lourdement chargées d'or que les bras : le manteau qui, sur l'esplanade, les avait dérobées, les dévoilait à présent à chaque nouvelle marche; et ces jambes étaient aussi minces, aussi fragiles, aussi douloureusement minces et fragiles que les bras.

Quand le roi eut atteint la plate-forme, il salua. Cette fois pourtant ce n'était plus la foule qu'il saluait : il lui tournait le dos et il l'avait la tête levée vers le ciel; il saluait le ciel. Alors les pages qui, jusque-là, lui avaient soutenu les bras, s'écartèrent, et le roi parut bizarrement avancer en plein ciel. Était-ce parce que la plate-forme n'avait pas de balustrade et qu'elle était comme directement posée contre le ciel? Peut-être. Peut-être aussi était-ce plus qu'une pure impression. Mais comment en décider? A mesure que le roi avançait, le rebord de la plate-forme le dérobait à la vue. Fallait-il croire que cette plate-forme fût spacieuse au point qu'un promeneur, marchant d'un bord à l'autre, pût s'y dérober entièrement à la vue de l'esplanade? C'était bien improbable, mais on ne pouvait pas savoir. Et peut-être y avait-il simplement un deuxième escalier à l'autre bout de la plate-forme, et le roi en descendait-il les degrés, soutenu par d'autres pages. Oui, peut-être. Mais l'impression n'en demeurerait pas moins d'une marche en plein ciel, comme si les bracelets et les anneaux, comme si tout cet or et tout cet amour, fussent devenus tout à coup impuissants à retenir plus longtemps le roi sur la terre...

Les vassaux qui avaient formé la haie, redescendaient maintenant fort paisiblement l'escalier, leur sabre sous le bras; et bientôt il n'y eut plus, au-dessus du mur d'enceinte,

que le donjon avec ses marches nues. Puis le donjon même parut s'effacer, devenir on ne sait quoi de vaporeux et d'anonyme et, comme une chose qui a servi et ne servira plus, rentrer dans le néant. Il n'y eut plus dès lors que la longue muraille avec ses fresques. Mais les fresques à présent semblaient moins lisibles; de fait, elles représentaient on ne savait plus trop quoi : des scènes sacrificatoires peut-être, mais peut-être simplement des scènes pastorales, et peut-être rien; je veux dire : rien de plus que de vagues entrelacs. Tout, insensiblement, s'estompait; comme si la nuit déjà eût approché. Il n'y avait plus de gardes à la porte du palais. Mais était-ce bien la porte, ce reflet sur la muraille? On eût dit qu'il n'y avait plus de porte, mais uniquement le reflet d'une porte. Et le palais même semblait s'être éloigné : le fossé sombre qui le séparait de l'esplanade se creusait rapidement, s'emplissait de nuit. Était-ce dans ce fossé que la nuit reposait, que la nuit naissait?

Le silence était devenu extraordinaire. Les noirs quittaient précipitamment l'esplanade; ils passaient comme des ombres furtives : leurs pieds, dans la poussière rouge, n'éveillaient aucun bruit. Ce silence après le tumulte, cette grande flaque de nuit le long du palais, et ce palais où tout s'effaçait, ce palais de plus en plus muet, cette fête et cette foule qui se défaisaient, avaient quelque chose d'angoissant.

Est-ce que cette splendeur, le roi, le cortège, et puis cette profonde horreur, les cris et les râles des victimes, n'avaient été rien de plus qu'un mirage? Et maintenant, était-ce la fin du mirage? Plus un cri, plus une parole, plus le moindre roulement de tambour; rien qu'un silence de mort! Mais l'horreur certainement n'avait pas été qu'un mirage : les vautours, perchés sur les créneaux de la longue muraille, lissaient leurs plumes du bec, comme au sortir d'un festin funèbre. Clarence frissonna. « Seul! pensa-t-il. Je suis seul! » Et il se contraignait pour ne pas crier.

— Êtes-vous toujours là? dit-il.

— Nous ne vous avons pas quitté d'une semelle, dirent les deux garçons.

« Non, vous ne m'avez pas quitté, pensa Clarence. Mais qu'êtes-vous? Deux enfants! Tout juste deux enfants!... Je

suis seul, aussi seul que dans l'instant où l'hôtelier blanc me mettait à la porte. J'étais dans la rue et j'étais devant la porte, et je ne bougeais pas; j'entendais les serviteurs noirs se gausser de moi, parce qu'on avait confisqué mes bagages, et sans doute aussi parce que c'était la première fois qu'ils voyaient jeter un homme blanc à la rue; et je ne parvenais pas à quitter cette porte : je ne savais où diriger mes pas. » Le souvenir lui revint, en même temps, de la barre qui défendait la côte d'Afrique; une grande ligne écumeuse et comme irritée. « Pourquoi ai-je voulu à tout prix franchir cette barre? se demanda-t-il. Ne pouvais-je demeurer où j'étais? » Mais demeurer où?... Sur le bateau? Les bateaux ne sont que des demeures transitoires!... « J'aurais pu me jeter à la mer », pensa-t-il. Mais n'était-ce pas précisément ce qu'il avait fait? Quand il avait accepté de jouer aux cartes, lui qui détestait le jeu, il s'était jeté à la mer!...

Quelqu'un lui toucha l'épaule. Le mendiant s'était approché sans qu'il l'eût entendu.

— Excusez-moi de vous interrompre, dit-il.

— Vous ne m'interrompez pas, dit Clarence.

Il essayait de lire sur le visage du mendiant, mais il ne put rien lire : il était depuis trop peu de temps dans le pays pour s'être déjà accoutumé à déchiffrer des visages noirs.

— Alors? fit-il.

— Je regrette, dit le mendiant. Il n'y a aucun emploi que vous puissiez remplir.

— Mais j'aurais rempli n'importe quel emploi!

— Je le sais. Seulement il n'y a pas d'emploi.

— Le plus petit m'aurait satisfait, dit Clarence.

« Seul, pensait-il. Je me retrouve chaque fois un peu plus seul! » Et il s'aperçut qu'il avait malgré tout nourri un dernier espoir : il était resté là sur l'esplanade à désespérer; pourtant, tout au fond de lui, et quelques rebuffades qu'il eût déjà essuyées, il n'avait pas cessé de vaguement espérer; et c'est ce reflet d'espoir — ce reflet, parce qu'on ne pouvait décemment appeler espoir ce reste obscur qui avait survécu à l'espoir —, c'est ce pauvre reste, ce misérable fantôme maintenant, qu'il poursuivait.

— J'aurais pu... dit-il.

Mais qu'aurait-il pu? Le savait-il seulement?

— Un simple emploi de timbalier, par exemple...

— Ce n'est pas là un simple emploi, dit le mendiant; les timbaliers sont de caste noble et, chez eux, l'emploi est héréditaire; certes, vous auriez battu du tambour, seulement ce n'est pas ce qui compte : vos battements n'auraient eu aucun sens. Là aussi, il faut savoir... Vous êtes un homme blanc!

— Je le sais! dit Clarence. Il est inutile que vous me le répétiez à tout bout de champ : je le sais depuis plus longtemps que vous. Vous m'agacez, à la fin!

— Oui, mais les blancs pensent qu'ils savent tout, poursuit le mendiant. Et que savent-ils?

— Je sais en tout cas que le roi, tout à l'heure, égorgeait ses vassaux, dit Clarence.

« Ce vilain me traite comme un de ses semblables, pensait-il. Eh bien, il va déchanter! » Une joie mauvaise le souleva : si le bruit se répandait des horreurs qui venaient de se perpétrer, les hommes blancs pourraient bien se saisir du crime, et le roi, tout roi des rois qu'il était...

— Croyez-vous qu'après cela j'eusse encore voulu servir le roi? reprit-il. C'est un emploi honorable que je cherchais.

— Perdez-vous le sens? dit le mendiant. Et d'abord qu'est-ce que cette histoire de vassaux égorgés?

— Vous figurez-vous que je n'entendais pas leurs cris?

— Leurs cris? dit le mendiant.

Il se tourna soudain vers les deux jeunes garçons.

— Qu'avez-vous raconté à l'homme blanc? dit-il sévèrement.

Les deux garçons baissaient la tête.

— Ils n'avaient besoin de rien dire, dit Clarence. J'ai des oreilles.

Mais le mendiant ne fit aucun cas de son interruption.

— Que je vous y reprenne à faire des fables! dit-il aux deux garçons. Je vous arracherai la peau des reins avec mon bâton!

Les deux garçons n'avaient pas relevé la tête et ils ne pipaient mot.

— Et vous, vous avez gobé ces fables? dit le mendiant à Clarence.

! — Est-ce que ces cris étaient des fables?

— Je ne sais de quels cris vous parlez, dit le mendiant; je ne veux seulement pas le savoir. Ce que je sais, c'est que ces polissons vous ont raconté des fables... Mais ne voyez-vous pas que ce sont tout bonnement deux enfants bavards et menteurs, qui cherchent à se donner de l'importance?... Al-lons, venez!... Tout le monde s'en va... Il ne faut pas que la nuit nous surprenne si près du palais.

Il jeta autour de lui un regard apeuré. « Pourquoi s'effraie-t-il? se demanda Clarence. Il dit que ces enfants m'ont raconté des fables, mais lui-même... » Il regarda à son tour l'esplanade. Elle était nue maintenant et elle était immense; elle était dix fois, cent fois plus vaste que dans l'instant où la foule la couvrait. Le palais... Mais Clarence ne put distinguer le palais; le soleil descendait, s'approchait des bords crénelés de la longue muraille et, jetant ses rayons de biais, empêchait de voir. Le silence était absolu, et on ne ressentait nulle envie de le troubler : on eût craint de réveiller on ne sait — ou on sait trop — quels redoutables échos.

— Eh bien, venez-vous? dit le mendiant avec impatience.

— Parlez moins haut, dit Clarence.

Le mendiant grommela quelque chose que Clarence ne saisit qu'à demi, quelque chose comme : « Tantôt vous criez, tantôt vous chuchotez; ne gardez-vous jamais un juste milieu! » Mais c'était sans importance.

Ils descendirent tous les quatre vers la ville. On ne rencontrait personne dans les rues; toute cette foule... Mais où donc cette foule était-elle passée?... Elle ne pouvait pas avoir entièrement trouvé abri dans les maisons. Et d'ailleurs, des maisons, il ne venait aucune rumeur; le silence gardait sa nudité, une nudité glaçante... Parfois, en bordure d'un toit, un vau-tour allongeait le cou, penchait la tête et regardait curieusement passer Clarence; peut-être s'étonnait-il de la disparate de son escorte...

II

L'AUBERGE

— **V**OUS voici à destination, dit le mendiant.

— Oui, dit Clarence en jetant un regard méprisant sur le caravansérail. Me voici, comme vous le dites, à destination.

« Mais si c'est là toute ma destination... songeait-il. Si c'est là tout ce que le destin... »

— Vous ne vous moquez pas, au moins? dit-il.

— Pourquoi me moquerais-je? Il fait nuit.

— Peut-être n'est-ce pas une raison.

— Il n'y a pas de plaisir à se gausser des gens, la nuit; on n'en voit pas le résultat.

— Bon, dit Clarence, je ne vais pas disputer.

Il était rendu. La longue station sur l'esplanade, l'inutilité de sa démarche, et puis les cris des victimes, l'odeur de suint aussi, l'avaient harassé à un point qu'il n'imaginait pas et dont l'arrivée au caravansérail — la proximité du lit, sans doute — le rendait tout à coup conscient.

— Et je ne vous remercie pas moins, reprit-il. Encore que ma destination soit la plus déshéritée de la terre, je ne sais comment je m'y serais retrouvé si vous ne m'aviez reconduit.

Il leva les yeux et observa un moment le ciel. Tandis qu'il descendait de l'esplanade, la nuit était tombée avec cette brusquerie qu'elle a sous les tropiques et qui, par le contraste de l'éclatante lumière à laquelle elle succède, la rend d'abord si sombre.

— Je crois n'avoir jamais vu une nuit plus noire, dit-il.

— La nuit est toujours très noire quand le roi regagne son palais, dit le mendiant.

— Oui, reprit Clarence, une nuit noire et un enchevêtrement de ruelles à n'en plus finir.

Il pensait aux mille et une ruelles de la ville indigène, des ruelles tortueuses, étroites, coupées et recoupées à angles sournois, et dont beaucoup finissaient en cul-de-sac. Non, rien n'était jamais fait pour faciliter les choses dans cette ville.

— N'entrez-vous pas? dit-il.

Il l'avait dit machinalement, comme une chose qui n'engage pas, qui n'engage vraiment que si l'on insiste; mais subitement l'idée lui vint de dévoiler au mendiant le genre de honteuse gargote que cet hôtelier nègre gérait.

— Entrez! répéta-t-il. Je tiens beaucoup à ce que vous entriez.

— Je peux me reposer un instant, dit le mendiant. Un instant seulement car, cette nuit encore, j'aurai une longue course à fournir.

— Je ne vous retiendrai pas plus que vous ne le désirerez, dit Clarence. Donnez-vous la peine d'entrer.

Il s'effaça pour le laisser passer. Il était très satisfait de sa trouvaille : ce mendiant, à trop de reprises, avait affiché un peu bien de dédain pour les blancs; à présent il verrait ce qu'étaient les « nègreries » de ce caravansérail et il en aurait le caquet rabattu.

— Et vous deux, qu'attendez-vous pour entrer? demanda Clarence aux jeunes garçons. Que le gargotier vous invite? Vous auriez plus tôt fait d'attendre que les alouettes vous tombent rôties dans la bouche!

— Des alouettes? dit le mendiant. Des alouettes à ces polissons?

— Rassurez-vous, dit Clarence. Je ne crois pas qu'aucune alouette soit jamais entrée ici. Et même je doute fort qu'aucune alouette ait jamais traversé le ciel de ce pays.

Il se tourna vers les garçons.

— Allons, entrez!

Il le dit du ton même dont il eût annoncé : « Plus on est de fous, plus on s'amuse! » Mais les deux garçons apparemment se moquaient du ton, et ils n'attendaient que la permis-

sion d'entrer, car ils se précipitèrent et, dans le vestibule, se bousculèrent à l'envi. C'était à la vérité un vestibule ridiculement étroit et qui tenait plus du passage couvert que du vestibule. Au bout du passage, il y avait une cour dont le sol était semé d'immondices et d'où une nuée de mouches s'éleva, des mouches irritées comme des guêpes et plus voraces que des sauterelles.

— Par ici et au galop! cria Clarence. Ces mouches sont si maigrement nourries, qu'elles seraient capables de vous dévorer!

Il courut vers une traînée de lumière qui indiquait l'entrée de la salle commune. Sur le pas de la porte, une forme se détachait, bras et jambes écartés, comme pour interdire l'accès de la salle.

— Voici d'ailleurs le gargotier en personne!

Il avait brusquement oublié sa fatigue et il avait recouvré son audace, il était gonflé d'audace. Il ne se rappelait plus que toute cette audace se résumait à une folle témérité et qu'elle l'avait entraîné, il y a peu, à jouer gros jeu, dans le temps même où déjà il était acculé à ne jouer que sur parole. Et parce qu'il avait recouvré son audace, il n'était plus l'homme qu'on avait expulsé de l'hôtel des blancs, ni l'homme non plus qui n'avait seulement pas pu décrocher un misérable emploi de timbalier chez le roi, et pas davantage l'homme, l'épave, qui devait de l'argent à cet hôtelier noir qu'il traitait publiquement de gargotier; non, il n'était sûrement plus cet homme, il n'était plus le même homme! Mais l'homme insolent, l'homme gonflé ou apparemment gonflé qu'il était redevenu, valait-il mieux? N'était-ce pas l'être parvenu au fond du désespoir, l'être qui n'a pas plus à ménager autrui qu'il ne se ménage lui-même, l'être qui se survit par des sarcasmes?... Est-ce bien là ce qu'on appelle un homme?... Et s'il n'y avait pas d'autres hommes?...

— Je t'amène des convives, dit-il à l'hôtelier nègre. Tâche, si cela t'est possible, de les traiter plus honorablement que tu ne m'as traité jusqu'ici!

— Est-ce vous qui réglerez la dépense? demanda l'hôtelier.

Maintenant qu'on voyait son visage dans la lumière, on voyait aussi la grimace qu'il faisait.

— Ne t'occupe pas des détails, dit Clarence. Ce qui est convenu reste convenu. Va-t'en à tes fourneaux!

— C'est que... dit l'hôtelier.

— Mais va donc, puisque l'homme blanc te le dit! cria le mendiant.

— Excusez-moi, dit l'hôtelier au mendiant; je ne vous avais pas aperçu.

— Eh bien, tu m'aperçois! qu'attends-tu?

— J'y cours! dit l'hôtelier. À l'instant, j'y cours!

Il s'engouffra dans un couloir; et, presque aussitôt, on entendit un grand bruit de casseroles.

— Prenez place, messieurs, dit Clarence.

Il désignait un coin de la salle ni plus ni moins malpropre que les autres; et ils allèrent s'accroupir, parmi des déchets de toute espèce.

— Très confortable, n'est-ce pas? dit Clarence. Le dernier coup de balai remonte à dix ans.

— Bah, un caravansérail! dit le mendiant en haussant les épaules.

— Et le plus mal tenu, le plus malpropre qu'on ait jamais vu, je suppose.

— Le fait est, fit le mendiant.

Il regardait le sol jalonné de déchets, il semblait faire mentalement le compte des déchets.

— Mais peut-être est-ce là tout mon droit? dit Clarence.

Il souriait.

— Votre droit? fit le mendiant comme surpris.

— N'est-ce pas ce que vous m'avez dit ou à peu près? N'est-ce pas cela, tout au moins, que vous m'avez laissé supposer?

Clarence maintenant parlait d'une voix mordante.

— Je n'ai parlé que de « faveur »; dit le mendiant. Vous vous trompez certainement en m'attribuant des propos sur un « droit » quelconque. Pour ma part, je n'ai jamais revendiqué aucun droit, je me suis toujours borné à quémander. C'est assez dire que je ne saurais attendre que des faveurs.

— Mais ces faveurs, vous les exigez comme un droit.

— Il m'arrive, je le confesse, d'user d'un ton plus autoritaire que je ne devrais. Est-ce cela que vous voulez insinuer?

— Je n'insinue rien, dit Clarence, je constate.

— Seulement ce ton, ce ton autoritaire, poursuit le mendiant, aussitôt je le regrette. Il ne convient pas à un homme de ma sorte.

— Vos regrets pourtant ne viennent qu'après.

— Quel sens donnez-vous au mot « regret »? dit le mendiant. Voudriez-vous que je regrette par anticipation? Mais quel sens alors donneriez-vous au mot « impudence »?

Il regardait fixement Clarence.

— Dois-je croire que vous n'avez jamais éprouvé de vrais regrets? reprit-il. S'il en était ainsi, ce serait assurément un malheur.

— Je ne regrette qu'une chose, dit Clarence, c'est de ne m'être pas jeté à la mer avant de débarquer sur ce rivage. Si la barre avait été plus pitoyable...

— Mais, à ce moment, vous la jugiez impitoyable.

— C'est exact, dit Clarence. Et puis j'ai cru que je l'avais vaincue par chance...

— La chance! s'écria le mendiant. Vous ne cessez d'avoir ce mot dans la bouche ou dans le cœur, et vous me reprochez de parler de « faveur »!... Faites-vous donc si grande différence entre « chance » et « faveur »?... J'avoue que j'ai parfois peine à vous suivre.

— La chance... dit Clarence. La chance...

Il se demandait par quel bout il entamerait son explication, quand il s'aperçut subitement que cette chance à laquelle il n'avait cessé de penser n'était en fait rien de plus qu'une faveur; on l'obtenait ou on ne l'obtenait pas, on la gardait ou on la perdait; et il n'y avait pas plus de motif pour l'obtenir que pour se la voir refuser, pas plus de raison pour la perdre que pour la garder. Et il demeura court. « Aussi court que les deux jeunes garçons après leur mercuriale, songeait-il. Serait-ce que je raisonne aussi follement qu'eux?... » Et il eut honte. Il fut content de la diversion qui fut offerte par l'hôtelier. Celui-ci venait de placer, au milieu d'eux, une énorme marmite de riz et de poisson arrosés de

piment. Les deux garçons, l'œil émerillonné, se bourraient de coups de coude dans les côtes.

— A vous l'honneur, dit Clarence au mendiant.

Le mendiant plongea trois doigts dans la marmite et s'en servit aussi adroitement que d'une cuillère. Clarence à son tour avança trois doigts, mais le riz glissa, et il ne porta à sa bouche que les quelques grains qui étaient demeurés collés au bord de ses doigts; il considéra la marmite d'un air perplexe. Les deux garçons s'esclaffèrent.

— Regardez comme on fait, dirent-ils.

Ils plongèrent leurs doigts dans la marmite, mais une double taloche leur fit lâcher prise.

— Êtes-vous si affamés que vous ne puissiez attendre? dit le mendiant. Vous vous régalez quand nous aurons terminé.

— Et voilà! dirent les deux garçons en léchant leurs doigts. Finalement nous avons encore eu moins que l'homme blanc.

— Est-ce bientôt tout? dit le mendiant.

Et à Clarence :

— C'est ce que j'appelle des effrontés.

— Vous savez mieux les usages que moi, dit Clarence. Je croyais qu'ils auraient pu manger en même temps que nous. Mais si vous jugez que ce n'est pas convenable, je me range à votre avis.

— Ce n'est pas convenable, dit le mendiant; les jeunes doivent passer après les vieux. Qu'ils s'estiment heureux si je leur laisse quelque chose à grapiller.

— Vous n'allez pas vider la marmite? s'écrièrent les garçons.

— Je vais manger à ma faim! dit le mendiant.

« Manger, serait-ce également une faveur? se demanda Clarence. Mais c'en était assurément une; et même ce devait être une double faveur, une double chance, quand on n'avait pas de quoi payer son écot! » Il voulut écarter la pensée de l'hôtelier présentant l'addition, la sienne et celle des trois bouches qu'il avait eu le caprice d'inviter, mais la pensée n'était pas de celles qui se laissent éloigner bonnement parce qu'on en a ainsi décidé. « Je ne cesse d'accumuler les sottises,

se dit-il; encore celle-ci est-elle parmi les moindres; la plus remarquable a été de confier mon sort à un mendiant. Et quel mendiant! Si je m'étais avancé moi-même vers le roi... Eh, je sais! les gardes, ou les pages, ou le serviteur avec son épée nue, m'auraient refoulé, mais du moins le roi m'aurait vu, le roi... Sûrement le roi aurait demandé qu'on le mît au fait de ce qui m'avait porté vers lui. Peut-être... Oui, peut-être m'eût-il invité à exposer moi-même ma requête... »

— Vous ne mangez pas? demanda le mendiant.

Certainement! dit Clarence.

Il plongeait les doigts dans la marmite et parvint cette fois à saisir un bout de poisson. « La chance! se dit-il. La chance enfin!... » Mais quelle chance était-ce là? « Si je ne dois jamais connaître que de telles chances... » Mais peut-être était-ce par de telles petites chances qu'il fallait commencer; peut-être ne prenait-on le pli des grandes qu'après s'être familiarisé avec les petites. Clarence regarda le mendiant. « Lui aussi, peut-être est-ce par les plus humbles chances qu'il a débuté... » Il examina plus attentivement les guenilles dont le mendiant s'était affublé, et il conclut que l'homme n'avait jamais dû dépasser le stade des petites chances. « Sans doute attend-il toujours le coup de fortune qui le tirera de son borbier... » Oui, à moins que l'homme se complût précisément dans son borbier; beaucoup de mendiants...

« Que fait-on des arêtes? » se demanda-t-il soudain. Mais naturellement on les répandait autour de soi! C'est bien pourquoi aussi il y avait cette saleté dans l'auberge, ce sol poisseux, les essaims de mouches, la vermine et, dans la cour, ce tas de fumier. Clarence regarda le mendiant cracher les arêtes et se demanda où il avait la tête quand il avait invité cet individu. « Voilà l'homme pourtant à qui je me suis adressé pour transmettre ma requête!... » Il mâchonnait distraitemment son bout de poisson. « Et après cela je m'étonne que rien ne me réussisse! » Il retira de sa bouche une arête et la garda dans ses doigts. « C'est l'opposé qui devrait me surprendre! » Il regardait fixement l'arête qu'il avait retirée de sa bouche. « Qu'est-ce que j'en fais? se demanda-t-il. Est-ce plus propre de retirer une arête de sa bouche avec les doigts,

ou de la cracher? Est-ce beaucoup plus propre de la garder dans ses doigts et puis de plonger ces mêmes doigts dans la marmite?... » Il envoya brusquement l'arête rejoindre les déchets dont le sol était jonché.

— Auriez-vous des projets? dit le mendiant.

— Des projets? dit Clarence. Qu'est-ce qui vous fait croire que je nourrisse des projets?

— Je ne sais pas. Vous paraissiez plongé dans toutes sortes de réflexions.

— Où prenez-vous qu'un homme parvenu comme moi au bout de la nuit puisse encore nourrir des projets? dit Clarence. Ce matin, oui, quand je me suis dirigé vers l'esplanade, j'avais des projets. Depuis...

Il leva la main et l'agita comme pour balayer à tout jamais tous les projets qu'il avait alors formés.

— Reprenez plutôt un peu de poisson, dit le mendiant. Vous avez l'estomac vide. Si vous aviez l'estomac garni, vous parleriez tout autrement.

— Non, dit Clarence. A la fin cette ratatouille me lève le cœur.

« Voilà assez de temps que tu y décrasses tes doigts! » acheva-t-il à part lui, tout en reconnaissant qu'il n'en était rien.

— Alors, vraiment, vous n'en prenez plus? demanda le mendiant.

— Je suis rassasié, dit Clarence. Rassasié pour aujourd'hui et pour demain, rassasié pour des semaines et des années!

— Je n'insiste plus, dit le mendiant. Allons, à votre tour! dit-il en s'adressant aux deux jeunes garçons.

Il n'eut pas à le répéter : les garçons se jetèrent goulûment sur la marmite. « Il y a des arêtes, et ils vont les avaler, pensa Clarence. Pourquoi ce vieil imbécile ne les modère-t-il pas? » Mais le mendiant considérait le spectacle avec indifférence. « Il a la panse pleine et il se moque de ce qui pourrait survenir à autrui. Pourquoi se serait-il soucié de faire aboutir ma requête? »

— L'avez-vous seulement transmise? dit-il à voix haute.

— Je n'oublie jamais rien, dit le mendiant.

Il se leva, prit une gorgée d'eau à la gargoulette, se rinça soigneusement la bouche et cracha.

— Ce n'est qu'un caravansérail, dit-il, mais on y mange bien.

— Au moins vous n'êtes pas difficile, dit Clarence.

Il pensait avec dégoût à ces nourritures gluantes. Était-il vraiment indispensable de manger du riz ou du mil à chaque repas? Il regarda le mendiant se masser les gencives, où quelques chicots demeuraient misérablement plantés.

— Ces pâtes ne font-elles pas tomber les dents? demanda-t-il.

— Quelles pâtes?

— Eh bien, ces pâtes qui tantôt accompagnent le poisson, tantôt la viande ou qui n'accompagnent rien du tout.

— C'est le piment qui fait tomber les dents, dit le mendiant.

Il avait fini de se masser les gencives et se lavait sommairement; ensuite il but l'eau de la gargoulette. « J'aurais peut-être dû lui offrir du vin de palme », se dit Clarence en voyant la pomme d'Adam du mendiant se hisser à chaque gorgée, se hisser tumultueusement, comme pour protester contre toute cette eau, alors qu'il y avait de l'excellent vin de palme qui peut-être fermentait, qui peut-être se gâtait, dans les caves du caravansérail?

— Gargotier! appela-t-il. Apporte du vin de palme!

« Et puis cela me changera les idées! » se dit-il. Il observa un moment les garçons, aux prises avec la marmite. « En voilà deux, pour sûr, qui ne se font pas des idées! Ou s'ils s'en font, ce sont des idées roses, sapides, des idées de pulpe et de chair fondantes, à faire venir l'eau à la bouche. Ne puis-je faire comme eux? » Mais il n'aurait pas pu faire comme eux; et même s'il avait pu partager leurs idées, il n'aurait pas eu leur habileté : leurs doigts, littéralement, voltigeaient.

— Ils ne perdent pas une seconde, fit-il en se tournant vers le mendiant.

— S'ils pouvaient danser aussi parfaitement qu'ils se bourrent! dit le mendiant. Tout de même ne vous émerveillez pas exagérément : c'est toujours ainsi que cela se passe,

quand on n'est pas sûr de manger à sa faim une prochaine fois.

— Je n'en doute pas, dit Clarence.

« Pourtant j'ai à peine mangé, pensait-il, j'ai mangé du bout des dents, et j'ignore si je mangerai demain... » Il prit du vin de palme. « Si je pouvais m'enivrer... » Mais s'enivrait-on avec du vin de palme? Le breuvage lui paraissait un peu léger; peut-être fallait-il en boire une grande quantité. « Qu'est-ce qui me retient d'en faire l'essai? » se dit-il. Il but longuement; peut-être finirait-il par s'enivrer.

Il vit que le mendiant ne demeurerait pas en reste : sa pomme d'Adam se hissait toujours aussi tumultueusement, mais avec une sorte d'alacrité; elle ne rechignait plus, elle se précipitait au-devant des gorgées.

« J'ai bien fait de commander ce vin, pensa Clarence. Un repas sans vin... Et un repas gluant comme celui que nous avons fait!... » Il but encore : cette idée de glu l'incitait à boire. Déjà il se sentait un peu moins déprimé. « Tantôt on perd goût, tantôt on reprend goût. Sait-on seulement ce qu'on veut! » Et au juste, que voulait-il... « Ne nous cassons pas la tête! » Il reprit du vin. Savoir ce qu'on voulait, cela faisait une belle jambe; savoir ce qu'on pouvait, oui! Les deux garçons, eux, savaient ce qu'ils pouvaient : ils s'empifraient consciencieusement! « Pourtant si je ne les avais pas invités, peut-être ne se seraient-ils rien mis sous la dent de toute la soirée... » Mais peut-être savaient-ils parfaitement ce qu'ils voulaient, peut-être n'avaient-ils si obligeamment ramené Clarence au caravansérail qu'avec l'arrière-pensée d'y festoyer. « Eh bien, qu'ils festoient! Qu'ils s'en fourrent jusque-là!... Tout à l'heure le vin remettra tout en place dans leur estomac. » Ce vin d'ailleurs n'était pas mauvais, pas mauvais du tout; un peu léger, oui; et, bien entendu, il ne ressemblait pas à ce qu'on buvait chez les blancs; tout de même ce n'était pas du mauvais vin.

— Cela se laisse boire, dit-il en faisant claquer sa langue.

— Un peu jeunet, dit le mendiant.

« Jeunet?... pensa Clarence. Je t'en ficherais des « jeunet »! Et avec ça que tu n'en lampes pas ta part! » Il observait le cou du vieux : sur le devant, entre la poitrine et le menton, il y

avait comme une rangée de cordes flasques — des muscles, des nerfs ou Dieu sait quoi — et, quand le mendiant renversait la tête pour boire, la peau qui un peu auparavant pendillait tristement tout à coup se tendait, et la pomme d'Adam faisait un grand bond. Elle bondissait, cette pomme, à chaque lampée; elle courait joyeusement au-devant de la lampée et elle l'accompagnait un bout de chemin, elle montrait le chemin; après quoi de nouveau elle rebondissait pour accueillir la lampée suivante; ainsi elle allait et venait sous la peau du cou comme une grosse bille, importante et affairée; ainsi elle grimpait et elle redescendait, infatigable et animée d'une vie comme étrangère au corps, au reste du corps, détachée du reste du corps et, pour tout dire, un peu à la manière mécanique d'une pompe. Et le fait est que le vieux pompait allégrement.

« Pompe! disait à part lui Clarence. Pompe fort!... Allons, plus fort!... Il n'y en aura pas toujours. Aujourd'hui, il y en aura jusqu'à plus soif. Mais il n'y en aura pas toujours et il y aura la note à payer. »

Mais l'idée de cette note maintenant le faisait rire comme une farce supplémentaire. Clarence se mit à imiter le mendiant.

A la vérité, il y avait un moment déjà qu'il l'imitait, et que les vapeurs du vin lui montaient au cerveau, mais à présent il se mit à l'imiter méthodiquement. S'il y avait eu un miroir dans l'auberge, il serait allé regarder le résultat dans le miroir; mais il ne fallait pas songer à un miroir dans une pareille gargote; il devait imaginer seul tout le spectacle, mais il l'imaginait facilement, il se dédoublait et il le regardait facilement : sa pomme d'Adam bondissait, elle bondissait et elle tombait, elle rebondissait et elle retombait. Exprès, il but à petits coups pour accélérer le mouvement. « Dans une pompe, songeait-il vaguement, ce qui compte, c'est le mouvement... » Tandis qu'il buvait ainsi à petites gorgées précises, attentif au glouglou du liquide dans son gosier, il entendit l'un des garçons dire à l'autre :

— Fais encore un petit effort.

Et l'autre répondait :

— Je le fais. Tu ne vois pas que je le fais?

— Mais fais-le à fond, reprenait le premier. Si tu le fais à fond, nous y parviendrons.

Clarence regarda de leur côté. Ils avaient pâli et ils respiraient difficilement. Ils n'avaient pas cessé d'engloutir, leurs mains n'avaient pas cessé de voltiger de la marmite à leur bouche, mais à présent une certaine lassitude se faisait jour, et peut-être n'était-il pas inutile qu'ils s'encourageassent mutuellement.

— En viendrez-vous à bout? demanda Clarence.

— Nous sommes presque au bout! dirent les garçons. Nous...

Mais ils n'allèrent pas plus loin : ils étaient oppressés, comme à l'instant où ils avaient vidé la piste sous le fouet des gardes royaux, et leur teint avait encore pâli. « Peut-être est-ce leur façon d'avoir le teint animé », pensa Clarence. Il ne pensait pas que ce pût être leur manière de rougir, il ne croyait pas qu'ils eussent rougi de leur voracité : ils étaient trop ingénument voraces. « Eh! qu'ils mangent, qu'ils s'empiffrent! se dit-il. Si vraiment ils n'ont pas la certitude de manger une autre fois, qu'ils s'empiffrent à éclater! » mais, comme il s'apprêtait à les avertir de ne point désespérer que la marmite ne fût nettoyée et leur ventre près d'éclater, il vit à sa grande surprise que la marmite était réellement vide.

— Un peu de vin de palme? dit-il.

Il n'attendit pas la réponse pour leur tendre la calebasse : il songeait à toute cette glu qui faisait une masse compacte dans leur estomac, à l'abondance de piment qui leur incendiait la gorge, et il se sentit lui-même pris d'une soif dévorante. Pendant que l'un des garçons buvait — Noaga? Na-goa? — l'autre dit en montrant son ventre arrondi :

— Ça tient chaud!

— Ne serez-vous pas malade? demanda Clarence.

Le garçon haussa les épaules.

— On n'est jamais malade qu'après, dit-il.

Et à son tour il but. Il buvait à petits coups, il n'apportait pas à vider la calebasse la précipitation qu'il avait mise à terminer la marmite.

— Il n'y a plus grand place, dit-il en manière d'excuse.

— Non, plus beaucoup de place, dit l'autre d'un air de regret.

Après quoi, ils s'endormirent presque aussitôt.

« Qu'est-ce qui m'empêche de faire comme eux? » se demanda Clarence, une fois de plus. Et il s'entendit répondre : « Rien ne t'empêche de faire comme eux! » L'âge, l'âge pourtant! Oui, l'âge peut-être. Il y avait à présent un bout de temps qu'il n'avait plus l'âge des deux garçons... Il prit la calebasse et porta le goulot à ses lèvres... « Ah! dormir, dormir!... Dormir!... Oublier!... boire et puis dormir, et oublier! » Mais n'oubliait-il pas? Il oubliait. Cette fois, oui, il oubliait... Peut-être ne fit-il qu'un somme très court, et fut-ce là tout son oubli : ce n'en était pas moins l'oubli. Il y eut un moment, en tout cas, et sans doute un moment trop bref, où il cessa d'avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour apercevoir l'hôtelier devant la marmite. L'hôtelier contemplait la marmite comme s'il n'avait pu en croire ses yeux.

— Vide! s'écria-t-il, quand il fut parvenu à recouvrer la parole. Elle est vide!

— Eh bien, quoi, dit Clarence, tu n'es pas satisfait?

— Satisfait? gémit l'hôtelier.

Et il fit mine de s'arracher les cheveux.

— Peut-être comptais-tu récupérer une partie? dit Clarence. Peut-être n'avais-tu si largement garni la marmite que par une munificence calculée?

Mais alors il s'aperçut que l'hôtelier l'inspectait d'un œil soupçonneux.

— Qu'as-tu à me regarder? demanda-t-il.

— Les restes? dit l'hôtelier. Où sont les restes?

Il tourna le regard vers le mendiant. Puis, subitement, comme sous le coup d'une inspiration, il se pencha sur les garçons et leur tâta le ventre.

— Oh! les gloutons! s'exclama-t-il.

Il les regardait, le front plissé, travaillé par Dieu sait quel projet saugrenu de récupération. Mais la nourriture était bien perdue : on l'entendait remuer et gargouiller dans les ventres ballonnés.

— Trop tard! dit le mendiant. Tu es venu trop tard!

— Est-ce que je pouvais deviner? fit l'hôtelier.

Et il souleva la marmite.

— Réjouis-toi, dit Clarence. Tu n'auras pas à la torcher.

Il se prit à rire bruyamment.

— Si tant est qu'il t'arrive jamais de la torcher, naturellement, reprit-il, ce dont je me permets de douter.

Et il se reprit à rire de plus belle. Un moment, on put croire que l'hôtelier allait répliquer vertement. Mais, d'un regard, le mendiant le déconcerta.

— C'est bien, dit l'hôtelier, je me tairai. N'ayez crainte : je me tairai. Je sais bien que ce n'est pas le moment : je sais ce que sont les vapeurs du vin. Mais il viendra un moment où ces vapeurs se dissiperont et où nous nous expliquerons, et il y aura alors beaucoup de choses qui devront être expliquées. Oui, beaucoup, beaucoup!

Il hochait la tête. Maintenant que les premières paroles étaient venues, il était prêt à poursuivre son discours durant des heures. Mais, sur un nouveau regard du mendiant, il cessa brusquement de parler et de hocher la tête et il disparut avec sa marmite; il disparut si soudainement qu'une trappe ne l'eût pas plus rapidement avalé.

— Très drôle! dit Clarence.

Il regardait le bâton du mendiant. Était-ce avec ce bâton que le mendiant avait fait disparaître l'hôtelier?

— Très drôle! répéta-t-il. J'aurais cru qu'il ne vous servait qu'à caresser les échinés, mais... Ah! très drôle vraiment!

Son bonheur s'était encore accru. Décidément, ce vin de palme se développait très agréablement, pensait-il. Ce vin descendait dans l'estomac et il y prenait racine, et puis il montait, droit comme un palmier, et quand il avait atteint la tête, il s'y épanouissait, il se couronnait de feuilles, de très belles feuilles, larges et vigoureuses. Clarence se vit assis à l'ombre de ces feuilles et il imagina que quelqu'un escaladait, exprès pour lui, le palmier, afin d'y soutirer une calebasse de vin.

— C'est votre bâton? dit-il.

— Mon bâton?... fit le mendiant.

— Je veux dire : votre bâton est-il un bâton-fée?... Il y a des magiciens, des sorcières... Il y a une certaine Carabosse...

Mais il s'aperçut qu'il s'enlisait dans son explication, que sa langue s'embrouillait, et il ne poursuivit pas.

— Je descends vers le Sud, dit le mendiant.

— Ah! parfait! dit Clarence.

« Il n'y a pas que le riz au poisson et au piment qui tienne le ventre chaud, pensait-il, le vin de palme aussi tient chaud!... Dorénavant j'en boirai à chaque repas. » Ce n'est qu'après qu'il se fut fait cette réflexion, que les dernières paroles du mendiant l'atteignirent vraiment : jusque-là, elles étaient demeurées comme à l'entrée de son oreille; mais maintenant il les percevait clairement.

— Vous descendez vers le Sud, dites-vous?... N'est-ce pas vers le Sud que le roi se dirigera à sa prochaine visite?

— Oui, c'est dans cette direction; ou vraisemblablement, tout au moins. Est-ce là également la route que vous comptez prendre?

Clarence haussa les épaules. « Là ou ailleurs... » semblait-il dire. « Mais non! se reprit-il, plutôt là qu'ailleurs! Là plutôt que dans le caravansérail ou dans la rue, pour sûr! Dans la rue, je dis bien, car je ne dois pas m'attendre à demeurer beaucoup plus longtemps dans cette gargote. L'hôtelier nègre ne tardera plus à me montrer la porte; déjà il est presque aussi impossible que son confrère blanc; n'était mon vêtement qu'il convoite, il m'aurait déjà mis à la rue! »

— J'irai vers le Sud, dit-il.

— Nous pourrions faire route ensemble, dit le mendiant. Si vous n'y voyez pas d'objection, naturellement... Je vous guiderai, je... Oui, c'est bien cela, je vous guiderai.

« Tout à fait cela! pensa Clarence. Tu me guideras, nous ferons route ensemble; et toi, tu te gobergeras à mes dépens; Je commanderai le repas dans les caravansérails où nous nous arrêterons pour la nuit; et toi, tu les mangeras, pendant que je te regarderai faire et que mon cœur se lèvera devant la nourriture gluante et devant ta malpropreté. Et le matin, c'est moi bien entendu qui réglerai la note! Peut-être aussi me proposeras-tu de faire bourse commune? Oui, voilà comment tu vois les choses... Mais quand tu apprendras — et ça ne tardera pas! — que je n'ai pas un sou en poche, quand tu recevras la primeur de cette jubilante nouvelle... » Il se prit à

rire follement à l'idée de ce sou, de ce misérable sou qu'il ne possédait même pas; et aussi un peu parce que le vin lui était joliment monté à la tête.

— D'accord! dit-il. Nous ferons route ensemble.

« C'est un vieux fou, continua-t-il à part lui, mais cela ne l'empêche pas d'être un vieux malin... Cette fois pourtant, ce sera à malin malin et demi! »

— Méfiez-vous de votre imagination, dit le mendiant.

— Quoi? dit Clarence.

— Je veux dire que, si nous devons faire route ensemble, c'est moi qui quémanderai. Vous n'aurez à vous soucier ni de la nourriture ni du logement.

— Vous feriez bouillir la marmite? Eh bien, dites donc!...

— Je croyais vous avoir dit que mon métier est de quémander.

— Pour ce que cela vous a réussi près du roi!

— Il n'y a qu'un roi, dit le mendiant, et il y a une infinité de sujets. Ne le savez-vous pas?

S'il est vrai que je n'ai rien obtenu pour vous cette fois, il n'est pas prouvé que je n'obtiendrai rien la fois suivante. Et puis votre cas n'était pas un cas ordinaire : vous demandiez un emploi, n'importe lequel, mais vous n'avez de qualité pour aucun emploi; certes, vous vous seriez satisfait du plus humble, mais c'est seulement parce que vous ne pouviez prétendre à aucun autre. Les hommes de votre race n'ont jamais brillé par l'humilité.

— Mais vous, est-ce par là que vous brillez?

— Non, je ne brille pas souvent par ce côté, je ne peux pas toujours m'empêcher de dire des choses désagréables. Je l'avoue. Mais je peux également briller par ce côté, à l'occasion. Et à présent c'est l'occasion et c'est l'aveu.

Il laissa passer un temps.

— Peut-être ai-je commis une erreur quand j'ai présenté votre requête. J'ai beau avoir de mon métier une longue expérience, je n'y suis pas infallible. Et puis c'était la première fois que je m'occupais d'un cas aussi extraordinaire... Peut-être n'aurais-je pas dû annoncer que vous étiez prêt à occuper n'importe quel emploi; peut-être s'est-on méfié d'un homme qui était prêt à occuper n'importe quel emploi, car

cela signifiait en même temps qu'il n'était apte à aucun... S'il y a eu faute de ma part, je la confesse; et il importe peu qu'elle soit involontaire : elle subsiste, ses effets subsistent! Je sais que, en vous guidant vers le Sud, je ne la rachèterai pas — comment rachèterait-on une faute? —, mais je pourrai tout au moins en alléger les suites... Si par conséquent mon offre vous agréait, mon offre et non pas l'espoir d'un problématique rachat, c'est vous qui me rendrez service en l'acceptant, et vous ne me devrez rien en échange : je resterai de toute façon votre débiteur... Peut-être ne suis-je qu'un vieux filou —, je suis certainement un vieux filou! — du moins ne vous aurai-je pas abusé... Cette confession, croyez-le ou ne le croyez pas, me coûte infiniment : c'est tout mon honneur de quémandeur que je mets en balance!

Du bout de l'index il chercha une larme au coin de l'œil, mais ses yeux étaient restés secs.

— Je ne sais plus pleurer, dit-il. Je puis verser des larmes pour apitoyer les gens, mais je ne puis en faire couler de réelles.

— Eh bien, j'aime mieux ça. Décidément, j'aime mieux ça, dit Clarence. Votre franchise me convainc. Et j'accepte.

— Ah! vous me rendez l'honneur, dit le mendiant, vous me rendez plus que la vie! Jamais je ne l'oublierai.

— Puisqu'il en est ainsi, levons-nous et partons! s'écria Clarence. Levons-nous et partons avec votre honneur et votre vie. Et partons sans larmes puisque vous ne pouvez plus en verser. Aussi bien, qu'attendons-nous dans cette gargote, qui empeste la mangeaille et où les mouches nous dévorent?

Il s'était levé, il se sentait soudain des fourmis dans les jambes.

— Tout doux, mon beau monsieur, dit l'hôtelier. Ne vous levez pas si vite et ne frétillez pas trop tôt : vous n'avez pas réglé votre note!

— Sa note?... dit le mendiant. Que viens-tu nous parler de note? Suis-je un homme devant qui on parle de note?... Tu devrais avoir honte!... Et l'hospitalité? Que fais-tu de l'hospitalité?... L'homme blanc n'était-il pas ton hôte?

— Mais je gère un hôtel, moi! dit l'hôtelier. Personne ne

m'a jamais reproché de manquer à l'hospitalité. Seulement mon hospitalité est une hospitalité payante.

— Et tu as le front d'appeler cela de l'hospitalité? dit le mendiant.

— Appelle-le comme tu voudras, dit l'hôtelier. Chez moi ce n'est pas comme chez les autres.

— Non, chez toi l'hospitalité s'est transformée en commerce, dit amèrement le mendiant. Ah! tu dis vrai : chez toi ce n'est vraiment pas comme chez les autres; chez toi, même les mouches sont plus dévorantes qu'ailleurs, et on fait de l'argent avec les restes des repas. Mais, tu peux me croire, ce n'est pas une chose dont tu puisses te vanter.

— Je ne me suis pas non plus vanté, dit l'hôtelier. Je ne me vante pas de ma profession, bien que ce soit une profession comme une autre, pas pire qu'une autre. Mais l'homme blanc, lui, savait à quoi il s'engageait en venant chez moi.

— Peux-tu le prouver? dit le mendiant.

— Ne le saviez-vous pas? dit l'hôtelier à Clarence. Ai-je jamais cherché à vous enquinauder?

— J'ai toujours eu l'intention de payer ma note, dit Clarence. Je l'ai encore. Mais la chose sur laquelle je misais pour la payer m'a fait faux bond.

— Pourquoi misiez-vous? dit l'hôtelier. Est-ce un jeu, de payer ce qu'on doit?

— Tais-toi! dit le mendiant. Ne gâte pas ton affaire : l'homme blanc n'a pas l'emploi de tes réflexions, et moi, je n'en ai cure. L'homme blanc paiera. Toutefois, si tu l'outrages, tu deviendras son débiteur et ton propre débiteur. Ne le sais-tu pas bien?

— Il m'avait promis son vêtement, dit l'hôtelier.

— Je ne t'ai rien promis, dit Clarence. Tu as regardé mon vêtement et tu as fait allusion à un troc, mais je ne t'ai rien promis!

— Ah! il était question d'un troc? dit le mendiant. Eh bien, un troc pourrait tout arranger. On troque beaucoup chez nous.

— Un troc peut tout arranger, dit l'hôtelier. Je ne suis pas dépourvu de cœur.

— Garde ton cœur pour toi, dit le mendiant, sans quoi tu

vas de nouveau gâter ton affaire... Ton cœur?... Ah! je n'aimerais pas voir ton cœur!

Il se tourna vers Clarence :

— Donnez-lui une partie de votre vêtement. Vous pouvez facilement lui en céder une partie. Il n'est pas nécessaire de porter un vêtement aussi compliqué là où nous allons; et puis, sur place, vous pourrez avoir des habits qui conviennent mieux au pays. D'ailleurs, je crois vous l'avoir dit, ceux que vous portez sont déjà fripés. Qui sait s'ils vous feront encore long usage?... Donnez-lui votre veste.

— Ma veste? dit Clarence.

— Votre veste ou telle autre partie que vous déciderez de troquer, dit le mendiant. Ce n'est pas à moi de choisir.

— Mais vous ne me contraignez pas moins à faire un choix, dit Clarence. Est-ce très différent?

— C'est sans rapport. Cet homme seul vous contraint, dit le mendiant en désignant l'hôtelier; cet homme au cœur racorni, cet homme sans cœur, et aussi — soyez de bonne foi! — les paroles que vous avez prononcées. Si vous aviez été moins maladroit dans vos paroles... Mais ce qui est dit reste dit. N'en parlons plus... Et quant au choix, faites comme vous l'entendez. Moi...

Et du revers de la main, il écarta loin de lui et le choix et la contrainte.

— Vous aviez dit que vous quémanderiez, dit Clarence.

— Ne l'ai-je pas déjà fait? Je le ferai encore : je sais à quoi je me suis engagé. Mais alors soyez moins bavard! Et puis non. Non. Même si vous aviez été plus prudent, croyez-moi, avec des hommes de cette espèce, avec un professionnel de la rapacité de cette espèce...

Il cracha aux pieds de l'hôtelier.

— Il y a des sangsues dans les marais qui sont moins sangsue que cet homme, acheva-t-il.

— Tu m'outrages, dit l'hôtelier.

— Crois-tu qu'on puisse outrager un être de ton genre? dit le mendiant. Éloigne-toi! Tu empoisonnes jusqu'à l'air que je respire!

Clarence retira sa veste et la jeta à la figure de l'hôtelier.

— Tiens, paye-toi! dit-il.

— Que puis-je faire de cette veste si je n'ai pas le pantalon? dit l'hôtelier.

Mais le mendiant leva son bâton :

— Arrête! dit l'hôtelier. Arrête!... Dis-lui seulement qu'il me donne au moins sa chemise, s'il me refuse le pantalon.

— Rien, tu entends! Tu n'auras plus rien! Ou veux-tu mon bâton sur ton échine?

— Pourquoi te fâches-tu? dit l'hôtelier. C'est une simple proposition que je faisais. Ne puis-je faire une proposition?... Le vin de palme est cher.

— Oui, quand on le laisse vieillir, quand on n'est pas pressé d'en faire argent, il vaut cher, dit le mendiant. Mais le vin que tu nous as servi n'était que de la piquette!

Et il lui tourna le dos, pour lui signifier que l'entretien était terminé.

— Réveillez-vous, vous deux, dit-il aux garçons en les secouant. Nous partons!

— Fait-il déjà jour? dit l'un des garçons.

— Il fait nuit, dit le mendiant, et il est l'heure de se mettre en route.

Les deux garçons se mirent péniblement debout. Ils avaient les yeux pleins de sommeil.

— Je crois qu'on a trop mangé, dit l'un en portant la main à son estomac.

— Penses-tu! dit l'autre. On ne mange jamais trop, ou... Qu'avez-vous fait de votre veste? dit-il à Clarence.

— J'ai payé l'hôtelier.

— Quoi! votre veste pour cette misérable Saint-Charlemagne qu'il nous a servie? dit celui qui avait sa main sur l'estomac.

— Tu parles d'un brigand! dit l'autre.

— Crois-tu que ça puisse lui porter bonheur? reprit le premier.

— Pour sûr, ça ne lui portera pas bonheur, dit sentencieusement le deuxième.

— Allons, en route! dit le mendiant. Jamais je n'ai rencontré des bavards comme vous!

Ils se dirigèrent vers la sortie. Du vestibule, Clarence aperçut l'hôtelier qui s'efforçait d'entrer dans la veste, mais

celle-ci était manifestement trop étroite pour sa carrure : l'homme ne parvenait plus à baisser les bras. Alors il enleva la veste et tira sur la couture du dos jusqu'à la faire craquer; puis de nouveau il l'enfila. Cette fois, il parvint à rabattre les bras le long du corps; il sourit et se mit à marcher de long en large. Chaque fois qu'il tournait le dos, on pouvait voir son boubou rose à travers le bâillement de la déchirure. « Comme la gueule trop rose d'un chien bâtard », pensa Clarence.

— Alors vous venez? cria le mendiant.

— Je viens, dit Clarence.

— Nous venons! crièrent les garçons.

Ils chuchotaient, puis l'un d'eux se mit à rire aux éclats.

— Ne me fais pas rire! dit-il. Pas maintenant! Quand je ris, mon ventre est près d'éclater.

III

LA VESTE VOLÉE

C LARENCE, à sa sortie du caravansérail, ne fut pas peu surpris de constater que la ville avait la fièvre. Tout à l'heure encore, en descendant de l'esplanade, il l'avait vue endormie et déserte, logiquement endormie, puisque la nuit était tombée, mais inexplicablement déserte. Il la retrouvait à présent débordante de vie et de bruit, en proie au tumulte, le tumulte de la rue, mais de quelle rue ! La plus agitée, la plus fourmillante des rues : la rue d'Afrique !

Partout les tambours ronflaient, roulaient, communiquaient leur frémissement aux roseaux et aux bambous des clôtures, au pisé des murs, et jusqu'au sol et jusqu'au ciel même, et par-dessus tout à la foule, qui se mouvait selon ce rythme, qui, même arrêtée, continuait à balancer le corps, et qui criait, qui claquait des mains, qui poussait des cris sur tous les registres, sur le grave et sur l'aigu, mais plus particulièrement, plus violemment sur l'aigu ; cris rauques des hommes, cris perçants des femmes, des femmes surtout ; des femmes qui avançaient, hardiment s'avançaient, le buste découvert et se précipitaient, se ruaient à la danse, se livraient à nu à une trépidation et à une fureur qui eussent dû, à court délai, les laisser pantelantes, mais qui, à l'opposé, les jetaient dans une passion plus grande et toujours plus grande, plus dévorante, et les portaient finalement à une frénésie qui transformait les carrefours et leurs brasiers en autant de clairières de sabbat.

Ces grands feux, allumés à chaque carrefour et sur chaque place, mettaient pourtant dans la nuit une lueur qui n'était pas sans rappeler un peu le rayonnant nuage de l'esplanade. Mais, ce rappel, chacun était trop occupé à se trémousser pour l'entendre. Il semblait bien que seule la face sombre de la fête, la face diabolique qui est dans toute fête, triomphât à présent; du magnifique élan qui, dans la journée, avait porté toute cette foule au-devant de son roi, rien n'était demeuré.

— Ne pouvez-vous tenir les yeux ouverts une minute? dit le mendiant.

— N'est-ce pas ce que je fais? dit Clarence.

— Vous vous endormez toutes les secondes! dit le mendiant.

— C'est l'odeur, dit Clarence. Vous ne sentez pas l'odeur?

Il émanait des carrefours et des places une odeur âcre qui était assurément celle de la fumée, mais qui était aussi celle de grands corps en sueur; celle-là même, faite de laine, d'huile et de suint, qui poussait invinciblement Clarence au sommeil; la même odeur qui, sur l'esplanade...

— Où sont les deux garçons? demanda Clarence.

L'odeur, à présent qu'il l'avait identifiée, le faisait brusquement penser aux deux garçons.

— Qui peut le dire? fit le mendiant.

— Ils ont disparu dès que nous avons quitté le caravansérail.

— Eh bien, ne vous mettez pas en peine d'eux. Maintenant que vous les avez nourris, vous les retrouverez plutôt deux fois qu'une, vous les retrouverez plus souvent que vous ne le souhaiteriez! Et quant à vous, prenez garde que nous atteignons le centre de la ville, tenez les yeux ouverts et ne me quittez pas d'une semelle, sans quoi vous vous perdrez aussi; et ce sera plus grave, car vous ne me paraissez pas être de cette sorte d'hommes qui retrouvent facilement leur chemin... Allons, dégagez le passage! cria-t-il à la foule. Dégagez! Ne voyez-vous pas que nous sommes pressés?

Mais ces paroles, sitôt prononcées, tombaient dans le bruit des tambours, disparaissaient dans le bruit et dans le tumulte; la foule s'écartait peu ou ne s'écartait pas du tout;

aux carrefours et sur les places, elle formait une masse impénétrable; les âmes et les oreilles étaient toutes à la danse.

— Avez-vous jamais vu ça? demandait le mendiant.

— Jamais je n'ai vu ça, avouait Clarence.

Maintenant que personne ne prêtait attention à ses cris, et que même son bâton n'effrayait plus les gens, tantôt le mendiant s'égarait dans de fastidieux détours, qui le ramenaient tout bonnement à son point de départ, tantôt il attendait impatiemment et en grommelant une interruption de la danse, pour franchir le cercle. Mais ces interruptions devaient être saisies sur-le-champ, car de nouveaux danseurs relayaient aussitôt ceux que leur trémoussement avait assoiffés et qui, hâtivement, avidement, couraient vers les gourdes suspendues aux branches basses des arbres.

Pour sa part, Clarence ne saisissait aucune interruption. Il était en pleine foule, comme massé par le balancement de la foule, et il s'endormait, l'odeur de troupeau l'endormait. Chaque fois, le mendiant devait le secouer. Alors Clarence traversait le cercle en se frottant les yeux et en se demandant où sa mauvaise chance l'avait jeté. Généralement, au bout d'un petit temps, la mémoire lui revenait. Mais avant qu'elle ne lui revînt, il était comme un homme qui se serait attendu à se trouver enfin ailleurs, loin du hourvari et loin de sa propre ruine, loin du hourvari et de la ruine où sa mauvaise chance victorieuse de la barre l'avait comme pour toujours précipité.

— Non, jamais je n'ai vu ça! répétait Clarence. Et même je crois que je n'aimerais pas revoir ça.

— Maudits danseurs! disait le mendiant. Jamais nous n'arriverons à l'heure.

Mais il ne s'arrêtait pas moins volontiers sous les arbres où les gourdes étaient suspendues; il portait à ses lèvres ces fruits d'un genre nouveau et lampait, comme dans le caravansérail, avec un mouvement accéléré de sa pomme d'Adam.

— Quelle triste piquette! s'écriait-il, chaque fois qu'il reprenait souffle.

Après quoi sa pomme d'Adam recommençait gaillardement son mouvement de pompe. Clarence que la marche et le tumulte, que la chaleur et l'odeur altéraient, buvait égale-

m ent et buvait ferme, buvait certainement plus que de raison.

— Si vous voulez mon avis, dit le mendiant, je trouve les danseuses pas mal du tout.

— Pas mal du tout, dit Clarence en faisant claquer la langue.

« Si je ne cesse de boire, poursuivit-il à part lui, je ne vais pas tarder à proférer des bêtises. Et ce vieux fou, lui, du train où il va, est capable d'en faire. »

Par-dessus sa gourde il observait le mendiant; et parce que le brasier allumé au centre de la place jetait une lumière crue, rien de ce qui se passait sur le visage du vieil homme ne pouvait échapper. Clarence voyait les yeux qui pétillaient, il voyait la flamme inquiétante qui dansait au fond, et comme un air de concupiscence; il voyait les ailes du nez qui frémissaient, et sur les lèvres, un peu trop ourlées, et à la base du nez un air de gourmandise; oui, le plaisir de boire, sans doute; mais peut-être aussi l'attente d'un autre plaisir, d'un plaisir vaguement supputé, mais qui n'était peut-être pas irréalisable : il y a des hommes de cet âge, des fous de cet âge...

— Peut-être feriez-vous bien de boire un peu moins, dit Clarence.

— Vous croyez que je vais m'enivrer, avec cette mixture!

— Je ne sais pas. Peut-être aussi caressez-vous un autre projet... Mais je vous croyais pressé.

— Je suis pressé!

— Eh bien, on ne le dirait pas.

— Je suis même très pressé. Écoutez : c'est insensé de s'arrêter comme nous le faisons. Posez votre gourde et venez!

Comme ils s'apprêtaient à fendre la foule, ils se virent inopinément cernés par un détachement de gardes royaux. Les gardes les regardaient fixement, sans prononcer une parole et sans bouger; ils avaient la même haute taille que le mendiant, mais, à l'opposé du mendiant, ils étaient pleins de jeunesse et de force; ils se tenaient raides et serrés épaule contre épaule; ils étaient comme un mur; tout au-dessus de ce mur, on ne voyait qu'un peu de nuit, un simple morceau de nuit dans l'ovale d'une lucarne.

— Que nous veulent ces gens? demanda Clarence. Pourquoi nous enferment-ils comme dans une geôle?

— Le sais-je? fit le mendiant.

— Alors pourquoi ne les chassez-vous pas? dit Clarence.

Mais à peine eut-il proféré ces mots, qu'il vit l'hôtelier nègre se glisser dans la geôle.

— Enfin je vous tiens! cria l'hôtelier, en abattant sa main sur la nuque de Clarence.

— Bas les pattes! dit sévèrement le mendiant.

— Non et non! fit l'hôtelier. Cette fois j'ai l'autorité avec moi; et tout mendiant que tu es, tu ne m'impressionnes plus. Je veux ma veste! Je ne retirerai pas ma main avant que l'homme blanc ne m'ait restitué ma veste.

— Mais je te l'ai déjà donnée! dit Clarence. Je te l'ai donnée à contre-cœur, mais je te l'ai donnée.

— Et vous l'avez reprise! cria l'hôtelier.

— Es-tu devenu fou? dit Clarence. Je ne t'ai plus vu depuis que je te l'ai donnée.

Il n'eut pas plus tôt achevé sa phrase que les gardes qui l'entouraient se mirent à rire et à se contorsionner, comme s'ils venaient d'ouïr la chose la plus plaisante de la terre. « Qu'est-ce qui leur prend? » se demanda Clarence. Mais sans doute étaient-ils avinés. Des gens de leur sorte devaient avoir eu des colloques répétés avec les gourdes suspendues aux arbres. Ils étaient manifestement avinés.

— Je ne plaisante pas, dit fermement Clarence.

Mais ils se remirent à rire et à se déhancher de plus belle.

— Allons, rendez-lui sa veste, dit l'un des gardes, qui portait une cordelière par-dessus sa tunique. Rendez-la, et tout sera dit.

— Comment pourrais-je la lui rendre? dit Clarence. Je la lui ai déjà donnée.

— Eh bien, redonnez-la, si vous préférez, dit le garde à la cordelière. Je ne suis pas à une nuance de langage près; et surtout je ne désire pas vous créer des ennuis.

— Mais à la fin quelle est cette plaisanterie? s'écria Clarence. Je ne la trouve pas drôle!

Il se tourna vers le mendiant et le vit qui buvait paisiblement, comme si rien de ce qui se passait là ne l'eût concerné.

— Pourquoi ne dites-vous mot? dit Clarence.

— Que voudriez-vous que je dise? dit le mendiant. Il y a

manifestement erreur. Mais comment la prouverions-nous?

— Ne pouvez-vous témoigner que vous ne m'avez pas quitté?

— J'en témoigne, dit solennellement le mendiant.

Et il leva son bâton, pour donner plus de poids à sa déclaration.

— N'essayez pas de me frapper! dit le garde à la cordelière. Je ne suis pas de ces badauds qu'on peut écarter à coups de canne.

— Je n'avais nullement l'intention de vous frapper, dit le mendiant.

— Mais, moi, il a voulu me frapper, dit l'hôtelier. Déjà, dans ma propre auberge, il en manifestait l'intention. J'affirme que cet homme a voulu me frapper!

— Et après? fit le garde à la cordelière. Que prétends-tu? Est-ce parce qu'il a voulu te frapper que tu m'as traîné ici?

— Je ne veux pas qu'il me frappe, dit l'hôtelier.

— Cela ne me regarde pas, dit le garde à la cordelière; je suis ici uniquement pour l'affaire de la veste. Si tu as l'échine faite pour les coups de bâton, et si ce mendiant prodigue les coups, c'est affaire entre toi et lui, entre son bâton et toi. Je ne m'en mêle pas.

— Voilà qui est bien dit, fit le mendiant.

Et à l'hôtelier :

— Je ne sais ce qui me retient de te donner un bon coup sur ta face de rat.

— Revenons à ce qui nous occupe, dit le garde à la cordelière. Êtes-vous décidé à rendre la veste à l'hôtelier? dit-il, en s'adressant à Clarence.

— Pour la dernière fois, je vous répète que je la lui ai donnée et que je ne l'ai plus, dit Clarence. Il n'est pas possible d'être plus clair.

— Tant pis! dit le garde. Le roi m'est témoin que je ne voulais agir que par la douceur, mais... Gardes, saisissez-vous de lui! cria-t-il. De lui et du mendiant!

Aussitôt les gardes emprisonnèrent les mains de Clarence et du mendiant dans les leurs.

— Maintenant suivez-moi chez le juge, dit le garde à la

cordelière. Et ne cherchez pas à vous échapper; cela ne ferait qu'aggraver votre cas.

La petite troupe se forma en cortège. La foule, qui s'était massée derrière les gardes, s'ouvrit. Clarence avançait entre deux haies de curieux. Rapidement, le bruit se répandait qu'il avait été arrêté pour vol. Clarence se sentait affreusement gêné. Sa confusion crût brusquement quand il aperçut, près d'un feu, un groupe de blancs qui étaient venus regarder les danseurs. Il se serait bien adressé à eux, mais en quels termes? L'argent qu'il leur devait n'était pas précisément une recommandation. Il se fit tout petit, comptant passer inaperçu, mais il n'y réussit pas : les blancs l'eurent aussitôt repéré. A présent, ils le regardaient venir, pleins d'une méchanceté sournoise.

— Ma parole, on l'emmène! dit l'un.

— Cela m'en a tout l'air, dit un autre.

— Bah! l'affaire s'achève comme elle aurait dû commencer, dit un troisième en haussant les épaules. Dès le premier abord, il m'a fait l'impression d'un homme à la dérive. Je ne dis rien du deuxième abord : vous en savez là-dessus autant que moi.

Il ricana longuement, comme pour inviter les autres à joindre au sien leurs ricanements. Clarence se sentait une furieuse envie de leur expliquer qu'on ne l'emmenait que par erreur, et que le malentendu ne manquerait pas de s'éclaircir en présence du juge; mais il ne fut pas long à comprendre que la meilleure explication ne servirait de rien : ces hommes avaient leur opinion faite! Il se fit plus petit encore, il courba encore un peu plus la tête.

— Voyez comme il baisse la tête, dit l'un des blancs. La baisserait-il si bas s'il n'était pas coupable? Personne ne me fera admettre que cet individu n'est pas coupable.

Clarence fut tenté de relever la tête, mais il était trop tard à présent pour le faire utilement. Et d'ailleurs pourquoi l'eût-il relevée? Est-ce que tout, de toute façon, ne tournerait pas en définitive contre lui? S'il était passé le front haut, on aurait prétendu qu'il était sans vergogne, ou qu'il compromettait le prestige des blancs, ou toute autre chose qui n'eût pas été moins à son désavantage, car ce ne sont jamais les gestes

qu'on fait qui comptent, mais la façon, la malicieuse façon dont on les interprète. « Que puis-je faire? se dit Clarence. Je ne puis rien faire! Tout tourne contre moi et tout continuera à tourner contre moi... Peut-être suis-je imprudent — je suis certainement imprudent, — mais les autres le sont aussi, les autres le sont autant que moi. Leur imprudence pourtant ne leur est pas imputée. Moi, on croirait que chaque imprudence m'est imputée deux fois! »

Il en était là de ses réflexions, quand il se vit brusquement poussé dans un corridor.

Le corridor était étroit, et aussi tortueux que les ruelles de la ville, mais il était éminemment silencieux, et une quantité de portes donnaient sur lui, de part et d'autre. Toutes ces portes étaient ornées d'inscriptions illisibles et prétentieuses, ou censément prétentieuses, car Clarence n'en pouvait juger que par la longueur et par la forme des caractères; mais cette longueur et cette forme en disaient long, beaucoup plus long que si les caractères eussent été déchiffrables. Visiblement, ces inscriptions à n'en plus finir, et l'abondance de portes, indiquaient un bâtiment à usage administratif; elles faisaient penser à une armée de scribes penchés sur des tables ou sur des pupitres, et fort occupés à compulser des registres ou à rédiger des circulaires. Les portes, bien entendu, demeuraient obstinément closes, sauf la dernière, tout au bout du corridor. Cette dernière porte s'ouvrit comme d'elle-même devant la petite troupe; et Clarence se trouva dans une salle, plus vaste que toutes celles qu'il avait vues depuis son débarquement. Au fond de la salle, un homme, accroupi sur une table, égrenait un chapelet. Cet homme dévisagea Clarence un long moment.

— Voici donc le coupable, dit-il finalement.

— Je ne suis pas coupable! s'écria Clarence.

L'homme leva la main.

— Tous ceux qui viennent ici disent cela. Vous ne pouvez vous imaginer comme je suis las de l'entendre dire!... L'essentiel est que vous soyez là, et qu'on n'ait pas perdu de temps à vous rejoindre... Et celui-là, dit-il en désignant le mendiant, qui est-il?

— Son complice, dit l'hôtelier.

— Ce n'est pas à vous que j'ai posé la question, dit l'homme. Vous parlerez quand je vous interrogerai. Et rien — rien, vous entendez? — ne prouve encore que je vous interrogerai. Je vous interrogerai si tant est que j'en aperçois la nécessité... Allons, qui est-il? demanda-t-il à nouveau.

Il semblait impatient; son doigt demeura pointé sur le mendiant.

— C'est le mendiant qui accompagnait le blanc, dit le garde à la cordelière. J'ai cru bien faire en vous l'amenant.

— Vous avez bien fait, dit l'homme. Il servira de témoin pour confirmer le délit.

— Monsieur... dit Clarence.

— Appelez-moi « monsieur le premier président », dit le juge.

— Monsieur le premier président, dit Clarence, cet homme qui est mendiant ne m'a pas quitté de la soirée. Il vous dira que j'ai donné ma veste à l'hôtelier, en paiement du séjour que j'ai fait dans son hôtel, et que, cette veste, je ne l'ai reprise à aucun moment.

— Non! dit le juge. Non, votre système ne vaut rien!... Cet homme, continua-t-il en désignant le mendiant, est ici comme témoin à charge; vous ne pouvez pas le transformer en témoin à décharge : ce serait contraire à la loi... Trouvez autre chose.

— Mais que voulez-vous que je trouve? dit Clarence.

— La veste, mon ami! La veste! dit le juge. C'est tout ce qu'on vous demande.

— L'hôtelier l'a, dit Clarence.

— Voyons! dit le juge. Réfléchissez avant de parler. Pourquoi l'hôtelier aurait-il couru après vous, si vous ne lui aviez pas repris la veste?... Un enfant comprendrait cela.

— Le sais-je? répondit Clarence. Qui dit que cet hôtelier ne m'accuse pas par pure malignité?

— Voilà qui est à examiner, dit le juge.

Il parut réfléchir. Les perles de son chapelet s'entrechoquèrent vivement entre ses doigts.

— C'est tout réfléchi, dit-il au bout d'un instant. Êtes-vous habituellement menteur?

— Je ne mens jamais! dit Clarence.

— Permettez, monsieur le premier président, dit le garde à la cordelière. Quand je l'ai interpellé, l'homme blanc a prétendu qu'il n'avait plus revu l'hôtelier depuis qu'il avait quitté l'hôtel. Or, il l'affirmait alors que l'hôtelier était devant lui! Aussi nous sommes-nous tous mis à rire.

— Voilà qui ne plaide assurément pas en faveur de votre sincérité, dit le juge à Clarence.

— On m'a mal compris, dit Clarence. Je disais...

— Ne perdez pas de vue que les gardes sont assermentés, dit le juge. Il ne leur est pas permis de mentir en ma présence, quand bien même, en dehors de leur service, ils seraient les menteurs les plus fieffés de la terre. Avez-vous dit autre chose que ce que le chef-garde vient de répéter?

— Le chef-garde a exactement reproduit mes paroles, dit Clarence, mais l'interprétation qu'il en donne est erronée.

— Bon! bon! dit le juge. Ne nous occupons pas d'interprétation pour le quart d'heure : chaque chose en son temps; cette affaire paraît déjà très suffisamment compliquée telle qu'elle est... Ainsi vous reconnaissez que le chef-garde a fidèlement reproduit vos paroles. Ceci plaide en votre faveur, tout au moins en faveur de votre sincérité car, pour ce qui est de votre délit, il en va nécessairement autrement.

Il s'interrompt une nouvelle fois, soit qu'il eût envie de réfléchir, soit qu'il eût simplement dessein de précipiter le déroulement des perles de son chapelet.

— Quand l'homme blanc est-il allé reprendre la veste? dit-il, en s'adressant au mendiant.

— Je ne puis le dire, fit le mendiant. L'homme blanc ne m'a pas quitté.

— Il ne vous a pas quitté? dit le juge.

— Il ne m'a quitté à aucun moment, dit le mendiant.

— Bon! J'en déduis que vous étiez avec lui quand il est retourné au caravansérail. Dois-je comprendre aussi que vous étiez son complice?

— Je ne suis pas son complice, dit le mendiant.

— Exact! dit le juge. Vous êtes seulement le témoin à charge. Qu'avez-vous à dire à charge de l'homme blanc?

— Je ne l'ai pas quitté d'une semelle, dit le mendiant.

— Encore? dit le juge. Faites attention : vous allez vous mettre dans un mauvais cas!

— Je n'ai plus rien à déclarer, dit le mendiant.

— Comment? s'écria Clarence. Vous ne maintenez pas que nous ne nous sommes pas quittés?

— Silence! fit le juge. Ne cherchez pas à influencer le témoin. Celui-ci a choisi de se taire; si ce n'est pas très courageux, c'est néanmoins son droit. Certes, son silence vous accable; mais, réfléchissez-y, ses paroles pourraient vous accabler davantage. Contentez-vous donc de ce moindre mal... Voyons! quelles raisons pouvez-vous faire valoir pour la reprise de votre veste?

— Il me l'avait cédée à contre-cœur, dit l'hôtelier.

— C'est là en effet ce que l'homme blanc a déclaré en ma présence, dit le chef-garde.

— Est-ce exact? dit le juge à Clarence.

— Comment ne le serait-ce pas? s'écria Clarence. Il est absolument vrai que je n'ai cédé ma veste qu'à contre-cœur.

— Mais c'est de bon cœur qu'il me l'a reprise, dit l'hôtelier.

— Vous n'avez pas la parole! dit le juge à l'hôtelier. Si vous nous interrompez encore, je vous ferai expulser. Et vous n'avez pas non plus à faire le plaisantin : c'est là une prérogative du siège et du siège seul. Tenez-vous-le pour dit.

— Puis-je vous demander, monsieur le premier président, dit Clarence, si vous auriez cédé votre veste de bon cœur?

— Il ne vous appartient pas de me poser des questions, dit le juge. Un accusé, même dans le cas où il bénéficierait d'une présomption d'innocence — mais ce serait là chose si paradoxale que je me refuse à l'envisager, — ne doit jamais poser de questions : cela est contraire aux usages. Et puis, avouez-le, ce serait trop commode. Tout au plus pourrais-je tolérer une tournure interrogative si celle-ci était dûment jumelée avec la réponse, et ce n'est pas le cas ici. Cependant, pour vous être agréable, et pour cette unique fois, je consens à déroger à la coutume et, par conséquent, à vous répondre. Cette réponse est : « Non, je n'aurais, pour ma part, cédé de veste ni de bon ni de mauvais gré; et pour l'excellente raison que je n'en porte pas! » Êtes-vous satisfait?... Et maintenant, puisque je constate que vous êtes définitivement résolu à ne

pas restituer la veste, veuillez me dire de quelle façon vous comptez indemniser l'hôtelier?

— Mais... dit Clarence.

— Ne me contraignez pas à vous mettre en prison, dit le juge. Je n'ai encore jamais mis d'homme blanc sous les verrous. Cela me serait, je vous assure, fort pénible.

— J'indemniserai cet homme sitôt que j'aurai un emploi. C'était du reste ma première intention.

— C'était là, et c'est là encore, une louable intention, dit le juge. Mais êtes-vous réellement sans emploi?... Et si vous l'êtes, quand en aurez-vous un?

— Je me suis mis en route vers le Sud pour trouver un emploi.

— Ah! vraiment? dit le juge.

— Je compte demander un emploi au roi.

— Au roi?... dit le juge.

Il parut surpris. Il était accroupi, et sans doute était-il heureux qu'il le fût : s'il avait été debout, il serait doublement tombé de son haut. Il était si surpris qu'il en oubliait d'égrener son chapelet.

— Écoutez, mon bon ami, reprit-il après un moment, voilà qui sent l'escroquerie à plein nez. Je me demande bien quel emploi le roi pourrait vous confier; et même s'il vous en confiait un — ce que je ne crois pas, — quand rembourseriez-vous l'hôtelier?... Le roi vient tout juste de regagner son palais, il n'est donc pas près de se diriger vers le Sud... Mais brisons là. Votre délit jusqu'ici est de pure grivèlerie; ne croyez pas, par conséquent, améliorer votre position en le transformant en escroquerie. Dès lors, revenons à ma question, qui est faite pour vous tirer d'embarras : que proposez-vous en dédommagement de la veste?

— Si l'homme blanc consent à me donner son pantalon et sa chemise, je le tiendrai quitte de la veste, dit l'hôtelier.

— Voilà une proposition honnête, dit le juge.

— Honnête? dit Clarence.

— Mais oui, honnête, dit le juge. Tant qu'il y était, l'hôtelier aurait très bien pu vous réclamer vos chaussures et vos chaussettes; il s'est arrêté au pantalon et à la chemise.

— Me voyez-vous bien me promenant nu dans les rues? dit Clarence.

— Il n'y a pas de loi qui le défende, dit le juge, et il ne manque pas de gens dénués de vergogne. Si, comme vous l'affirmez, vous vous dirigez vers le Sud, vous rencontrerez beaucoup de ces impudents... Et puis, tout de même, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas fait la preuve d'une vergogne bien considérable, quand vous avez repris la veste à l'hôtelier... Et enfin il n'est pas non plus question que vous alliez nu. Les hommes blancs portent généralement un caleçon sous la chemise.

— Un très petit caleçon et...

— Arrangez-vous pour le fermer, dit le juge. Ce sont là des détails intimes dans lesquels un premier président ne saurait entrer. Gardes!

— A vos ordres, monsieur le premier président, dit le garde à la cordelière.

— Faites se lever l'auditoire pour écouter la sentence.

Le garde à la cordelière se tourna avec ses acolytes vers la salle vide. Cependant qu'il alignait ses hommes — et cet alignement, étant donné les circonstances, devait être impeccable, — le mendiant se rapprocha subrepticement de Clarence et lui coula dans l'oreille :

— Filez! Filez sans attendre!... On se retrouvera à la porte de la ville.

— Mais... fit Clarence.

— Filez, je vous dis, ou ils vous enlèveront jusqu'à votre caleçon!... Ne voyez-vous pas que le premier président est de mèche avec l'hôtelier?... Vous oubliez qu'il y aura les frais de justice!

C'est la pensée des frais de justice et, bien entendu, du caleçon qui les matérialisait, qui emporta l'adhésion de Clarence. Le pantalon, la chemise même, Clarence était résigné à en faire son deuil. Mais le caleçon? Pouvait-il raisonnablement se séparer de son caleçon?... Il déboula comme un lièvre, et se trouva dans la corridor avant que les autres eussent compris ce qui arrivait. Quand ils eurent recouvré leurs esprits — et il semble bien que l'hôtelier fut le premier à les recouvrer, à moins que le juge... mais sa dignité de pre-

mier président, sans parler de la majesté de la justice, l'empêchait de quitter sa table, — quand ils eurent recouvré leurs esprits, ils s'entre-heurtèrent devant la porte de si furieuse façon, qu'il apparut à chacun qu'il fallait momentanément abandonner l'espoir de rattraper le fugitif. Certes, on le rejoindrait, mais à force de temps : la foule, à l'extérieur, était trop fortement agglomérée pour qu'on pût y entreprendre des recherches immédiatement fructueuses.

— Prenez vos hommes et fouillez la ville, dit le juge au chef-garde. Je ne bougerai pas de ma table avant que vous n'ayez ramené le fugitif. Et cette fois, ficelez-le.

Clarence, entre temps, avait ouvert au hasard une des cent portes qui donnaient sur le corridor. A présent il fuyait à travers un dédale de pièces abandonnées et de couloirs déserts. Tout en poursuivant sa course, et quelque talonné qu'il demeurât par l'angoisse de perdre son caleçon dans l'aventure, il s'émerveillait d'une telle accumulation de pièces et de couloirs dans un bâtiment qui, vu de l'extérieur ou tout au moins entrevu à la lueur douteuse de la nuit, ne lui avait pas paru beaucoup plus vaste que les autres maisons de la ville. Un moment, il soupçonna qu'il ne cessait peut-être de traverser les mêmes pièces et les mêmes couloirs, mais il ne s'arrêta pas à cette hypothèse. Pour l'instant, il avait bien autre chose à faire !

Il avait notamment à éviter une incroyable quantité de décombres et de débris, dont les uns paraissaient avoir été arrachés par la tempête au chaume de la toiture, et dont les autres semblaient directement produits par la vétusté des murs. Et il n'y avait pas non plus que des décombres et des débris dans ces pièces en enfilade et dans ces couloirs toujours renaissants : il y avait jusqu'à de vrais déblais, d'invraisemblables amoncellements de déblais, comme si le propriétaire de l'endroit, désespéré par l'état des parois et des toitures, eût tout à coup renoncé à rien réparer et voulu tout refaire à neuf. Apparemment c'était cela. Autrement, on n'eût pas compris que tant de détritrus de toute espèce fussent accumulés dans ces pièces et dans ces couloirs ; tant et tant de détritrus, à la vérité, qu'on en devait bien déduire que les ménagères du voisinage s'étaient donné le mot pour déverser

ici leurs poubelles; ce qui était fort désobligeant pour la justice ou pour l'injustice — Clarence opinait pour l'injustice — que les juges étaient censés rendre en ces lieux.

Mais, au fait, où était Clarence? Où en était Clarence, après tant de pièces et de couloirs traversés à la course et d'obstacles surmontés de justesse? Était-il encore dans le bâtiment de la justice? Ou n'était-il pas déjà à l'autre bout de la ville? Une porte qu'il ouvrit, après tant d'autres, faillit le faire hurler de désespoir : la porte donnait sur cette même salle d'audience d'où il s'était enfui quelques heures ou quelques secondes plus tôt!

Il s'arrêta net, le souffle coupé et le corps plié, comme si un des gardes lui eût envoyé son poing ou son pied en plein estomac. Puis il vit que la salle était déserte, hormis le juge accroupi sur sa table; accroupi et dans la position même où Clarence l'avait quitté, mais non dans la même disposition d'esprit, car à présent le scélérat paraissait inoffensif. Il dormait, il ronflait, et avec quelle sonore majesté! « Et de quel sommeil! pensa Clarence. Du sommeil du juste! » Il fut tenté de renverser la table, pour voir la figure que ferait le scélérat, les quatre fers en l'air. Mais la plaisanterie risquait d'être coûteuse, Clarence s'éloigna à pas de loup; il s'engagea dans le corridor et le suivit jusqu'au bout, sans plus donner de regard aux innombrables portes.

Il poussa un « ouf ! » de soulagement quand il se retrouva dans la rue, dans la lueur rouge des brasiers et dans le vacarme de la rue. Mais presque aussitôt la vue de la foule toujours aussi dense, toujours aussi fiévreuse, le fit déchanter. « Comment pourrais-je fendre cette foule sans être vu, sans être reconnu? » se demanda-t-il. Sa fuite, réussie jusqu'ici, lui apparut soudain sous un jour extrêmement sombre. « Et même si je parviens à traverser ce hourvari sans être signalé, comment, en pleine nuit, pourrais-je atteindre la porte de la ville? »

La difficulté, au surplus, résidait moins dans l'absence ou la quasi-absence de clarté, que dans l'ignorance où Clarence était quant à l'emplacement de cette porte. En la circonstance, il ne suffisait pas de savoir que cette porte était aux confins de la ville, sauf à faire le tour complet des remparts

ou des rues; mais ce tour même était rendu irréalisable par la conformation tortueuse des rues et par la multiplicité des culs-de-sac.

— Si au moins le vieux fou m'avait attendu! dit Clarence à voix haute.

Mais le mendiant, à l'heure présente, était loin : à la porte de la ville peut-être, et pas nécessairement. Non, pas nécessairement. Certes, le vieil homme était fort généreux en promesses et en conseils de toutes sortes, aussi généreux, abondant et incontinent qu'un robinet détraqué; mais, quant à tenir ses promesses ou quant à mettre lui-même ses conseils en pratique, mieux valait peut-être n'y point compter. Un vieux fou, et un vieux malin aussi; et ce n'était pas la première fois que Clarence l'observait : tout à l'heure encore, en présence du juge, le mendiant l'avait bel et bien lâché!... Il est vrai que ce juge... Non, quel carnaval!

— A la grâce de Dieu! dit Clarence.

Il s'avança vers le brasier le plus proche. « Avec un peu de chance, pensait-il, la porte de la ville n'est pas absolument hors de ma portée... »

— Pouvez-vous m'indiquer la porte de la ville? demanda-t-il à une danseuse qui, à son approche, avait cessé de se trémousser.

— La porte de la ville? dit cette femme. Qu'allez-vous inventer là? La ville n'a pas de porte. Elle débouche directement sur les champs!

— Alors montrez-moi la direction des champs, dit Clarence.

« Je suis tombé sur une folle, pensait-il. Elle ne sait pas seulement où est la porte de la ville! »

— Non, ne me prenez pas pour une égarée, dit la femme. Je suis une danseuse, simplement... Mais n'êtes-vous pas l'homme qui a dérobé la veste de l'hôtelier?

— C'est-à-dire... commença Clarence.

— Qu'est-ce à dire? fit-elle. Si vous êtes cet homme — et qui seriez-vous si vous ne l'étiez pas? — ne niez point. Vous pouvez vous fier à moi : je déteste l'hôtelier!

— Ah? dit Clarence.

— Oui, je le déteste, répéta-t-elle. Cet homme est un vrai porc!

Elle se caressait rêveusement la poitrine, qu'elle portait nue et plantureuse.

— Je vais vous aider, reprit-elle. Donnez-moi la main.

Et elle l'entraîna par les rues étroites. Sur leur passage les gens se retournaient et les regardaient bizarrement; beaucoup, visiblement, faisaient des commentaires, sans que rien pourtant indiquât que ces commentaires fussent défavorables, au contraire même. En tout cas, nul ne semblait faire allusion à la veste volée. Était-ce seulement par ignorance? Cela paraissait bien improbable dans une ville où les tambours parlants s'emparent du moindre potin pour le répandre à tous vents. « Ne vont-ils pas tout à l'heure me dénoncer? se demandait Clarence. Si même ils ne m'ont pas encore reconnu, ils ne tarderont pas... Et alors... alors... »

— Ne vous faites pas tant de souci, dit la danseuse. C'est moi uniquement que les gens regardent. Ils regardent ma gorge!

Elle cambra les reins et avança la poitrine. « Comment s'y prend-elle pour avoir tant de poitrine? » se demanda Clarence. Mais il remarqua qu'elle le dévisageait d'une singulière façon.

— Vous êtes très belle! dit-il.

— N'est-ce pas? fit-elle. Allons, venez. Ne perdons pas de temps.

Ils traversèrent encore plusieurs rues et plusieurs carrefours. Puis ce qui devait arriver arriva : ils se trouvèrent brusquement nez à nez avec le garde à la cordelière.

— Enfin vous voici! cria le garde en se jetant sur Clarence. Cette fois, mon garçon, vous ne m'échapperez plus.

Il porta à sa bouche une petite trompette qui était pendue à sa cordelière et se mit à souffler dedans, mais le bruit des tambours était tel qu'on ne pouvait guère entendre la trompette, sinon comme l'un des mille éléments du vacarme qui remplissait la nuit. Peut-être même les badauds, qui s'attroupaient déjà autour de Clarence et du garde, prenaient-ils le garde lui-même, en dépit de sa cordelière, pour un quelconque musicien des mille orchestres qui s'étaient partagé la

ville. Mais il faut croire que le bruit de la trompette portait quand même car, contrairement à l'attente de Clarence, plusieurs gardes se montrèrent presque aussitôt.

— Fuyons! dit la danseuse. Ne les attendons pas!

Elle attira Clarence à elle si violemment, que le garde à la cordelière perdit l'équilibre et s'effondra dans la poussière.

— Vite!... Plus vite! cria la danseuse en détalant.

Elle tenait fermement la main de Clarence dans la sienne et fonçait droit devant elle. Les rues et les carrefours, les brazier et les cercles de danseurs défilaient à présent à une rapidité inimaginable. Partout la foule faisait place, soit qu'elle s'effrayât devant ce bolide qui se précipitait sur elle, soit qu'elle eût depuis toujours, et une fois pour toutes, pris le parti des fugitifs contre la police. Les gardes pourraient-ils soutenir ce train d'enfer? Cela paraissait douteux. Si la danseuse ne l'avait si énergiquement entraîné, Clarence, pour sa part, n'eût pas longtemps soutenu l'allure, quand bien même la crainte d'être attrapé lui eût planté une paire d'ailes dans le dos. Les gardes sûrement finiraient par se laisser distancer...

A un carrefour, Clarence jeta un rapide regard derrière lui. Hélas! les gardes soutenaient le train! Ils le soutenaient même parfaitement, et leurs mains, devenues énormes, s'allongeaient, largement ouvertes, comme prêtes à se refermer!

Clarence courut de plus belle. Deux ailes, cette fois, lui étaient inopinément mais très réellement poussées dans le dos. Tout à coup, il se vit comme projeté dans un lieu indéterminé et sombre, dont la porte aussitôt se rabattit.

— Saufs, cria la danseuse. Nous sommes saufs!... Il n'était que temps : je n'en pouvais plus.

Elle haletait. Sans doute sa poitrine se soulevait-elle avec force, mais l'obscurité ne permettait pas de bien voir.

— Sommes-nous à la porte de la ville? demanda Clarence.

— Certainement non, dit la danseuse. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a pas de porte?

— Où sommes-nous alors?

Clarence se méfiait. Il se souvenait des pièces et des couloirs du bâtiment de la justice, et il craignait de retomber finalement sur sa ligne de départ.

— Chez moi! Vous êtes chez moi, dit la danseuse. Venez.

Sur la pointe des pieds, elle s'engagea dans un corridor aussi tortueux et percé d'autant de portes que celui qui conduisait à la salle du tribunal; de surcroît, toutes les portes étaient ornées d'inscriptions; et les inscriptions ne paraissaient pas moins illisibles, pas moins arrogantes que celles du bâtiment de justice.

— Êtes-vous sûre d'être chez vous? demanda Clarence.

— Chut! fit-elle, en mettant un doigt sur ses lèvres.

Elle s'arrêtait devant chaque porte, écoutait un moment et repartait. Elle ne lisait pas les inscriptions; elle écoutait seulement et, après un moment, poursuivait son chemin jusqu'à la porte suivante, où le même manège était répété; un manège qui était un défi à la prétendue lisibilité des inscriptions.

— C'est bien comme je le pensais, dit-elle soudain.

Elle poussa la porte devant laquelle elle s'était arrêtée en dernier lieu. Clarence aperçut un groupe de personnes assises en rond et qui buvaient du vin de palme. Le vieux mendiant et les deux jeunes garçons figuraient dans le groupe; mais, loin de faire fête à Clarence, ils lui accordèrent à peine un regard; et ce regard était le plus indifférent, le plus morne, le plus aveugle des regards, si bien qu'on aurait pu croire qu'ils apercevaient Clarence pour la première fois de leur vie.

— Alors, dit Clarence, vous ne me reconnaissez plus?

— Nous vous reconnaissons très bien, dirent les garçons.

Et l'un d'eux lui fit un clin d'œil. Clarence suivit le regard du garçon et, subitement, découvrit le juge, assis au milieu du groupe.

— Ciel! cria-t-il.

— Je vais vous présenter à mon père, dit la danseuse.

Et elle conduisit Clarence devant le juge.

— Prenez place, dit le juge, et buvez un coup de vin. Je vois que vous avez beaucoup couru; un coup de vin ne vous fera pas de tort.

— Je vous remercie, monsieur, dit Clarence.

Il avait failli dire : « Merci, monsieur le premier président », mais quelque chose l'avait retenu : la crainte de commettre une incongruité peut-être. Il prit place dans le cercle avec la danseuse.

— Est-ce que votre père n'est pas juge au tribunal? dit-il à l'oreille de la danseuse.

— Pensez-vous! fit la danseuse. Je ne tolérerais pas cela chez moi : mon père est un homme honorable!

— Est-ce qu'un premier président n'est pas un homme honorable? demanda Clarence.

— C'est un homme qui a des fréquentations suspectes, dit-elle.

— Buvez, dit un des convives, en tendant à Clarence une calebasse pleine.

Clarence but. Il but longuement. Il ignorait qu'il eût si soif. A présent il sentait tout son corps s'offrir au vin comme une terre desséchée s'offre à la pluie. Il vida la calebasse jusqu'à la dernière goutte.

— Tu vois ça? dit l'un des garçons.

— Si je vois! dit l'autre.

— Je me demande où vous avez bien pu passer? dit sévèrement le mendiant.

— Figurez-vous... commença Clarence.

Mais le mendiant ne le laissa pas poursuivre :

— N'étions-nous pas convenu d'un rendez-vous à la porte de la ville?

— La ville n'a pas de porte! dit Clarence.

Tout le cercle s'esclaffa, la danseuse comprise.

— Non, mais voyez-vous l'excuse qu'il a trouvée? dit le convive qui avait offert à Clarence la calebasse pleine. Cela mérite une nouvelle calebasse.

Clarence recommença de boire. Sa soif paraissait sans fin.

— Crois-tu qu'il la videra à fond? dit l'un des garçons.

— Je l'en crois capable, dit l'autre. Au début, il faisait la petite bouche, mais depuis...

— Entendez-vous ces deux-là? dit Clarence en s'interrompant de boire.

— Je n'entends qu'eux, dit la danseuse.

— Est-ce que je vous ai demandé si vous torcheriez la marmite jusqu'au dernier grain de riz et jusqu'à la dernière arête de poisson? reprit Clarence.

— C'est juste! dit le mendiant. Laissez Clarence boire en paix.

— Quant à vous... dit Clarence.

— Quant à moi? répéta le mendiant, dont le visage, instantanément, se transforma en un emblème de la bonne foi.

— Quant à vous, je vous retiens, acheva Clarence. Vous deviez me nourrir, me protéger, m'abreuver et Dieu sait quoi encore, mais vous n'avez même pas été capable de me défendre devant le juge. Et quand je dis : le « juge »!...

Il se tut subitement.

— Vous êtes tout à fait sûre que votre père n'est pas juge au tribunal? dit-il dans l'oreille de sa voisine.

— Absolument sûre, dit la danseuse.

— Et quand je dis : « le juge », reprit Clarence, je suis bien bon : jamais je n'ai rencontré pareil fripon, dans un tel carnaval.

— Oh! fit le père de la danseuse.

Et il se leva brusquement.

— Qu'as-tu, papa? demanda la danseuse.

— Rien, ma chère enfant, dit-il.

Et il se rassit.

— Vous n'avez ni à m'en vouloir ni à lui en vouloir, dit le mendiant à Clarence. C'est son métier à lui d'être fr... Je veux dire : c'est son métier à lui d'être juge; le mien n'est que de quémander.

— Ne pouviez-vous quémander ma grâce? dit Clarence.

— Votre grâce? Assurément j'aurais pu quémander votre grâce. Votre grâce ou votre... Enfin le vêtement de dessous que vous savez. Mais c'est justement cela que je ne pouvais quémander en l'occurrence, car ce que vous appelez votre « grâce », c'est votre « droit ».

— A plus forte raison, alors! dit Clarence.

— Mais non, pas à plus forte raison, dit le mendiant. Ne pouvez-vous comprendre qu'un droit ne se quémande pas? J'aurais pu quémander une faveur, je veux dire : une chose qui n'est pas due; je ne pouvais quémander un droit, qui vous est dévolu d'office. D'ailleurs je n'ai pas appris à quémander les droits : cela ne s'enseigne nulle part. Comprenez-vous, à présent?

— Vous me cassez la tête, dit Clarence.

— Tenez, un exemple : rien ici ne m'interdit de quéman-

der une calebasse à notre hôte, mais... Merci! fit-il en s'inclinant devant l'hôte qui lui tendait une calebasse. Mais, acheva-t-il, je ne la quémante pas comme un droit, même pas comme un droit de l'hospitalité. Comprenez donc que c'est faire injure, que de quémander un droit!

Il porta la calebasse à ses lèvres et, contrairement à son habitude, entreprit de la vider à toutes petites gorgées. Sa pomme d'Adam n'avait plus du tout le large mouvement de pompe qui l'agitait précédemment; d'où l'on pouvait aisément déduire que le bon apôtre avait bu à n'en pouvoir plus, en attendant Clarence.

— Il ne pompe plus la moitié aussi bien, dit un des garçons.

— N'empêche! dit l'autre.

— Si c'était un effet de votre bonté... reprit le premier en s'adressant au père de la danseuse.

— Un pur effet de votre bonté... dit le deuxième.

L'hôte leur offrit à chacun une calebasse. Les deux garçons levèrent hardiment les coudes; en même temps leur tunique se souleva.

— Que diable portez-vous là? demanda Clarence.

Il tirait sur un coin de vêtement, qui dépassait la tunique d'un des garçons.

— Mais c'est ma veste! s'écria-t-il soudain.

— Votre veste? dit le père de la danseuse.

— Non, la moitié seulement, dit l'autre garçon. Voici pour faire la paire!

Et il tira de sous sa tunique la deuxième moitié.

— Ça, alors! fit Clarence.

— Donnez-la moi, dit la danseuse. Maman l'aura recousue en un rien de temps.

Elle porta les deux moitiés à une petite vieille, accroupie dans un coin de la pièce et très occupée à décortiquer des noix.

— Pour une surprise! dit Clarence.

— Si l'hôtelier avait pu assister à cela... dit le père de la danseuse.

— Une mauvaise surprise, un vilain tour! dit le mendiant.

— Oui, une bonne mauvaise surprise. J'ai failli y abandonner mon pantalon et ma chemise.

— Sans parler de votre... honneur, dit le mendiant.

— Mon honneur? dit Clarence. Vous voulez dire mon cal...

— Ne voyez-vous pas qu'il y a des dames? dit le mendiant.

— L'hôtelier... dit le père de la danseuse.

— L'hôtelier? Vous connaissez l'hôtelier? dit Clarence.

— Ma fille le connaît.

— Ah! j'aurais cru... dit Clarence.

— S'il fallait tout croire... dit le père de la danseuse.

— A présent, vous avez tout votre vêtement, dit la danseuse, en présentant à Clarence la veste recousue.

— Eh bien, en route alors! dit le mendiant. Nous n'avons que trop tardé.

Il se leva, et tous l'imitèrent. Le père de la danseuse les conduisit, à travers le tortueux couloir, vers une porte plus petite que les autres et dépourvue de toute inscription. Il l'ouvrit. Clarence vit qu'elle donnait sur les champs. La lune caressait tendrement des carrés de culture et des enclos qui ressemblaient à des jardins de maraîchers. Au loin il y avait une ligne sombre; la forêt sans doute, ou des montagnes peut-être.

— Par ici vous ne risquez aucune mauvaise rencontre, dit le père de la danseuse.

Et il salua Clarence très bas.

IV

L'ODEUR DU SUD

TOUTE cette nuit, tout ce bout de nuit plutôt, car les diverses péripéties de la soirée en avaient beaucoup raccourci la durée, Clarence et ses compagnons firent route vers le Sud.

La lune luisait calmement, et le silence, le silence comme recueilli de la campagne, succédant brusquement au tohubohu de la ville, avait quelque chose d'infiniment apaisant. La route sinuait le long de cultures nombreuses. Parfois l'aboi d'un chien, alerté par le passage de la petite troupe, faisait découvrir le chaume d'une ferme.

Le fond de l'air était assez frais. Un peu avant le jour, le froid depint même franchement piquant; si piquant que, s'il n'y avait eu la chaleur de la marche et la persistante chaleur du vin de palme, Clarence eût peut-être grelotté. Mais cette fraîcheur n'était pas déplaisante; elle reposait de l'accablement de la ville.

— Je ne vous ai pas encore remercié d'avoir récupéré ma veste, dit Clarence aux deux garçons. Seulement mettez-vous à ma place; jugez de ma surprise, lorsque je l'ai vue inexplicablement réapparaître. Ne me tenez point rigueur, par conséquent, et sachez que j'ai eu un plaisir extrême à la retrouver et qu'en ce moment même, étant donné le froid de l'aube, j'ai le plus vif plaisir à la porter.

— Mais le plaisir a été pour nous! s'écrièrent les deux garçons.

Et leurs rires sonnèrent clairement dans le matin calme.

— Naturellement! dit le mendiant. Le plaisir a été pour eux, et tout l'ennui pour nous! J'aimerais savoir pourquoi vous les remerciez. Mais il n'est sûrement pas trop tard pour que je leur administre une paire de claques.

Les garçons aussitôt prirent du champ.

— Vous ne perdrez rien pour attendre, leur cria le mendiant.

Le soleil s'était levé sur une campagne magnifiquement ordonnée et sur des terres plus riches qu'on ne s'y serait attendu. Il y avait des champs de mil et d'arachides, de riz et de maïs, le tout facilement reconnaissable. Puis une variété de plantes exotiques dont Clarence peut-être n'ignorait pas les noms, mais qu'il hésitait néanmoins à déterminer; dans le nombre, il y avait du manioc et du sorgho, très vraisemblablement; et encore des graines d'un rouge lumineux qui, même si elles n'étaient pas comestibles, ce qui n'est pas prouvé, constituaient, au lever du jour, un régal pour les yeux; enfin, des palmiers en abondance, destinés ou non, mais certainement destinés en partie, à l'industrie du vin.

Un peu plus tard, Clarence et ses compagnons firent halte dans une ferme. L'air s'était échauffé rapidement, et l'on n'aurait pu, sans grave inconvénient, s'exposer beaucoup plus longtemps à l'ardeur du ciel.

Ce n'était pas une grande ferme, et les bâtiments en pisé étaient assez croulants. Il semblait même que le mendiant eût sans peine choisi mieux, plus confortable et plus neuf; mais les fermiers firent bel accueil aux voyageurs, et la platée qu'ils leur servirent était abondante. Les deux garçons se bourrèrent, à leur accoutumée. Après quoi, et comme en guise de dessert, le mendiant mit à profit l'état d'infériorité où la digestion plongeait les garçons, pour leur administrer les deux claques promises.

La nuit suivante, ils atteignirent la lisière de la forêt.

L'approche en fut signalée par une odeur qui mérite d'être décrite, non seulement pour le fait que Clarence était spécialement attentif aux odeurs, et très curieusement affecté par elles, mais encore, mais surtout parce que cette odeur était hautement représentative des caractères du Sud.

L'odeur mêlait intimement aux parfums des fleurs les

exhalaisons du terreau. C'était là assurément une odeur bizarre et même suspecte, pas désagréable ou pas nécessairement désagréable, mais bizarre, mais suspecte; un peu comme l'odeur opaque d'une serre chaude et de fleurs décomposées; une odeur douceâtre, entêtante et inquiétante, mais plus enveloppante que rebutante, étrangement frôleuse, oui, et — on s'effraie de l'avouer — attirante, insidieusement attirante; une odeur en vérité où le corps et l'esprit, mais l'esprit surtout insensiblement se dissolvaient. On l'eût très exactement qualifiée d'émolliente.

— Le Sud commence ici, dit le mendiant, en levant la main vers la forêt.

Clarence regarda l'immense muraille verte et il se fit la réflexion qu'elle ressemblait à la muraille rouge du palais royal. Il n'aurait pu dire au juste pourquoi, car la forêt était beaucoup plus haute que la muraille et, en largeur, on n'en voyait la fin ni vers la gauche ni vers la droite. Était-ce l'absence d'accès? Peut-être était-ce cette identique absence d'accès. Sur la muraille rouge du palais, il n'y avait plus eu en fin de journée, que l'ombre, l'ombre seulement, d'une porte; ici aussi, il y avait des ombres, des ombres seulement. Il n'y avait pas davantage d'accès; il y avait un lacis de branches et de lianes, mais il n'y avait pas, ou il ne semblait pas y avoir, d'interstice assez large pour donner passage à un être humain.

Ce devait être cette absence d'accès, cette indifférence partagée — et pis peut-être : cette hostilité partagée — qui reliait entre elles les deux murailles; et sans doute aussi l'impression de deux masses également inattaquables, également inexorables, et sans doute également méprisantes.

— Nous n'avons pas de sabre d'abattage, dit Clarence.

— Qu'avons-nous besoin de sabre? dit le mendiant. Il y a des sentiers... Je connais tous les sentiers de la forêt : il n'y en a pas un que je n'aie cent fois parcouru.

« Où peut-il voir un sentier? se demanda Clarence. Il ne voit rien, il ne peut voir rien de plus que moi; il voit des ombres d'accès, des ombres seulement; et il invente! Il traite les deux garçons de bavards et de menteurs, mais... »

— Je n'invente aucunement, reprit soudain le mendiant

comme s'il venait une fois de plus de lire à livre ouvert dans l'esprit de Clarence. Il y a des sentiers. Si vous ne les voyez pas — et pourquoi les verriez-vous? — n'accusez que vos yeux. Un homme blanc ne peut pas tout voir; et il n'a pas non plus besoin de tout voir, car ce pays n'est pas un pays de blancs. Mais, même si ce pays n'était pas le Sud, rien n'assure que vos yeux vous renseigneraient mieux : sur l'esplanade, vous ne pouviez pas non plus voir la porte du palais.

— Là, vous vous trompez, dit Clarence. Je voyais parfaitement la porte. C'est sur la fin, uniquement, quand le soleil a commencé à décliner, que j'ai cessé de la voir.

— Oui, mais en fait elle y était tout le temps; elle y était au soleil déclinant comme dans la pleine ardeur de midi. Et vous en avez eu la preuve : comment eussé-je présenté votre requête, s'il n'y avait pas eu de porte?... Bien des choses vous échappent, vous pouvez me croire.

« Et qui m'assure que la requête a été vraiment présentée? eut envie de demander Clarence. Vous! Mais quelle preuve en avez-vous jamais apporté?... Pour sûr, beaucoup de choses m'échappent, mais celle-ci peut-être moins que les autres, et sans doute parce que mon existence même en dépend. » Il garda toutefois sa riposte pour lui : de toute façon, le mendiant aurait eu le dernier mot; il l'avait toujours! A croire que cela aussi faisait partie de sa profession...

— Cette forêt s'étend-elle loin? demanda Clarence.

— Elle couvre tout le Sud, dit le mendiant, mais avec de larges éclaircies. A chaque éclaircie, il y a un village.. Et il y a de très nombreux villages, encore que, d'ici, il vous soit impossible d'en voir même l'ombre d'un. Il y a autant de villages que de sentiers.

— Il y a aussi notre ville, disent les garçons.

— Il n'y a qu'une ville, dit sèchement le mendiant, et maintenant nous l'avons quittée. Dans le Sud, il y a parfois d'assez gros villages, mais il n'y a pas de villes.

Il s'interrompit pour hausser les épaules.

— C'est pure forfanterie, de parler d'une deuxième ville.

Mais peut-être aussi n'y avait-il qu'un village dans la forêt. « Un village! Un unique village, oui! se dit Clarence, après des jours et des jours de marche, durant lesquels il lui semble

qu'il n'a pas cessé de tourner en rond. Et chaque soir, poursuit-il le mendiant s'arrange pour que nous regagnions ce village et pour que nous y trouvions un abri pour la nuit. Une fois, nous entrons dans telle case; une autre fois, dans telle autre; mais c'est toujours le même village, et peut-être est-ce aussi toujours la même case... Le sais-je! Qui pourrait différencier des cases toutes pareilles, des hôtes tout pareils?... En tout cas, dans la forêt, c'est certainement toujours le même sentier que nous parcourons. »

Ce sentier est comme un tunnel, il a la lueur incertaine d'un tunnel. Une lueur verte, qui n'est pas à proprement parler une lumière, mais plutôt le reflet d'une lumière. Plus haut, beaucoup plus haut, sur des branches qu'on n'aperçoit pas du tunnel, peut-être y a-t-il une vraie lumière verte. Mais, dans le bas, ce n'est rien de plus qu'une vacillante lueur de cave. Et tout le long de ce sentier, les mêmes lianes fleuries enserrent les mêmes troncs chancreux, le même taillis épineux tend ses griffes, et le même sol visqueux fuit infatigablement sous le pied. Et aussi loin qu'on aille, c'est le même sentier, le même tunnel... Le même tunnel et, à force de tourner en rond, le même vertige...

« Pourquoi faut-il que nous nous épuisions en marches harassantes? se demande Clarence. Pourquoi, puisque rien ne change?... Et si vraiment le mendiant, comme il le prétend, connaît tous les sentiers de la forêt, pourquoi est-ce toujours le même qu'il choisit?... Peut-être est-ce un jeu. Mais quelle sorte de jeu est-ce? Un jeu stupide! »

— Est-ce un jeu? demande-t-il brusquement.

— De quel jeu parlez-vous? dit le mendiant.

— Ces allées et venues? Ces éternelles allées et venues?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répond le mendiant. Nous faisons route vers le Sud, nous...

— Le Sud! Le Sud! marmonne Clarence.

« Je devrais faire des marques, se dit-il, marquer mon passage : semer des cailloux blancs, ou briser des branches, ou cocher les arbres... »

Mais il n'y a pas de repère possible, dans cette tremblotante lueur. Et même si la lueur était plus vive, comment Clarence pourrait-il s'y reconnaître? Le plus souvent, il som-

nole, il avance en somnolant. A peine est-il dans le tunnel qu'une torpeur l'envahit; il ferme les yeux, il laisse tomber la tête sur sa poitrine, il avance en dormant : l'odeur, la redoutable odeur de fleurs et de terreau, l'endort.

Au premier abord, pourtant, l'odeur le flatte. Ce n'est pas l'odeur de troupeau de la foule, et ce n'est pas encore tout à fait l'effluve du terreau; c'est la suavité seulement, la séduction d'un parfum et plutôt de mille parfums, mais aussi de trop de parfums déjà, de beaucoup trop de parfums justement, et trop entêtants, trop harcelants, trop caressants, trop... Mais comment dire? Clarence ne sait s'il doit le dire... Provisoirement, il dit : trop délectables.

Ce n'est pas tout à fait le mot, mais déjà c'est un peu le mot, et c'est assurément celui qui convient pour qualifier les abords de cette nappe de parfums, qui est comme la vraie mer : la mer, déjà présente dans le vent et présente sur les lèvres, avant que l'œil ne la découvre. Mais il n'y a pas ici cette lumière plus agile et plus vibrante, plus déterminée et plus déterminante, qui vivifie les parages de la vraie mer; ici la lumière est absente. C'est l'opacité nocturne, seulement; l'opacité des fonds marins peut-être, mais certainement le trouble et la confusion de la nuit. Et, de surcroît, ce n'est pas vraiment une nappe, ce n'est pas une mer étale. C'est cela d'abord, c'est cela aux abords; mais ensuite c'est une mer sourdement travaillée, sourdement agitée; une mer avec ses courants et ses fleuves secrets; une mer qui puise ses secrets dans les fleurs et dans la fermentation du sol. Une fermentation, oui! Une fermentation et un appel, la montée de la sève et le plus obsédant des appels : l'appel du pollen des fleurs!

Sous le couvert, tout bouge et rien ne bouge; rien ne se livre au vent qui est inexistant, mais tout néanmoins est abandon tout lentement se meut; tout va à la rencontre de ce qui l'attire, avec des mouvements de dormeur.

Avec les mouvements de somnambule de Clarence? Peut-être! Oui, peut-être est-ce déjà un peu cela quand bien même ce n'est pas le même instinct — ou pas encore le même instinct — qui meut l'un et qui meut l'autre. Non, ce n'est pas, ce ne peut pas être déjà le même poulpe et les mêmes

horribles suçoirs qui guident l'un et qui guident l'autre, quand bien même Clarence déjà serait mû plus qu'il ne meut. Non, ce n'est pas l'abandon, ou ce n'est pas encore cet abandon, ni cette recherche, qui meut la forêt; la forêt où tout attire, où tout est attiré, où tout se fend et éclate, où tout est fendu, où tout s'ouvre à tout, où tout pénètre tout.

Que peut bien faire que, de loin en loin, il y ait des clairières dans cette épaisseur et cette langueur, dans cette universelle possession, et, chez Clarence, autant de sursauts que de clairières; les fugaces sursauts d'un sommeil inquiet et d'une débâcle suspecte? L'espace est trop court! Clarence rouvre les yeux, parce qu'un air plus frais bat ses paupières, parce que la clairière, comme une cheminée, aspire un peu d'air des cimes au cœur de la fournaise; mais les parfums, le résidu de tous ces parfums, s'insinue dans ses poumons comme une fleur vénéneuse; et plus bas, dans le ventre; et plus bas encore, comme un embrasement plus dévorant et déjà coupable...

— Le Sud!... Est-ce cela le Sud?, demanda Clarence.

— Le Sud?... fait le mendiant.

— Mais oui, le Sud!

— Le Sud est partout, dit doucement le mendiant.

Oui, peut-être cet enfer des sens est-il partout. Clarence en a le soupçon, il pressent cet asservissement, il le pressent plus qu'il ne le sent; mais déjà il est comme asservi. Il somnole; et, malgré lui, les parfums de la forêt cheminent en lui, la fleur vénéneuse s'épanouit; il y a une torpeur dans ses jarrets et il y en a une dans son esprit, et ce qui survit est inavouable... Il suffirait peut-être que la clairière fût plus longue. Mais Clarence vient de respirer une bouffée d'air plus frais; et déjà la clairière est dépassée, de nouveau le tunnel vert de la forêt s'ouvre et le happe; et la mer déferle, l'inavouable se réveille...

— Donnez-moi la main, dit l'un des garçons.

— Tout à l'heure, dit Clarence. Je ne sommeille pas encore.

— Mais vous allez sommeiller, dit le garçon. Déjà vous traînez les pieds; si je ne vous prends pas par la main, vous allez buter contre des souches. Donnez-moi la main... Je me

demande bien ce que vous avez à tant sommeiller. A vous voir, on croirait que vous ne dormez pas la nuit... Que faites-vous, la nuit?

— Je dors! dit Clarence. Que ferais-je d'autre?

— Je ne sais pas, dit le garçon. Il y a beaucoup de femmes qui viennent dans ces cases où nous dormons...

Des femmes?... Oui, il y a des femmes qui viennent. Et puis?... Ces femmes ne restent pas. Elles... Oui, que font-elles au juste? Eh bien, elles apportent les plats de mil ou de riz, elles apportent le vin de palme... Font-elles autre chose?

— C'est bouffon, ce que tu dis là, fait Clarence.

Mais est-ce vraiment bouffon au point où il le prétend?

— C'est pure bouffonnerie! répète-t-il.

La langue lui démange d'expliquer au garçon que le sommeil de la nuit est sans lien avec la somnolence qu'il éprouve, que cette somnolence est causée par l'odeur... Mais tout cela serait trop long, beaucoup trop long à dire! Clarence sent l'immonde torpeur l'engluier, et il tend docilement la main.

Il avance en aveugle, et c'est d'abord à un aveugle qu'il fait penser, la main tantôt dans celle de Noaga, tantôt dans celle de Nagoa. Mais, pour peu qu'on observe ses traits, c'est à un enfant qu'on pense; à un enfant que ses parents traînent par des rues de banlieue, un dimanche soir, au retour d'une promenade. C'est l'heure où, depuis belle lurette, l'enfant devrait être couché, et l'enfant est plus qu'à demi endormi; il est lourd et il se laisse traîner, il est quasi inconscient, et il est un peu boudeur, mais tout juste un peu boudeur, parce qu'il a plus grande envie encore de dormir que de bouder.

Est-ce à cet enfant, est-ce à ce somnambule, qu'on pourrait demander de faire des marques dans la forêt pour reconnaître les chemins où il est passé? On ne peut rien lui demander. Peut-être est-ce trop déjà de lui recommander de lever les pieds, trop de lui signaler les obstacles du chemin.

Clarence pourtant n'est ni si endormi ni si inconscient que ces avertissements totalement lui échappent : il lève les pieds. Tout un temps, il lève plus fortement les pieds et il fait attention aux obstacles. Parfois aussi, ces mises en garde rencontrent en lui une résonance imprévue. « N'est-ce pas aux environs de cette même heure, se demande-t-il, qu'hier et

qu'avant-hier, et que depuis des jours et des jours, on me signale cette souche plantée au milieu du sentier, ou cet arbre renversé en travers de la piste? » Et la conviction où il est de parcourir quotidiennement le même trajet se renforce. « Mais pourquoi toute cette peine? Pourquoi prendre toute cette peine? se demande-t-il. Pourquoi? » Il ne comprend plus. Il n'a aucun mal à se persuader qu'il attendrait aussi bien l'écoulement des jours au fond d'une case, l'une ou l'autre case, n'importe quelle case de l'unique village.

— Ah! dormir! dit-il. Dormir!

— Ne dormez-vous pas? dit l'un des garçons.

— Est-ce dormir que dormir en marchant? dit Clarence.

Appelles-tu cela dormir?

— Si ce n'est pas dormir, dit le garçon, c'est bien imité... Qu'en dis-tu, Noaga?

— Je m'étonne de ne pas l'entendre ronfler, dit Noaga.

— Écoutez!... dit Clarence.

Mais, une fois de plus, il ne poursuit pas; il ne se sent pas de taille à s'engager dans cette controverse. Il n'a d'autre envie que de dormir; et il donnerait gros, il donnerait le Sud et même le Sud tel qu'il l'imaginait jadis, durant les longues nuits d'hiver, pour s'arrêter; pas pour faire halte simplement, mais pour enfin s'arrêter, pour enfin reposer ses pieds, reposer ses yeux, reposer longtemps ses pieds dans l'eau d'une mare, reposer longtemps ses yeux dans le bleu du ciel, et pour dormir; pas pour somnoler, pas pour tomber d'un somme dans l'autre au hasard des clairières, mais pour dormir vraiment. Il veut dire : dormir au-delà de la valeur d'une nuit, dormir un jour et une nuit, ou deux jours et deux nuits, davantage peut-être... Que sait-il?... Mais, en vérité, il sait! Et, ce qu'il souhaiterait, c'est de dormir jusqu'à la délivrance, jusqu'à la venue du roi chez ses vassaux du Sud.

Mais peut-être est-ce là justement une faveur qui ne s'obtient pas en dormant. Peut-être est-ce une faveur qu'on n'obtient qu'après avoir erré longtemps dans la forêt. Et peut-être même n'est-ce pas absolument une faveur, puisqu'il faut la payer.

— Serait-il vrai qu'une faveur s'achète? dit Clarence au mendiant.

— Quelle question me posez-vous là ! M'avez-vous jamais vu rien obtenir sans quémander ? Chaque homme reçoit selon ses mérites.

« Eh bien, peut-être suis-je sans mérites, pense Clarence. Mais quand ce cycle infernal sera interrompu... » Et il se demande comment sont les gens qui habitent le Sud. Peut-être sont-ce des gens qui contribuent aussi à faire acquérir des mérites. « Le séjour, là-bas, pourrait n'être pas drôle, poursuit-il à part lui. En viendrai-je, un jour, à regretter ce sentier?... » Mais cette dernière réflexion lui paraît si absurde qu'il se met à rire aux éclats.

— Que vous arrive-t-il ? demande le mendiant.

— Comment sont-ils, ces gens du Sud ? dit Clarence.

— Eh bien, ils sont comme tous ceux que nous avons rencontrés dans la forêt : pas très dégourdis.

— Comme tous ceux que...

Clarence n'achève pas : il n'a plus du tout envie de rire. « Encore cette plaisanterie ! se dit-il avec colère. Se figure-t-il que je ne vois pas bien que nous ne changeons pas de place?... » Mais il garde sa colère devers lui : il veut bien qu'on le dupe, il ne peut rien contre une duperie de cette sorte, et en somme il importe peu que le temps passe d'une façon plutôt que d'une autre, quand bien même il ne manquerait pas de façons plus spirituelles de tuer le temps ; mais, quelque bas qu'il soit tombé, il n'est pas tombé si bas tout de même, il n'est pas encore tombé si bas, qu'il puisse admettre qu'on sache qu'il se sait dupe. Mieux vaut encore jouer la candeur.

— Ils ne peuvent pas ressembler à des gens du Nord, poursuit le mendiant.

— Non, naturellement ils ne peuvent pas, dit Clarence. Pourtant...

— Vous voulez dire qu'ils pourraient se vêtir davantage ?

— Non, dit Clarence. Je sais bien, je sens bien qu'il fait très chaud ici. Je me demandais seulement pourquoi ils se liment les dents.

— Ils ne vous mangeront pas.

— Sûrement pas, dit Clarence.

Mais il le dit un peu mollement.

— Le roi ne le permettrait pas, dit le mendiant.

— Le roi, oui... Voyez-vous, vos assurances sont parfaitement convaincantes, quand on les reçoit le soir, à la fin d'un bon repas et la calebasse à la main, ou dans l'après-midi, à l'ombre d'un arbre et à distance appréciable de la forêt. Mais on ne sort pas toujours d'un bon repas, et on n'est pas toujours à se reposer. Et alors... Évidemment il n'en va pas pour vous comme pour moi : vous, vous êtes du pays.

— Je ne suis pas de ce pays, dit vivement le mendiant. Le roi me préserve de jamais appartenir à ce pays!... Les deux garçons, oui, sont de ce pays. Ne l'aviez-vous pas déjà observé? C'est parce qu'ils sont du Sud, qu'ils sont si fripons.

Fripons?... Oui, sans doute sont-ils fripons; ils le sont même certainement. Mais sont-ils seuls à l'être?... Clarence pense que le mendiant qui, depuis des jours et des jours, depuis des semaines, lui fait parcourir le même sentier est plus fripon encore... Mais ce n'est pas une chose qu'il peut se permettre de dire à voix haute : il est dans la main du vieil homme. « Après tout, ce n'est pas une trop mauvaise main, se dit-il. Si le pacte que j'ai conclu au retour de l'esplanade ne paraissait pas très solide la première nuit, par la suite il a valu son pesant d'or. Il a toujours la même valeur : ce mendiant est un forcené quémandeur. »

Bien entendu, le pacte ne va pas au-delà du gîte et de la pitance; mais ni le gîte ni la pitance n'ont fait défaut un jour; et jamais cette pitance n'a été maigre. Et quelle abondance de vin! Plus de vin qu'on n'en pourrait boire. « Plus que je n'en puis boire, avoue Clarence; et le roi sait pourtant si je bois!... »

Cette nuit encore, assis sous l'auvent de la case, Clarence boit : la calebasse ne le quitte pas. Et ce n'est pas tant par goût pour le vin, bien que ce soit par goût aussi, mais c'est surtout pour l'oubli qui est au fond de ce vin, pour ce coup de massue de l'oubli qui vient alors le frapper en plein front et qui le délivre d'aujourd'hui, d'hier et de demain. Ce coup de massue, oui; et puis la mort qui est au fond de l'oubli... La mort, et bien autre chose encore : tout ce qui est de l'autre côté de cette porte, dirait-on. « Le roi et mon repos même... » songe Clarence.

— A l'oubli! dit-il en levant sa calebasse.

— Va pour l'oubli, dit le mendiant.

« L'oubli... Est-ce que le Sud m'apportera l'oubli?... » se demande Clarence, en regardant bondir joyeusement la pomme d'Adam du mendiant. Mais il n'est pas très sûr que le Sud puisse apporter l'oubli; il croit plutôt à un fallacieux oubli. « Peut-être n'aurais-je jamais dû quitter le Nord », songe-t-il.

— Le Sud!... dit-il avec mépris.

— Le Sud?... fait le mendiant.

« Oui, le Sud! poursuit amèrement Clarence à part lui. On dit « le Sud! », et je disais « le Sud! », et on croit que tout est dit. On imagine une douceur jusque-là inconnue, indicible, une douce douceur; et, pour n'avoir pas l'air de tout à fait l'ignorer, on ajoute rêveusement : « Et je ne sais quelle douceur... » Seulement ce n'est pas de la douceur, ce n'est pas véritablement de la douceur; c'est une vraie violence. S'il y a malgré tout quelque douceur, c'est la plus consternante : une douceur frôleuse et fureteuse, captieuse comme une main sans vergogne; une douceur diabolique et une violence infernale... »

— Est-ce toujours « à l'oubli » ? dit le mendiant en levant sa calebasse.

— A l'oubli ou au diable! crie Clarence.

Il regarde sa calebasse et il est tenté de la fracasser contre la case.

— Le Sud!... marmonne-t-il.

Et il serre dans son poing le col de la calebasse, comme s'il cherchait, faute de mieux, à étrangler la calebasse.

— Quoi? encore le Sud? fait le mendiant.

« Oui, le Sud! reprend Clarence à part lui. Ah! c'est fameux le Sud quand on habite les pays du Nord! On se berce, on se chauffe, on s'échauffe : on est comme devant un grand feu de bûches, au cœur de l'hiver. Et ce qu'on voit? Un hamac accroché à deux cocotiers, en bordure du lagon! Et puis il y a ce souffle vanillé et presque imperceptible qui fait frémir un peu les cils et les ailes du nez, et qu'on appelle l'alizé. Et ensuite des plantes plus vertes et des fleurs plus

bariolées, des fleurs comme des oiseaux et des plantes comme des jets d'eau; et une mer plus bleue, plus transparente et plus bleue... Que ne voit-on pas? Mais on le voit parce qu'il bruine, ou parce qu'il y a du givre sur les vitres, parce qu'on n'y va pas voir! »

— Et on ne devrait jamais aller voir, poursuit-il à voix haute. Les plantes ne sont pas plus vertes, elles seraient même plutôt grises, plutôt cendreuse. Et le ciel?... Mais on voit à peine le ciel! Et les fleurs?... Qu'importe! C'est l'eau bleue qui passe tout. Où est l'azur, où est la limpidité de cette eau?... C'est l'eau croupie des mares et c'est l'eau trouble des rivières. Si on en boit, c'est comme une boue qui...

— Avez-vous, jusqu'ici, bu beaucoup d'eau? demande alors le mendiant.

— De l'eau? répète Clarence.

— Oui, l'eau croupie des mares, par exemple, l'eau boueuse des...

— Je ne bois pas d'eau, dit sèchement Clarence.

Les deux garçons pouffent de rire.

— Eh! croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu? dit le mendiant. Je ne suis pas aveugle et je ne somnole pas. Vous buvez...

— Et vous? riposte Clarence.

— Je bois aussi. Vous buvez, et je bois!... Jusqu'aux deux galopins qui ne perdent pas une gorgée.

— Vos deux galopins sont des effrontés.

— Vous l'ai-je jamais caché? dit le mendiant. Rendez-moi cette justice... D'une certaine façon, pourtant, il n'est pas mauvais qu'ils soient effrontés; cela aussi fait partie de leur apprentissage.

— Vraiment? dit Clarence. Je n'aurais pas cru que l'effronterie fût une branche de l'enseignement.

Et il ricane un long moment.

— Et à supposer que c'en fût une, achève-t-il, il n'est peut-être pas indispensable de la juger recommandable, ou de s'imaginer qu'elle puisse servir plus qu'elle ne dessert.

— Voilà bien votre façon de parler! dit le mendiant en haussant les épaules. Vous parlez avec la précipitation et la légèreté des blancs. Comme vos pareils, vous êtes incorri-

gible. Mais, sachez-le, les deux garçons ne seront jamais assez effrontés. Je vous en donne la raison : ils se sont mis en tête d'entrer dans l'ordre des pages-danseurs du roi.

— Peut-être se sont-ils également adressés à vous pour obtenir cet emploi? dit Clarence.

Et il éclate de rire.

— Ils ne se sont pas adressés à moi, dit le mendiant, et ils n'auront pas non plus à le faire. Ils peuvent adresser leur demande directement.

— Ah? fait Clarence.

— Oui, directement. Et que cela ne vous émerveille pas trop : ils ne se présenteront pas, eux, pour remplir n'importe quel emploi.

— Alors pourquoi ne sont-ils pas déjà dans le palais? demande Clarence.

— Ils ne savent pas danser! dit le mendiant. Ils savent à peine sautiller. Ne vous ai-je pas dit, sur l'esplanade, qu'ils ne faisaient rien, sinon sautiller?... Quand ils sauront leur métier, ils entreront dans le palais.

— Drôle de métier! dit Clarence.

— Pourquoi drôle? Parce qu'ils apprennent l'effronterie?

— D'abord, dit Clarence.

— N'en jugez pas dans l'absolu : il n'y a que le relatif. Ne dit-on pas, chez vous, qu'il n'y a pas de sot métier? Mais ce métier-ci n'est pas sot du tout : il permet d'accéder au roi... Certes, c'est un métier qui ne vaut pas le mien, qui n'a pas la loyauté du mien...

— La loyauté? dit Clarence.

— Voyez-vous un autre métier où l'on n'offre rien — rien par suite qu'on puisse contester ou regretter — en échange de ce qu'on reçoit?

— Vu sous cet angle-là...

— C'est l'angle, dit le mendiant. Si, par conséquent, ce métier de page-danseur ne vaut pas le mien, bien qu'il procure la faveur de voir le roi chaque jour, s'il n'exige pas autant d'aptitudes que le mien, c'est un très joli métier tout de même; et ce n'est nullement un sot métier. Ce serait même le métier idéal, si le roi n'était si passionné pour la danse; je veux dire : si ses danseurs dansaient moins. Alors, oui, c'eût

été un métier contre lequel j'eusse peut-être troqué le mien... Moi, il faut que je marche, que j'aille de village en village et de hameau en hameau. Si je m'arrêtais, si on me rencontrait trop souvent et trop longtemps au même endroit, on se lasserait de me donner. Généralement les gens veulent bien donner, mais ils ne veulent pas toujours donner au même; comme si, dans le fond, ce n'était pas la même chose, le même geste et la même dépense, le même espoir de récompense; comme si l'on se sentait moins vertueux pour avoir fait la charité au même quémendeur. Mais voilà, quel est l'homme qui admettrait de se sentir vertueux chaque jour? Il se croirait offensé et dupe!... C'est pourquoi je marche tant. Oui, c'est pourquoi j'ai la plante des pieds comme rabotée. Et personne certainement ne pourrait prétendre que je suis fainéant, encore qu'il semble, à première vue, que je ne fasse rien... Seulement parfois on aimerait se reposer un peu, on aimerait reposer un peu ses pieds...

Il regarde un long moment les deux jeunes garçons.

— M'est avis pourtant que ces deux-là sont un peu fainéants, dit-il. Le métier, plus tard, leur paraîtra souvent plus dur qu'ils ne le soupçonnent... Et puis ils mangent trop, beaucoup trop. Voyez-vous bien ce qu'ils engouffrent à chaque repas? Ils lasseraient les plus charitables... Je sais bien qu'il n'est pas poli de regarder dans la calebasse des autres, mais je ne peux pas toujours m'en empêcher, personne ne pourrait s'en empêcher.

— Après tout, ils ne mangent que ce que vous recevez pour eux, dit Clarence.

— Oui, je reçois pour eux et je reçois pour vous, je reçois pour quatre. C'est bien ainsi du moins que vous voyez la chose?... Eh bien, apprenez-le, je reçois pour moi, uniquement! Les gens ne donnent qu'à moi. Ils donnent davantage, parce que vous êtes là; mais que croyez-vous qu'ils vous donneraient si vous vous présentiez seul? Ils vous donneraient l'hospitalité, mais non la charité. Vous ne faites pas pitié; les blancs ne font pas pitié. Si pourtant les gens savaient mieux les choses!...

— Les deux garçons peuvent faire pitié, dit Clarence.

— Oui, les enfants apitoient toujours. Mais ceux-ci, qui

voulez-vous qu'ils apitoient? Ils sont gras à lard... Comme mendiants, ils ne réussiraient pas du tout; mais là pas du tout! Il faut un peu de discrétion dans notre métier; on peut quémander beaucoup et manger beaucoup, mais il ne faut pas étaler sa goinfrerie. Or ils sont goinfres. Pas spontanément peut-être, par pose peut-être, par pure effronterie, et, dans ce cas — mais est-ce bien le cas? — c'est leur apprentissage, direz-vous, c'est leur métier qui leur entre dans le corps. N'empêche! ils mangent trop. M'est avis qu'ils mangent décidément trop. Et cela n'est pas meilleur pour des danseurs que pour des quémandeurs.

Il se lève et leur tâte le ventre, à la façon de l'hôtelier dans le caravansérail.

— Je vous l'avais bien dit : gras à lard!

Et il fait une mine dégoûtée.

— Vous n'avez pas à nous palper, dit l'un des garçons. C'est notre lard, après tout! Et d'ailleurs vous nous chatouillez.

— Est-ce que nous vous tâtons le ventre? dit l'autre.

— Ne vous en avisez pas, dit sévèrement le mendiant. Ni de me toucher le ventre, ni de me chatouiller le ventre!

— Mais vous, vous le faites et vous faites le dégoûté, reprend le premier. Je n'aime pas ça.

— Si vous voulez mon avis, dit le deuxième, c'est pure effronterie de votre part!

— Eh bien, les entendez-vous? dit le mendiant à Clarence... Mais attendez d'être dans votre village, vous deux! Et vous vous mettez la ceinture. Vous saurez alors d'où votre lard venait et à qui il appartenait.

« La ceinture? songe Clarence. Du train où nous tournons en rond dans la forêt, ils ne sont pas près de se la mettre!... »

— Savez-vous le chemin de leur village? dit-il.

— Ne vous ai-je pas dit que je connais tous les sentiers de la forêt?

— Vous l'avez dit!

« Si pourtant vous ne l'aviez pas dit, personne ne s'en douterait! » poursuit-il à part lui. Et il se souvient, en dépit de sa somnolence, qu'il a surpris le mendiant en flagrant délit d'erreur. Oui, à plusieurs reprises, le mendiant s'est heurté à

un mur d'épines et, chaque fois — mais n'est-ce pas « quotidiennement » que Clarence devrait dire? — le vieil homme a dû se résoudre à revenir sur ses pas. Et brusquement Clarence se fait la réflexion que ce pourrait être à cet endroit, devant le mur d'épines, que le mendiant, chaque jour, abandonne la route du Sud pour tourner en rond dans la forêt et finalement pour revenir au village.

Chaque jour, pourtant, le mendiant reprend le même sentier — peut-être n'y a-t-il pas d'autre sentier? — chaque jour, il vient regarder le mur d'épines. Mais peut-être ne vient-il pas le regarder vraiment, peut-être vient-il voir seulement si le mur est toujours en travers du sentier; et quand il a vu de ses yeux que le mur est toujours là, et que l'obstacle n'est ni moins élevé, ni moins compact, ni moins infranchissable que les jours précédents, il revient sur ses pas. Mais que croit-il?... Croit-il par hasard que les épines subitement vont disparaître? Serait-ce ce miracle qu'il attend?... Et peut-être attend-il vraiment un miracle... Parce qu'il a appris à quémander, parce qu'il va petitement de porte en porte, parce qu'il remue ses pieds et remue sa langue, parce qu'il attend tout de la faveur, peut-être se croit-il digne aussi d'une si insigne faveur. Mais Dieu n'a pas la jobarderie des hommes.

— Ne croyez-vous pas plutôt qu'il faudrait nous munir d'un sabre d'abattage? dit Clarence.

— Nous n'avons pas eu besoin de sabre jusqu'ici, dit le mendiant. Pourquoi nous encombrer? Ce qui ne sert pas, disiez-vous, dessert.

— Mais je ne l'ai pas dit à ce sujet, dit Clarence.

— Le sais-je? dit le mendiant. Tantôt vous parlez dans l'absolu, tantôt dans le relatif. Comment voulez-vous que je m'y retrouve?... Tout ce que je sais, c'est que nous n'avons pas eu besoin de sabre jusqu'ici.

— Nous n'avons pas eu besoin de sabre parce qu'au premier obstacle nous revenons sur nos pas, dit Clarence. Serait-ce que vous êtes trop fainéant pour manier le sabre?

— Je ne suis pas fainéant. Je croyais vous l'avoir déjà dit. Je ne vous conseille pas en tout cas de comparer la plante de mes pieds à la vôtre.

— Mais vous marchez pour marcher, dit Clarence.

Croyez-vous que votre marotte de tourner en rond dans la forêt ait du bon sens?

— Je fais ce que tout le monde fait, dit le mendiant.

— Ainsi vous avouez? s'écrie Clarence. Vous avez le front d'avouer?

— Je n'ai rien à avouer, dit le mendiant. Je me suis borné à démontrer que je n'ai rien de commun avec un fainéant. Est-ce là ce que vous appelez un aveu?... Les deux garçons, eux, parce qu'ils sont du Sud ou parce que leur nature est telle, sont fainéants... Mais vous-même? Vous qui sans cesse maugréez...

— Voilà qui est un peu fort, dit Clarence.

— Très fort, disent les garçons.

— Vous deux, dit le mendiant, ne vous mêlez pas de ça.

— Mais vous nous accusez de fainéantise, disent les garçons. Ce n'est pas la première fois.

— Mettons que je n'aie rien dit, que mes paroles aient dépassé ma pensée, dit, d'un ton radouci, le mendiant à Clarence. Mais je ne suis pas fainéant!... Et quand à ces deux-là, je vais leur montrer que, même si je suis fainéant pour tout le reste, je ne le suis pas pour les corriger.

« Non, peut-être n'est-ce pas fainéantise... Mais qu'est-ce alors? se demande Clarence. Ou est-il si infatué de ses talents de quémendeur qu'il se figure avoir le dernier mot avec Dieu même? »

Longtemps, il marche dans la forêt et il lutte contre l'odeur, contre le sommeil. Il n'a jamais fait tant d'efforts pour garder les yeux ouverts : il voudrait voir le mur d'épines. Et il voudrait aussi percer le mystère qui est dans le comportement du mendiant, il voudrait ne pas s'endormir avant d'avoir percé ce mystère.

Mais c'est un mystère très difficile à saisir. Chaque fois que Clarence est sur le point de le voir s'éclaircir, le sommeil replonge tout dans la nuit. Pourtant Clarence n'est jamais si près de comprendre qu'au moment où il s'endort. Il y a là un moment très court, l'espace d'une seconde peut-être, et peut-être infiniment moins, où il semble que tout va enfin clairement se dévoiler. Mais alors le sommeil apparaît, et Clarence s'endort avant d'avoir compris; et, quand il se

réveille, à la première clairière, il n'a plus que le souvenir très vague d'une chose qui se dévoilait, qui peut-être s'est réellement dévoilée dans le sommeil, mais qui, à présent, de nouveau résiste et refuse de se laisser découvrir.

Ou bien n'y aurait-il dans le comportement du mendiant aucun mystère? Rien que de la stupidité? Rien que l'idée fixe de marcher, et de marcher encore et toujours, dans l'attente d'un miracle qui ne saurait se réaliser?... Une stupide idée fixe?

« Il faut attaquer directement le mur d'épines, se dit Clarence, marcher sur l'obstacle et, après, aller droit devant soi, droit vers le Sud... Ce mur ne s'écroulera que si on l'attaque à grands coups de sabre. »

— Si j'avais la force... dit Clarence.

— Que feriez-vous? dit Nagoa qui le tient par la main.

— Je n'ai pas la force, dit Clarence.

— Baliverne! dit Nagoa. Si vous n'étiez pas constamment à sommeiller, vous seriez comme un lion : vous administriez une volée au mendiant!

— Le Sud... dit Clarence.

— Je ne vous parle pas du Sud, dit Nagoa en lui secouant la main. Je vous parle du mendiant!

« Mais le Sud, — et je ne suis qu'au seuil, je ne suis pas vraiment dans le Sud — le Sud a déjà triomphé de ma force, songe Clarence. Avant... Avant, oui, j'étais fort. Avant d'avoir mis le pied sur ce rivage, j'étais comme un lion... Ou tout au moins je me croyais un lion. Qu'importe!... Aujourd'hui... Suis-je responsable de cet engourdissement, de cet entraînement? Dépend-il de moi seul de le secouer? »

« Mais peut-être la chose dépend-elle réellement de lui. Peut-être... »

— A quoi bon? dit-il.

— On voit bien que ce n'est pas vous qui récoltez les taloches, dit Nagoa.

— Que me veux-tu? dit Clarence.

— Je veux que vous administriez une volée au mendiant!

— Est-ce qu'on peut battre un vieil homme? dit Clarence. Si nous ne l'avions pas, nous ne saurions que faire.

— Ne gobez donc pas ces fariboles! dit Nagoa.

— Me trouverai-je mieux de gober les tiennes?... Ne m'en as-tu pas assez fait accroire, sur l'esplanade?

— Ne parlez pas de ça ici! dit vivement Nagoa. Pas dans la forêt!

Clarence le voit qui jette un regard apeuré sur les parois du tunnel.

— Qu'as-tu? dit-il. Je ne vois pas pourquoi je n'en parlerais pas?

— Ne pouvez-vous continuer à sommeiller? dit le garçon. Ah! pour une fois que vous sommeillez moins que les autres jours, et que je vous croyais plus raisonnable. Ah!... là, là!... Pour l'amour du roi, sommeillez! Je vous promets de ne plus parler du mendiant... D'ailleurs, je ne vous parlerai plus jamais de rien : vous faites un plat de tout! Si on nous entendait...

Et il examine les parois avec effroi.

— Qu'as-tu à regarder ainsi? demande Clarence.

— Savez-vous seulement si on ne nous écoute pas? dit Nagoa.

« Qui écouterait? se demande Clarence. La forêt est absolument silencieuse; elle est comme vide; elle est toute plongée dans son odeur, plongée dans l'odeur comme dans un crime, et solitaire comme une criminelle. »

— Personne ne peut nous entendre, dit-il.

— Vous croyez cela? dit le garçon. Touchez à la forêt et vous verrez.

— Si j'avais un sabre... dit Clarence.

— Eh bien, vous n'avez pas de sabre, dit Nagoa, et vous ferez aussi bien de n'en avoir jamais. Sommeillez, plutôt!... Quand j'aurais encore beaucoup mangé et quand j'aurai des bras comme les vôtres, je donnerai moi-même une volée au vieux. Ne vous imaginez pas que je mange uniquement par effronterie.

« Sommeiller! sommeiller! se dit Clarence. Fais-je autre chose depuis que je suis ici?... C'est un conseil dont je me passerais bien. »

— Trouves-tu que je ne sommeille pas assez comme je le fais? dit-il.

— Si! si! Sûrement!... Je n'ai même jamais vu tant som-

meiller que vous le faites. Mais je préfère encore vous voir sommeiller que vous entendre parler de ce qu'il faut taire... Est-ce que tous les blancs sommeillent comme vous?

— C'est l'odeur seulement, dit Clarence. Comment veux-tu que je résiste à cette odeur?

— Essayez-vous parfois de résister?

— N'as-tu pas vu tous les efforts que j'ai faits aujourd'hui?

— Oui, aujourd'hui... Est-ce que vous n'auriez pas pu essayer aussi les jours précédents?

— Aujourd'hui, je voulais voir le mur.

— Le mur? Il n'y a pas de mur ici.

— Je ne te parle pas d'un vrai mur; je te parle du mur d'épines; le mur contre lequel nous butons chaque jour.

— Eh bien! Eh bien! dit Nagoa. Pour sûr, vous n'aurez pas été facile à vivre aujourd'hui. Il est vrai aussi que, depuis le nombre de jours que nous marchons dans ce sentier... Mais rassurez-vous : c'est aujourd'hui le dernier jour où je vous conduis par la main.

— C'est donc ton compagnon qui me conduira? dit Clarence.

Il aurait voulu dire « Nagoa » ou « Noaga », mais après tant de jours passés ensemble, il n'est pas encore parvenu à les distinguer l'un de l'autre. Et qu'importe! Ne sont-ils pas interchangeables?

— Non, dit Nagoa, ni lui ni moi. Ce soir, nous serons chez nous.

— Chez vous? s'écrie Clarence.

Du coup, il s'arrête.

— Mais que me racontes-tu là?

— N'y a-t-il pas assez de jours que nous faisons route? dit le garçon.

— Bon sang, oui, il y a assez de jours! Trop de jours!

— Alors de quoi vous étonnez-vous? dit Nagoa.

« Serait-il exact que nous ayons vraiment fait route vers le Sud? » se demande Clarence... Bien sûr, ils marchaient vers le Sud : le mendiant l'avait assez dit. Mais pas tout de suite, pas forcément tout de suite... Ils marchaient et ils tournaient en rond; ils se heurtaient au mur d'épines et ils revenaient sur

leurs pas; ils tâtonnaient dans la forêt, ils cheminaient dans la lueur de cave, et à la nuit, ils regagnaient le fameux village, l'unique village...

— Es-tu sûr d'arriver chez toi, ce soir encore? demanda-t-il.

— Avant le soir, dit Nagoa. N'avez-vous pas entendu les tambours parlants?

— Oui, les tambours... dit Clarence.

Et soudain il entendit les tambours.

— Mais... reprit-il.

— Sommes-nous des garçons à inventer? dit Nagoa.

— Vous êtes deux polissons et deux bavards, dit le mendiant.

— Nous ne sommes pas des menteurs, dit Nagoa.

— Mais vous êtes de vrais polissons, dit le mendiant.

— C'est aussi que nous étions à bonne école, disent les deux garçons.

Et ils s'empressent de prendre du champ; mais cette fois le mendiant ne les menace seulement pas.

« Décidément, il y a quelque chose de changé! » se dit Clarence.

V

LE TROC

DEPUIS plusieurs jours, à Aziana, les tambours parlants annonçaient l'arrivée de la petite troupe. D'abord l'arrivée des deux jeunes garçons, natifs du village et dont le retour était impatiemment attendu; et puis celle de Clarence et du mendiant, mais principalement celle de Clarence, qui faisait sensation; si bien que le village presque entier était venu au-devant des voyageurs, avant même que ceux-ci eussent atteint les premières cultures.

Dès qu'on les a vus déboucher de la forêt, toute cette foule s'est mise à battre des mains et à pousser des cris, les mêmes cris et les mêmes battements de mains que sur l'esplanade, et aussi à danser sur place, à danser, non pas comme les pages, mais à la mode du pays, qui est plus rude, à danser et à sauter dans un désordre complet.

— Ayez soin de marcher derrière moi, dit le mendiant à Clarence... Vous deux, vous marcherez en queue, a-t-il ajouté à l'adresse des garçons.

Puis il a gravement salué la foule, et leur petite file s'est avancée en bon ordre vers le village. Le mendiant imprimait à sa marche une lenteur qui semblait ici passer pour de la noblesse, mais qui apparut aussitôt à Clarence comme une imposture, et piteuse, sinon même comme une impie contre-façon de la démarche royale. La foule, qui s'était docilement rangée, leur a emboité le pas. Cela a fait tout de suite un cortège assez impressionnant, dont le serpent s'est solennel-

lement déroulé entre des champs de riz et de mil; de riz notamment, car le sol paraissait un peu trop détrempé pour que le mil y parvînt à maturité dans de bonnes conditions.

Un peu plus tard, Clarence a découvert les premières cases d'Aziana. Elles diffèrent peu de celles qu'il a vues jusqu'ici; il veut dire : des cases de cet unique village qu'ils n'ont cessé de rallier, à la nuit, après avoir dérisoirement tourné en rond dans la forêt. Seulement, à présent, Clarence n'est plus tout à fait sûr que ce village ait été l'unique village; et il se demande si la ressemblance qui existe entre toutes ces cases ne l'a pas induit en erreur; en tout cas, il ne jurerait plus qu'il n'y a que fourberie dans le comportement du mendiant.

Vues de loin, vues d'où Clarence les découvre, ces cases font penser à des jarres géantes surmontées de couvercles un peu larges, un peu débordants; on évaluerait difficilement leur véritable dimension. Quand on s'en approche, on pense toujours à des jarres, mais c'est alors la dimension inusitée qui surprend; on se demande quel potier fou les a façonnées, et dans quel four il a pu les cuire. Par contre, les couvercles perdent beaucoup à être observés de près : ils sont en chaume, et c'est un matériau qui ne laisse pas de détonner, par rapport au reste.

Mais ce reste, ce reste qui est le principal, est vraiment de la magnifique poterie! Des parois lisses et sonores, délicatement, délicieusement vernissées et patinées, fleurant bon la brique chaude, et d'un rouge!... D'un rouge presque insoutenable. On y a ménagé des sortes de hublots, juste assez larges pour encadrer un visage, pas assez spacieux cependant pour qu'un visage étranger puisse lancer plus qu'un rapide regard à l'intérieur de la case. Ce dernier détail à son importance : il est visiblement prémédité, visiblement conçu pour faire la nique aux indiscrets. Quant à la netteté, elle est parfaite : les chaumes sont neufs, la poterie luisante et comme fraîchement brossée. Tout le village, au demeurant, est d'une rigoureuse netteté; les clôtures sont sans lézardes, les fossés dés herbés et le sol, entre les cases, tout récemment balayé. Tant d'ordre est fait pour reposer l'œil et l'esprit, au sortir de la forêt sauvage. Clarence s'en est trouvé comme regaillardi.

— On a balayé, dit-il au jeune garçon qui le suit.

— Dans les villes, on balaie toujours, dit le garçon. Il y a un service de voirie.

— Ne prêtez pas l'oreille à ce vantard, dit le mendiant sans se retourner. Sa ville — à présent vous le constatez — n'est qu'un village de rien du tout; un pauvre petit village entre mille. Il n'y a pas plus de service de voirie à Aziana que de beurre sur ma main. Chaque habitant balaie devant sa porte avec un rameau de palmier; et rien même ne l'oblige à le faire, sinon le souci de la propreté; un souci, croyez-moi, qui n'est pas particulier au Sud, qui n'est pas très développé dans le Sud... Si je n'étais si occupé, je tirerais les oreilles à ce gamin fripon et vantard.

En même temps qu'il proférait ces paroles, il ne cessait de saluer d'assez jolies filles, dont les minois venaient s'encadrer dans les hublots, au fur et à mesure que le cortège s'avancait dans les rues d'Aziana.

Mais étaient-ce là de vraies jolies filles? Clarence se le demandait. Le mendiant les saluait comme si elles eussent été chacune — et, bien entendu, à tour de rôle — la huitième merveille du monde... Encore devait-on se demander comment il en jugeait. On ne pouvait, sans imprudence, en juger d'après le visage seul, bien que, dans le cas présent, on eût tout au moins la ressource d'en tirer certains indices; ce qui, observait Clarence, n'était nullement le cas pour les femmes qui s'étaient jointes au cortège : peut-être celles-ci avaient-elles les mêmes jolis minois — sûrement elles devaient avoir de jolis minois — seulement il était impossible de le découvrir, car il y avait dans leur poitrine, et quand ce n'était pas dans la poitrine c'était dans la croupe, quelque chose de si provocant qu'on en perdait — que Clarence tout au moins en perdait — le loisir, ou la volonté, de lever les yeux sur le visage.

— Eh bien, heureusement, il y a les hublots! dit Clarence.

— Oui, dit le mendiant, il y a tous ces hublots.

Et il étendit les bras, comme s'il s'était attendu à être acclamé.

« Est-ce que, par hasard, les hublots ne serviraient qu'à mettre les visages en valeur? » se demanda Clarence.

— Croyez-vous... fit-il.

— Soyez sérieux, dit le mendiant. Nous voici au palais du naba.

Clarence aperçut derrière un mur — et, plus exactement, au-dessus d'un mur, car le mur était très bas et ne pouvait guère dissimuler ce qui était derrière — une case notablement plus grande que les autres et couverte d'un double chaume. Devant, il y avait une rangée de fauteuils tendus de velours et, dans les fauteuils, une série de vieux bonshommes à barbiche. N'eût-ce été les sièges et le velours, on n'eût pas donné lourd de ces momies; non, pas même du personnage central, dont le bouc plus pointu et plus long avait cependant quelque chose d'assez impérieux. Le mendiant ne fut pas plus tôt dans la cour qu'il se prosterna plusieurs fois devant les fauteuils.

— Maîtres de la ville, cria-t-il, la poussière de vos pieds vous salue!

— Vous l'entendez? dit l'un des garçons. Dans la forêt, et même sur le chemin de notre ville, la langue lui fourchait chaque fois qu'il devait dire : « La ville. » A présent il va se l'écorcher à répéter le mot!

— Chut! fit Clarence. Tu vas nous rendre antipathiques.

— Sans blague! dit l'autre garçon. Le naba est notre grand-père... Salut, grand-père! cria-t-il, en s'adressant au personnage central.

Mais la barbiche de l'ancêtre se releva imperceptiblement, et le garçon reçut sur le crâne un magnifique coup de gaule. Ce coup, à première vue, paraissait tomber du ciel.

— Les enfants se taisent en présence des chefs, dit une voix derrière Clarence.

Clarence tourna la tête et vit un long bonhomme vêtu d'un boubou bleu ciel et tenant à la main une gaule imposante. Le bonhomme souriait de toutes ses dents, mais il ne semblait pas que ce fût un sourire auquel on dût se fier : les dents étaient limées et comme prêtes à déchirer des chairs coriaces. « Pour sûr, c'est ici un endroit où le silence est d'or », se dit Clarence.

Le jeune garçon, à côté de lui, se frottait vigoureusement le crâne. Quand il estima l'avoir suffisamment frictionné, il

abaissa les mains, découvrant une grosseur pareille à un œuf de pigeon.

— Attendez que j'aie des bras comme les vôtres, glissa le garçon à l'oreille de Clarence.

— Tais-toi, dit Clarence.

— Tais-toi, oui, dit l'autre garçon, sans quoi la gaule du maître des cérémonies ne tardera pas à venir pondre un deuxième œuf à côté du premier.

— Très drôle! dit Clarence.

— Vraiment? dit le garçon.

Et il lança un regard furieux à Clarence.

— Holà! dit Clarence, ne te trompe pas d'adresse. Je ne t'ai rien fait, moi. C'est le maître des cérémonies qui t'a donné le coup de gaule.

— C'est le maître des cérémonies qui a pondu l'œuf, dit Nagoa. Ne t'en souviens-tu déjà plus?

— Désormais je pourrai enfin vous différencier, dit Clarence.

— Nous croyez-vous si différents? dirent les garçons.

— Différents ou non, dit Clarence, je commençais à en avoir par-dessus la tête, de ne pouvoir mettre un nom sur vos visages.

— Vous avez la tête dure, dit Noaga.

— Certes plus dure que la tienne, dit Clarence, en reluant la bosse.

— Je parle de l'intérieur, dit Noaga.

— Très drôle aussi! dit Nagoa.

— Quand j'aurai parlé à grand-père, il n'y aura plus place pour beaucoup de drôleries, dit Noaga. J'ai un compte à régler avec le mendiant.

Il s'avança vers le maître des cérémonies.

— Je veux parler à grand-père, dit-il.

— Tu ne peux pas lui parler avec un œuf sur la tête, dit le maître des cérémonies. Cela ne serait pas convenable.

— Eh bien, Nagon lui parlera.

— Je le conduirai à lui, sitôt que le mendiant en aura terminé avec les salamalecs, dit le maître des cérémonies. Ton grand-père est trop occupé pour l'instant.

Clarence aperçut le naba en conversation avec le men-

diant. Mais le décor n'était plus le même : les fauteuils et leur contenu avaient disparu comme par enchantement. Le naba, à présent, était assis sous une galerie, au fond de la cour; penché à son oreille, le mendiant parlait avec une extrême volubilité. Le naba regardait fixement Clarence; parfois, il laissait tomber sa barbiche, en signe d'assentiment.

— Ils parlent de vous, dit Noaga.

« Oui, ils parlent apparemment de moi, pensa Clarence. Il y a longtemps que la période des salamalecs est terminée, et ils parlent de moi. » Il se sentait vaguement inquiet; il ne voyait pas bien quel motif d'inquiétude il aurait pu avoir, mais c'était plus fort que lui : il se sentait inquiet.

— Que peuvent-ils bien se dire? fit-il.

Les deux garçons détournèrent simultanément le regard, et Clarence subitement sentit croître son inquiétude.

— Je n'aime pas ces micmacs, dit-il.

— Laissez-les faire, dit Noaga. Tout à l'heure Nagoa parlera à grand-père.

— Mais peut-être sera-t-il trop tard, dit Clarence.

Le naba à ce moment agita sa barbiche.

— Le naba vous demande, dit le maître des cérémonies à Clarence. Suivez-moi.

Il précéda Clarence et s'arrêta à deux pas de la galerie pour se jeter le front dans la poussière. Le naba fit signe à Clarence de s'approcher.

— Est-ce que cette ville vous plaît? demanda-t-il.

Il parlait lentement, très lentement et comme à regret; comme si chaque mot qu'il prononçait avait eu un prix infini, ou comme s'il avait perdu l'habitude de parler, à force de s'en remettre à sa barbiche pour tout signifier.

— Elle est très propre, dit Clarence.

— Aucune ville n'a un service de voirie mieux organisé, dit le mendiant.

— J'avais cru comprendre... dit Clarence.

— Ne vous fiez jamais aux apparences, dit vivement le mendiant.

— Je ne me fierai en tout cas plus à vos paroles, dit Clarence.

— Paix!... Paix!... dit le naba de sa voix lente.

— Peut-être aimeriez-vous attendre ici l'arrivée du roi? dit le mendiant.

— Je préférerais n'importe quel endroit à la forêt, dit Clarence.

Le naba le considéra un long moment, promenant son regard des pieds à la tête. Après quoi il fit un nouveau mouvement avec sa barbiche.

— Venez, dit le maître des cérémonies à Clarence. L'audience est terminée.

Clarence revint près du mur de clôture. Quand il l'eut atteint, un grand bruit de tam-tams s'éleva de l'autre côté. Les gens du cortège s'étaient rassemblés sur la place, devant le palais du naba, et ils s'apprêtaient à danser. Au centre, il y avait un amas de branches sèches et de paille, et quelqu'un y mit le feu. La nuit tomba à l'instant même où les premières flammes s'élevaient. Et aussitôt un couple ouvrit le bal.

Deux ombres bondirent, l'une à droite, l'autre à gauche de Clarence, et franchirent le mur : c'étaient les deux garçons qui couraient rejoindre les danseurs. Clarence les appela, mais ils n'entendirent pas ou feignirent de ne pas entendre. Ils étaient au centre du cercle, quasiment dans les flammes du bûcher; ils dansaient et sautaient à grands bonds, sans souci des autres danseurs. Clarence appela encore, mais les garçons maintenant ne pouvaient manifestement plus l'entendre; les tambours et les trompes menaient un vacarme effroyable.

« Pourquoi fuient-ils à l'instant où j'ai tellement besoin d'eux? se demandait Clarence. S'ils ne parlent pas immédiatement au naba... » Et il se tordit les mains. Il était le dernier à imaginer ce que les deux garçons auraient bien pu dire au naba; il pensait seulement qu'en parlant, rien qu'en parlant, les garçons écarteraient de lui un grand malheur... Il regardait attentivement le mur bas qui sépare de la place le palais, et il projetait de le franchir à son tour; mais il s'avisa soudain qu'il n'y parviendrait pas. Le mur, certes, était bas; pour un bon sauteur, il ne constituait pas un obstacle sérieux; mais Clarence n'était pas un bon sauteur; et un mauvais sauteur ou un sauteur médiocre risquaient fort de se prendre les pieds dans les bambous taillés qui, à défaut de

tessons de bouteilles sans doute, garnissaient le chaperon.

Clarence, jusque-là, n'avait pas fait attention à ces bambous, enfoncés dans la boue de la crête; et même il lui semblait que, tout à l'heure, quand il était arrivé au palais du naba, il n'y avait pas encore de bambous plantés dans le mur. Ou était-ce que, dans le jour, dans la violente lumière du jour, on ne les voyait pas? Maintenant, par contre, on les voyait distinctement; ils se détachaient en petites ombres minces et effilées sur l'éclat du brasier.

— Nagoa!... Noaga!... cria Clarence, en mettant les mains en porte-voix.

Mais les deux noms se perdirent dans le tumulte. Non, ce n'était pas en les appelant bonnement, à présent que les tambours roulaient et que les trompes mugissaient à plein son, que Clarence parviendrait à rejoindre les garçons.

« Il faut absolument que je les rejoigne, pourtant! » se dit-il, en regardant le mur une fois de plus. Et il allait sauter le mur, il allait courir le risque de se déchirer aux pointes de bambou, quand il songea tout à coup à la porte. « Suis-je stupide! » se dit-il. Il courut à la porte. « Pourvu qu'on ne la ferme pas, à la nuit! » La porte, heureusement, était large ouverte.

Sitôt sur la place, il chercha des yeux les garçons, mais il ne les vit plus. Il était maintenant en pleine foule, mêlé à la foule, et il avait la vue bouchée. Quand il fut parvenu au bûcher, il appela de nouveau, il appela à grands cris, mais sans plus de succès. Les deux garçons semblaient s'être évaporés dans la nuit, ou, s'ils étaient parmi les danseurs, ils devaient faire de tels bonds qu'ils en devenaient invisibles et insaisissables. Clarence allait d'un groupe à l'autre et sans cesser un instant d'appeler; mais un désert n'eût pas été plus indifférent que cette foule distraite. Soudainement il tomba sur le mendiant. Le vieil homme était assis au milieu d'un cercle de buveurs et buvait gravement.

— Venez vous asseoir! cria le mendiant. Le vin ici est bon.

Et il fit claquer sa langue.

— Je cherche les garçons, fit Clarence.

— Ils ne vont pas tarder, dit le mendiant. Ils sont chez le naba.

— Mais je les ai vus qui se mêlaient aux danseurs! dit Clarence.

— Eh bien, vous savez comme ils sont : toujours fourrés là où ils ne devraient pas être!... Je leur tirerai les oreilles sitôt qu'ils arriveront... En attendant, buvez. Faites honneur à nos hôtes. On boit rarement de si bon vin!

Et il tendit une calebasse.

— Prenez garde, dit-il, elle est pleine à ras bord.

Clarence n'avait aucune envie de boire. Il prit néanmoins la calebasse; il en avait tant vidé déjà, depuis qu'il faisait route, qu'à présent l'habitude l'emportait en lui sur sa volonté. Quand il vit le mendiant renverser la tête pour boire, il ne résista pas davantage; il colla à son tour ses lèvres à la calebasse. Et, comme toujours, ses yeux, tandis qu'il buvait, se posèrent sur la pomme d'Adam du vieil homme; mais, cette fois, ils n'y demeurèrent pas : on eût dit qu'ils étaient appelés ailleurs, plus haut, à la hauteur même des yeux du mendiant. Alors Clarence s'aperçut que le vieil homme l'observait sournoisement. « Qu'est-ce qui lui prend? se demanda-t-il. Ce n'est pas son genre d'observer les gens quand il boit : il est généralement tout au plaisir du vin. » Dans le regard du mendiant, il y avait quelque chose qui déplut souverainement à Clarence, sans qu'il pût dire exactement quoi. Brusquement, son inquiétude le reprit.

— Pourquoi me regardez-vous? dit-il. Vos yeux...

Il voyait mieux les yeux du vieil homme; et il pensait à un manque de franchise, ou à une sorte d'ironie, et peut-être aux deux à la fois.

— Vos yeux... reprit-il.

Mais le mendiant détourna le propos :

— Ne disiez-vous pas que vous pourriez vous trouver bien dans ce village? dit-il.

— Me trouver bien?... dit Clarence. Non, je n'ai pas dit cela. J'ai seulement dit que je préférerais ce village à la forêt, à nos pérégrinations sans fin dans la forêt.

— N'est-ce pas la même chose? dit le mendiant.

Non, ce n'était pas tout à fait la même chose; c'était, de l'avis de Clarence, un choix entre des choses non pas également désagréables, mais presque aussi désagréables les unes

que les autres; de ces choses qu'on n'eût point choisies librement, des choses résultant d'un choix qui n'était qu'un pis-aller.

— Vous devriez tout au moins savoir ce que vous voulez, reprit le mendiant. Vous dites que vous préférez rester ici plutôt que de courir la forêt. Eh bien, une préférence est déjà un choix.

— Mais pourrai-je rester ici? demanda Clarence.

— Pourquoi n'y resteriez-vous pas?

— On ne m'y gardera pas pour rien.

— Peut-être pourriez-vous rendre de menus services. Et, en retour, on vous garderait...

— Y a-t-il vraiment des services que je puisse rendre?

— Vous devez le savoir, dit le mendiant. Il n'y a généralement pas d'homme si dépourvu qui ne puisse, à l'occasion, rendre quelques menus services. Par exemple, j'ignore absolument quels services vous rendriez, mais je puis m'en informer; je puis, le cas échéant, proposer qu'on vous garde à l'essai.

— Ce n'est pas précisément dans ces termes que vous aviez transmis ma demande au roi, dit amèrement Clarence.

— Non, et j'ai eu tort, dit le mendiant. Je vous l'ai déjà déclaré : cette fois-là, j'ai eu tort. Mon expérience m'a inopinément fait faux bond. Mais la leçon maintenant me sert... Désirez-vous que je parle au naba?

— Je le souhaite, dit Clarence.

Mais il se demanda aussitôt s'il le souhaitait réellement. Non, une préférence n'était pas nécessairement un choix; la résignation n'est pas un choix... Et puis le regard du vieil homme l'inquiétait. Jamais encore le mendiant n'avait eu un tel regard. C'était... Mais qu'était-ce au fait?... Quelque chose d'insidieux? Quelque chose de moqueur?... Comment le savoir?... Peut-être fallait-il, là aussi, choisir; et choisir dans les mêmes misérables conditions...

— Écoutez : je vais m'informer, dit le mendiant. Notre contrat, certes, ne prévoyait pas cette nouvelle démarche. Mais je n'oublie pas que je vous dois une réparation. Je vais aller voir le naba.

— Au cas où la demande serait acceptée, dit Clarence, verrai-je le roi?

— Vous le verrez, naturellement. Votre séjour n'y change rien. Vous verrez le roi, quand il rendra visite au naba, qui est l'un des grands vassaux du Sud. Le roi viendra ici même; il s'assoira sous la galerie où le naba s'assoit. Cela ne vous servirait à rien, pour ce que vous cherchez, de vous enfoncer plus avant dans le Sud.

— S'il en est ainsi, informez-vous, dit Clarence.

Est-ce que tout ne valait pas mieux que d'errer sans fin dans la forêt?

— A notre bonne réussite! dit le mendiant en levant sa calebasse.

De nouveau ses yeux brillaient, peut-être même brillaient-ils plus fort qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici. « Mais pourquoi ses yeux brillent-ils ainsi? se demanda de nouveau Clarence. Il n'y a pas de motif pour qu'ils brillent. Ou aurait-il bu avec excès? On boit facilement trop, dans les fêtes de village!... » Mais l'explication ne le satisfaisait pas vraiment. Ce n'était pas la petite lueur vacillante de l'ivresse que Clarence voyait, ni la petite flamme de l'inavouable; c'était un éclat... Il fut un moment à chercher le mot... « Redoutable! » se dit-il tout à coup. Mais le mot ne disait pas encore assez : dans le regard du mendiant, il y avait une attente et une sournoiserie, une attente mêlée de duplicité; oui, comme un piège ouvert... Ouvert pour qui?... Non, l'inquiétude de Clarence n'aurait pas pu diminuer.

— Je vais de ce pas chez le naba, dit le mendiant. Vous avez pu juger que j'étais en excellents termes avec lui...

— Peut-être même en trop bons termes, dit Clarence.

Le mendiant n'entendit pas ou il fit semblant; il était très capable de feindre.

— Attendez-moi ici, dit-il. Je ne serai pas long. Si je vois les deux polissons, je vous les enverrai.

Il s'éloigna rapidement. Il marchait très droit; il n'avait pas l'air du tout d'avoir trop bu. « Mais alors... Alors pourquoi ses yeux brillent-ils, s'il n'a pas trop bu?... » se demanda une fois de plus Clarence. Il s'aperçut qu'il avait parlé à voix haute et il se leva. Il tremblait d'inquiétude... Il se

passait quelque chose, il était sûr qu'il se passait quelque chose!... On tendait un piège quelque part, et Clarence y tombait; ou il était sur le point d'y tomber... Il se jeta dans la foule, à la recherche des garçons. Il ne savait toujours pas au juste ce qu'il attendait d'eux, mais il pensait à eux comme à un refuge; comme à un bouclier, plutôt. Il comprit soudain qu'il essayait d'interposer ce bouclier entre le mendiant et lui. Mais sa crainte?... Il demeurait toujours aussi incapable de définir sa crainte; il n'était d'accord que sur l'efficacité et l'urgence du bouclier.

— Noaga!... Nagoa!... cria-t-il.

— Nagoa!... Noaga!... reprirent plusieurs voix.

L'attitude des gens à l'égard de Clarence s'était tout à coup modifiée, et modifiée du noir au blanc. Tout à l'heure encore, personne ne faisait attention à lui, personne ne s'occupait de ses appels; or voici que, d'une seconde à l'autre, chacun faisait écho à ses cris. Et non seulement on y faisait écho, mais dans chaque groupe on hélait Clarence, on demandait des nouvelles de sa santé, on lui offrait à boire. La politesse obligeait Clarence à s'arrêter et à répondre aux questions qu'on lui posait, aux santés qu'on lui portait; mais il brûlait d'impatience et, sitôt qu'il avait un peu répondu et un peu bu, il s'inquiétait des deux garçons.

— De quoi vous inquiétez-vous? lui disait-on. Vous les retrouverez : la mauvaise graine ne se perd jamais... Videz encore unealebasse en notre compagnie. N'êtes-vous pas bien, ici?... Rien ne vous presse : le jour ne se lève pas encore!

Que venait faire le jour là-dedans? Clarence trouvait le propos stupide; mais, quand il l'eût entendu plusieurs fois, son inquiétude s'accrût fortement.

— C'est bien du jour que vous parlez? questionnait-il.

— Du jour seulement, répondait-on.

— Alors, dites-moi, quand le jour se lèvera-t-il?

Les gens auxquels il posa la question ne firent que rire, comme s'il eût proféré une plaisanterie particulièrement fine.

— Il se lèvera toujours assez tôt, dit une femme qui reposait sous un dais de feuilles.

— Chacun me parle du jour, dit Clarence.

— Venez danser, dit la femme en se redressant.

Elle arracha une demi-douzaine de feuilles au dais et s'en fit un espèce de pagne.

— Suis-je présentable? dit-elle.

— Je ne sais pas danser, dit Clarence. Ou plutôt si, je sais danser, mais d'autres danses; pas celles qu'on danse dans le Sud. Je ne crois pas que j'arriverai jamais à danser vos danses.

— Je vous apprendrai, dit la femme, ce n'est pas compliqué.

— Ce doit être fatigant, dit Clarence.

— Mais c'est qu'on n'obtient rien sans peine, dit-elle. Allons, venez.

Elle le serra dans ses bras.

— Et ne vous préoccupez plus du lever du jour, reprit-elle. On en parle comme on parlerait de la pluie ou du beau temps; c'est sans importance.

— Mais je ne veux pas danser, dit Clarence que la femme entraînait.

— Non, mais regardez-les! dit une voix proche de Clarence.

— Je ne fais que ça, dit une autre voix. Tu peux me croire.

— Nagoa!... Noaga!... s'écria Clarence.

— Vous vouliez danser? dirent les garçons.

— Je ne veux nullement danser, dit Clarence.

— Mais alors?... Chou! Chou! firent les deux garçons en soufflant sur la femme.

Elle s'enfuit en leur faisant les cornes.

— Vous ne me faites pas peur, cria-t-elle quand elle se jugea hors d'atteinte.

— Vous auriez pu choisir mieux, dit Nagoa en regardant la femme.

— Je ne l'ai pas choisie, dit Clarence; c'est elle qui m'a choisi... Dites-moi : ai-je jamais eu le choix? Je ne sais seulement plus si je suis capable encore de montrer une préférence quelconque.

— Tout de même, dit Noaga, je vous aurais cru meilleur goût.

— Où étiez-vous? dit Clarence. Le mendiant a promis de vous tirer les oreilles.

— Il fera chaud quand il les tirera! dirent les garçons. Le jour, à ce moment, sera levé.

— Le jour, le jour! dit Clarence. Qu'avez-vous tous à parler du jour?... Avez-vous vu le naba?

— Oui dirent les garçons.

— Et alors?

Ils baissèrent les yeux en même temps.

— Avez-vous perdu la langue? demanda Clarence.

— Eh bien, voilà : tout était déjà conclu, dirent les garçons.

Ils avaient un air penaud, qui contrastait avec leur effronterie habituelle.

— Que voulez-vous dire? dit Clarence. Le mendiant est allé lui demander audience pour que je puisse demeurer ici jusqu'à l'arrivée du roi.

— Est-ce cela que vous souhaitiez? demanda Nagoa.

— Je ne veux plus courir la forêt.

— Nous ne courions pas, dit Noaga.

— Enfin je ne veux plus voir la forêt.

— Ce n'est pas la même chose, dirent les garçons.

— Vous êtes de fieffés polissons! dit Clarence.

Après avoir dit cela, il ne sut plus quoi dire. Il aurait voulu leur parler de l'inquiétude où l'avaient précipité les yeux trop brillants du mendiant, mais il ne voyait plus très bien à présent en quoi il y avait là motif à se montrer inquiet. Qui se serait soucié de pareille fadaise? Pourtant le fait est que Clarence s'en était soucié et qu'il demeurait inquiet, et qu'il aurait donné gros pour savoir ce que le naba avait dit au mendiant, et le mendiant au naba. Seulement voilà : comment devait-il poser la question? Les deux garçons étaient des polissons, et ils tourneraient le tout en plaisanterie. Or ce n'était pas une chose, mais là pas du tout, dont on pût plaisanter, pensait Clarence.

Il avait baissé la tête pour mieux concentrer son attention. Quand il la releva, il ne vit plus personne devant lui. L'instant d'après, il découvrit la danseuse entre les deux garçons. Ils la tenaient chacun par un bras et ils la faisaient

sauter; et, à chaque bond, une sorte de bourrasque soulevait les feuilles du pagne. La femme hurlait comme s'ils l'eussent fustigée; pourtant il ne faisaient rien de plus que de lui lever les bras, et ils suivaient scrupuleusement le rythme des tambours. « Il n'y a rien à attendre de ces deux effrontés », se dit Clarence. Et il se remit à parcourir la place.

Était-ce, cette fois, le mendiant qu'il cherchait? Peut-être. Peut-être aussi ne cherchait-il rien, peut-être errait-il seulement, et peut-être était-ce là aussi sa seule ressource... Il faut croire toutefois qu'aucune trace de cette désorientation n'apparaissait sur son visage; partout, on l'invitait et on le recevait avec l'empressement et la cordialité qu'on met à accueillir un joyeux compère. En fait, c'était une nuit toute consacrée au vin et à la danse. « Je vais boire, se dit Clarence. Quand j'aurai bu, je serai moins seul. » Il se mit à boire avec la gravité qu'on apporte aux choses sérieuses. Il pensait qu'il ne tarderait pas à oublier.

Mais que cherchait-il, au juste, à oublier?

A présent, la forêt était loin; du moins elle semblait loin; elle était à quelques centaines de mètres au plus, mais il semblait à Clarence qu'elle était beaucoup plus loin. Et Adramé, et les blancs qui avaient pris tant de plaisir à suivre la déchéance de leur congénère, et l'hôtelier, et le gargotier, et le guignol du bâtiment de la justice, étaient plus loin encore, étaient si loin par-delà la forêt qu'ils en devenaient inexistantes. Est-ce que la chance enfin ne favorisait pas Clarence? Il était à Aziana, il allait longuement se reposer à Aziana, en échange de menus services; tous les menus services qu'un homme de sa sorte peut rendre à des villageois : par exemple, éloigner des champs de mil les oiseaux, à l'époque des semailles ou de la moisson; ou poursuivre les mulots aux approches de la moisson; ou détruire les chenilles; ou enfumer les nids de guêpes... Et puis le roi viendrait... Le roi!... Clarence croyait déjà le voir, si frêle et si fort, soutenu par des pages, et se dirigeant avec lenteur vers la galerie au fond de la cour. Ensuite le roi s'assoierait et il porterait le regard sur Clarence... Le regard, rien que le regard, et tout serait dit. Tout!...

Parfois, dans l'intervalle indispensable pour passer d'une

calebasse à l'autre, les gens demandaient à Clarence s'il avait fini par retrouver les deux garçons. Eh bien, oui, il les avait retrouvés. Et puis après? Il se passait parfaitement des garçons; il se passait de tout et de tout le monde. Il attendait simplement le roi... Il se dirigeait alors vers un autre groupe et il reprenait sa rêverie, devant une nouvelle calebasse.

Il finit par retomber sur le mendiant. Celui-ci s'était installé un peu à l'écart, en compagnie d'un personnage énorme : une sorte de tour géante, terminée par une tête comme une pleine lune.

— Venez ici que je vous présente à Samba Baloum, dit le mendiant.

La tour, à côté du mendiant, se leva avec une grimace et esquissa un vague salut.

— Enchanté, dit Clarence.

Le colosse, pour toute réponse, soupira et se mit à tâter Clarence comme on tâte un poulet.

— Il est bien maigre, dit-il.

Il n'avait pas cessé de faire la grimace.

— Il est un peu maigre, dit le mendiant. La marche à travers la forêt l'a amaigri. Mais il est vigoureux : un vrai coq!

— Un coq!... Un coq!... marmonna Samba Baloum.

Sa grimace montrait qu'il ne croyait pas un mot de ce que le mendiant disait, et qu'il ne s'en rapportait qu'à sa main, que sa main seule pouvait porter témoignage, dans un débat de ce genre.

— Un bon coq ne peut être dodu, dit le mendiant.

— Dodu? dit le colosse. Non, il n'est pas indispensable qu'il soit dodu; mais il n'est pas superflu qu'il ait un peu de chair sur les os.

Il soupira derechef et puis, brusquement, lâcha Clarence.

— Enfin, on verra ce que ça donnera, dit-il.

Il se rassit en gémissant et en accentuant fortement sa grimace. Mais, sitôt qu'il fut assis, sa tête ronde s'éclaira d'un large sourire.

— Tout effort me coûte, dit-il à Clarence. Vous ne pouvez croire comme le moindre effort me coûte.

Sa grimace revint un moment, comme si la simple évoca-

tion d'un effort eût odieusement tourmenté son esprit.

— Vous seriez tout à fait aimable en me tendant unealebasse, jeune homme, poursuivit-il. Elles sont à vos pieds.

Clarence ramassa unealebasse, parmi celles qui étaient rangées sur le sol, et la tendit sans un mot. Il était mécontent d'avoir été si familièrement traité de « jeune homme » ; plus mécontent encore d'avoir été tâté comme une volaille à l'étal. « Qu'est-ce que ce poussah ? se demandait-il. Il n'est pas permis d'être gras comme il l'est. » C'était affreux. C'était répugnant et affreux.

— Samba Baloum a une santé florissante, dit le mendiant à Clarence.

— Je ne suis pas aveugle, dit Clarence.

— Prenez unealebasse, dit Samba Baloum à Clarence. Cela ne peut pas vous faire du tort.

— Cela lui fera le plus grand bien, dit le mendiant. Vous verrez qu'il ne tardera pas à jeter du feu.

— Je le souhaite, dit Samba Baloum.

Maintenant qu'il était assis, il paraissait prêt à tout envisager du bon côté. Il était gras, trop gras et beaucoup trop familier, mais il ne paraissait pas être de mauvais poil ; il était certainement trop gras pour n'être pas de bon poil. Quand il eut terminé laalebasse, il la jeta loin de lui.

— Passez-m'en une autre, voulez-vous ? dit-il à Clarence. Les gens de ma corpulence sont facilement assoiffés.

Il leva la nouvellealebasse et la considéra un moment, comme si elle eût été transparente.

— On n'a que le temps de la voir et de la regretter, dit-il en la portant à ses lèvres.

— On n'a que le bon temps qu'on se donne, dit le mendiant.

Samba Baloum dodelina gravement de la tête. Au bout d'un moment, il s'endormit, la bouche ouverte.

— L'affaire est dans le sac, dit joyeusement le mendiant, quand il vit Samba Baloum endormi. Êtes-vous content ?

« Content ?... Suis-je content ?... se demanda Clarence. S'il n'y avait pas cette petite flamme dans les yeux du vieil homme, peut-être serais-je vraiment content. Mais, tant que

cette flamme luira, je serai, je crois bien, plus inquiet que content. »

— Et vous? dit-il soudain.

— Moi? dit le mendiant.

Il fit plusieurs petits gestes du revers de la main, comme pour balayer négligemment des débris de nourriture tombés sur son boubou; mais ce n'étaient ni des grains de mil, ni de quelconques pépins de fruit, qu'il balayait ainsi, c'étaient toutes sortes de petites vanités et de petites aises, comme s'il eût définitivement dépassé toutes satisfactions charnelles et comme si rien de terrestre ne pût encore le tenter; soit qu'il y eût renoncé par sagesse, soit que son grand âge, ou que son métier simplement, l'en eussent depuis toujours écarté.

— Oui, tout cela vous est indifférent, dit Clarence.

— Mettez-vous à ma place, dit le mendiant.

— Je n'aime pas qu'on me palpe comme un poulet.

— Mais c'est comme un coq qu'il vous tâtait, dit le mendiant.

Et la flamme, dans ses yeux, se fit plus vive.

— Que comptez-vous faire? dit Clarence. Vous mijotez quelque chose.

— Je vais tout bonnement continuer ma route.

— Ne m'aviez-vous pas dit que la plante de vos pieds était écorchée à force de marcher?

— Je ne peux pas renoncer à mon métier, dit le mendiant. Personne ne renonce volontiers à son métier.

Il considéra un moment ses pieds.

— Je n'ai pas d'autre métier, dit-il. Tant pis pour mes pieds!

Il ferma les yeux. Il paraissait plongé dans une profonde méditation. Pensait-il à son métier? Pensait-il à la plante de ses pieds?... Maintenant qu'il avait les yeux fermés et qu'on ne voyait plus la petite flamme qui dansait au fond de ses yeux, son visage était redevenu débonnaire. Il se réveilla subitement pour demander :

— Avez-vous tiré les oreilles des deux garçons?

— Je vous laisse ce soin, dit Clarence. Je ne veux pas m'attirer d'ennuis; le naba est leur grand-père.

- Oui, le naba est leur grand-père. Mais où sont-ils?
- A danser sans doute, dit Clarence.
- Ou à lutiner les danseuses!
- Ils m'ont quitté pour aller danser.
- Et vous, pourquoi ne dansez-vous pas?
- Oui, pourquoi refusez-vous de danser? fit une voix de

femme.

La femme au pagne de feuilles était devant Clarence.

- Vous encore! dit Clarence.

— J'ai fui les deux garçons pour vous rejoindre. Me le reprocheriez-vous?

Elle faisait bouffer son tutu de feuilles, comme pour mieux mettre en valeur ses cuisses.

- La voilà!... La voilà!... crièrent Nagoa et Noaga.

Ils accouraient en trombe. La femme se sauva.

— Minute, vous deux! cria le mendiant. Arrêtez-vous un moment. J'ai un mot à vous dire.

- Et vos oreilles à tirer, dit Clarence.

— Tirez-leur les oreilles si vous voulez, dit le mendiant. Mais rappelez-vous que le naba est leur grand-père.

- Ce que vous pouvez être de mauvaise foi! dit Clarence.

— Le contrat parlait-il de bonne foi? demanda le mendiant. Calmez-vous. Nous allons boire à la santé de Samba Baloum.

- Eh! Baloum! On boit à ta santé! crièrent les garçons.

Samba Baloum se réveilla avec une grimace.

- Boire! dit-il en tendant la main.

Les deux garçons alignèrent une série de calebasses à sa droite et à sa gauche, de façon qu'il pût les atteindre sans devoir se baisser.

— A la santé de qui buvons-nous? demanda Samba Baloum.

- A la tienne, boulot! dirent les garçons.

— A ma santé ainsi! dit Samba Baloum en levant sa calebasse... Mais peut-être eussions-nous bu plus utilement à la santé de celui-ci, ajouta-t-il en désignant Clarence. Il est maigre comme un poulet!

Ils se mirent à vider leur calebasse. Clarence ne quittait pas de l'œil le mendiant. Son regard, cette fois, ne s'était seule-

ment pas posé sur la pomme d'Adam du vieil homme, il avait couru droit aux yeux, droit à la petite flamme qui n'avait pas cessé d'y pétiller.

— Le jour, ce coup-ci, ne va plus tarder à se lever, dit Samba Baloum en bâillant... Aidez-moi à me lever, vous deux, dit-il aux garçons.

Il leur présenta les mains; de nouveau il faisait la grimace.

— Tu es vraiment un boulot, dit Noaga.

— Un boulot de boulot, dit Nagoa.

— A cette heure, mes enfants, vous devriez être au lit, dit Samba Baloum.

Il se tourna vers Clarence :

— Suivez-moi, jeune homme!

— Attendez au moins qu'on se dise au revoir, dit le mendiant. Le roi sait quand nous nous reverrons.

— Adieu ainsi, dit Clarence.

Il se demandait s'il ne devait pas remercier le mendiant pour ses bons offices. Cet « adieu » tout court était bien sec! Mais la petite flamme, au fond des yeux du vieil homme, brûlait toujours et elle ne paraissait pas honnête. Elle n'était pas du tout honnête.

— Vous voilà logé ou quasi logé, dit solennellement le mendiant, vous voilà nourri et abreuvé. C'est un nouveau contrat qui commence. Je compte, Clarence, que vous en respecterez scrupuleusement les clauses et que vous vous montrerez à la hauteur des petits services qu'on vous demandera. Pour moi, je crois avoir rempli l'ancien contrat, en tout bien tout honneur.

— Pour sûr, vous nous dépassez en effronterie, dit Noaga.

— En fourberie! dit Nagoa.

— Paix! dit le mendiant. Nous ne pouvons pas nous quereller à l'instant des adieux. Cela ne se fait pas.

Il se leva et leur fit un salut royal. Puis il partit, de son pas allongé de nomade.

— Venez, dit Samba Baloum à Clarence.

Il poussait Clarence devant lui avec sa bedaine et le palpait en geignant.

— Un vrai poulet! On sent les os partout.

— Je n'aime pas qu'on m'appelle un poulet, dit Clarence.

— Je ne peux pourtant pas vous appeler un coq? dit Samba Baloum.

— Qu'en savez-vous? dirent les garçons.

— Ce que j'en sais? dit Samba Baloum.

Il s'arrêta un moment pour réfléchir.

— Après tout, qu'en sais-je? dit-il... M'est avis pourtant que, ce coq, le naba l'a acheté comme un chat dans un sac.

— Je ne me suis pas vendu, dit Clarence.

— Non, bien sûr, dit Samba Baloum. Bien sûr...

Il soupira longuement.

— Ai-je dit que vous vous étiez vendu? reprit-il.

— Alors cessez de me palper, dit Clarence.

— Oh! de ma part, cela n'a pas grande importance, dit Samba Baloum.

— Cela n'a vraiment aucune importance, dirent les garçons.

Et ils se mirent à rire aux éclats.

— Ils veulent dire que cela ne tire pas à conséquence, dit Samba Baloum.

Et il soupira, plus longuement encore que les fois précédentes. Mais était-il possible qu'une chose pût ne pas tirer à conséquence?... Non, tout avait des conséquences; le plus petit geste, un geste involontaire même, en avait, pensait Clarence. Et quant aux autres...

— Quant aux autres? dit Nagoa, en lorgnant la bosse au sommet du crâne de Noaga.

— Oui, dit Clarence, les autres, les...

Il regardait fixement la bosse. Elle était vraiment comme un œuf de pigeon, elle avait la taille et l'allongement d'un œuf de pigeon.

— Avez-vous peur qu'elle ne se sauve? demanda Noaga.

— Non, dit Clarence, je suis tranquille. Je suis même tout à fait tranquille. Elle ne disparaîtra pas de sitôt!

— Un cadeau du maître des cérémonies? dit Samba Baloum.

— Je ne vois pas qu'il y ait eu là beaucoup de cérémonies, dit Clarence.

— Méfiez-vous des cérémonies de cet homme! dit Samba Baloum.

Comme ils atteignaient le petit mur du palais, le jour se leva. Et la place, brutalement, se vida. Les danseurs rentraient chez eux.

— Il est trop tard, trop tard ou trop tôt, pour vous construire une case, dit Samba Baloum. Maintenant que le jour est levé, tout le monde tombe de sommeil. Mais ne vous tourmentez pas : la nuit prochaine, vous dormirez sous votre propre toit. Le naba a donné l'ordre à ses potiers de vous construire une case dans l'après-midi. Pour ces quelques heures de la matinée, vous reposerez parfaitement sous la galerie; on y est très bien, et les garçons, je suis sûr, voudront vous tenir compagnie... Allons, dormez bien. Reposez-vous, acheva-t-il en donnant une légère claque sur le derrière de Clarence. La nuit qui vient, vous aurez du travail!

Il s'inclina, sans doute plus profondément qu'il ne l'avait prévu, car il montra sa grimace; mais, sitôt qu'il se fût redressé, sa figure redevint rayonnante, redevint comme la lune en son plein. Il s'éloigna à tout petits pas et en se dandinant.

— On se mettra ici, dit Noaga.

Il avait commencé de balayer un coin de la galerie.

— Non, là, dit Nagoa.

Il montrait une pile de couvertures.

— Vous comprenez, pour sa bosse, ce sera plus doux là, dit-il à Clarence.

— Eh bien, là! dit Noaga avec impatience. Mais tu parles un peu trop de ma bosse.

— Je ne le disais pas pour te désobliger, dit Nagoa. Je vais te bâtir un nid bien douillet.

— Un nid? dit Noaga. Un nid maintenant? Écoute, Nagoa...

— Le mendiant! dit Clarence.

Il regardait par-dessus le mur bas du palais et subitement il venait d'apercevoir le mendiant. Le vieil homme était juché sur un âne, et une femme conduisait la bête par la bride. L'âne paraissait malingre. Ou était-ce le mendiant qui était trop grand pour la bête? La femme, par contre, était bien nourrie; elle avait de la croupe et de la poitrine.

— Qu'en penses-tu? dit Noaga.

— Je pense qu'il ne court désormais aucun risque de s'écorcher les pieds, dit Nagoa. S'il s'écorche quelque chose, ce ne sera sûrement pas les pieds.

Les deux garçons s'esclaffèrent.

— Le fourbe! dit Noaga. Il a dû préparer ça depuis l'esplanade.

— Depuis l'esplanade? demanda Clarence.

Il essaya de se rappeler depuis quand la petite flamme, la flamme de l'inavouable, luisait dans les yeux du mendiant. Il ne l'avait vraiment vue luire, luire et pétiller, qu'au cours de la dernière nuit; mais peut-être luisait-elle depuis l'esplanade. S'il avait un peu moins regardé la pomme d'Adam du vieil homme...

— Quand l'avez-vous vue luire pour la première fois? dit-il.

— Rassurez-vous, dit Noaga, tout ce qui luit n'est pas or.

— Il y a des tournants, dit Nagoa. Cet équipage ne lui portera pas bonheur.

— Que veux-tu dire? demanda Noaga. Aurais-tu quelque projet?

— J'ai le cœur d'un agneau, dit Nagoa.

— Tu fais bien, dit Noaga. Grand-père n'admettrait pas une histoire comme celle de la veste.

— Parlez moins haut, dit Clarence. Le mendiant va finir par vous entendre.

— Il n'entendra rien, dit Noaga. Ce ne sont pas des choses qu'il aimerait entendre.

— Je voulais seulement dire, reprit Nagoa, que ce n'est pas avec un âne qui fait pitié et une femme qui fait envie qu'il pourra exercer son métier. Il rendra d'une main ce qu'il prendra de l'autre.

— Je croyais qu'il avait renoncé à tout, dit Clarence.

— Un homme qui pompe comme il pompe? fit Noaga.

Eh bien, le mendiant ne buvait pas en homme désabusé; Clarence dut l'admettre. Le vieil homme tenait des propos désabusés, mais sa pomme d'Adam... Du moins, alors, ne faisait-il que boire. A présent...

— Non, dit Clarence, je n'aurais pas cru qu'à son âge, il partirait en pareil équipage.

— N'empêche! Ce troc est moins bon qu'il n'en a l'air, dit Nagoa. Le vieux filou aurait pu soutirer bien autre chose à grand-père qu'un âne poussif et une femme qui n'est plus de première jeunesse. Il aurait pu soutirer trois ou quatre fois plus. Mais il ne sait pas troquer, il sait quémander, uniquement.

— Qu'est-ce que le mendiant a troqué? dit Clarence. Avait-il quelque chose à troquer?

— N'a-t-on pas toujours quelque chose à troquer? dit Nagoa.

Et il lorgna imperceptiblement Clarence.

— En somme, ce n'est qu'un tout petit fourbe, dit Noaga. Un apprenti.

— Ce n'est pas vraiment un tatoué, dit Nagoa.

Ils pouffèrent brusquement.

— Vous riez comme des fous, dit Clarence.

— Mais vous, pourquoi ne riez-vous pas? demandèrent les garçons.

Et ils pouffèrent de plus belle.

DEUXIÈME PARTIE

AZIANA

I

AKISSI

CLARENCE parvint péniblement au seuil de sa case. Il n'avait guère eu plus de six pas à faire — sa case, en tout, ne mesurait pas plus de six pas, — mais il lui semblait qu'il en avait bien fait cent. Il y avait une inexprimable lourdeur en lui. Il était lourd de sommeil, il était comme ivre de sommeil. Il avait la tête et les jambes inexprimablement lourdes.

Il s'accouda à la paroi; il voulait réfléchir à cette lourdeur. Mais il s'aperçut alors qu'il lui était impossible de réunir deux idées, et que c'était trop déjà d'aller au bout d'une.

La lourdeur maintenant était toute concentrée dans sa tête, eût-on dit; la lourdeur de la case certainement; la chaleur, ou la fumée, ou le brouillard, ou Dieu sait quelle autre épaisseur. Et les idées ne parvenaient à se rejoindre; peut-être se tendaient-elles la main — si elles avaient des mains, elles se les tendaient évidemment, — mais ces mains ne rencontraient que le vide. Pourtant, depuis que la fraîcheur de l'aube était sur son front, Clarence comprenait que les mains finiraient par se rejoindre. La lourdeur qui était en lui insensiblement se dissipait.

Le soleil au même moment se levait sur Aziana. Une grande flamme rose montait rapidement et chassait devant elle quelques restes de brume; et tout devenait du même rose que la flamme : la brume, la place sous les fromagers, les cases, le mur bas du palais, la galerie du fond. Puis la brume s'évanouit; et les cases, le mur, la galerie, le sol de la grande

place, rougirent; la terre rouge reconquit son empire; les cases et la galerie recouvrèrent leur ton rouge sang; le sol recouvra son rouge, plus velouté et plus sombre. Et le ciel bleuit, bleuit encore, devint toujours plus bleu; d'un bleu qui qui, tout à l'heure, deviendrait insoutenable.

Alors Clarence revint aux idées qui, un peu auparavant, se tendaient vainement la main dans le brouillard. Les premières qui se rejoignirent, avaient trait à quelque chose de mou et de léger qu'il avait heurté du pied en se levant, et qui avait failli le faire s'étaler. Il rentra dans la case. A la tête du lit, il buta contre un tas de feuilles ou d'herbes. Mais non : ni feuilles ni herbes ! A présent il savait ce que c'était; il n'avait pas besoin de voir, pas besoin de plus de lumière qu'il n'en pénétrait dans la case pour savoir ce que c'était; et même il n'aurait pas été nécessaire qu'il allât jusqu'à la tête du lit buter contre cette chose légère et molle : il lui aurait suffi de respirer l'air à l'entrée de la case.

Quand il revint à l'extérieur, il tenait dans la main une grosse gerbe de fleurs. Il la regarda un moment avec dégoût, puis, d'un coup, l'envoya rageusement rouler au loin. Ce n'était pas la première fois qu'il découvrait de ces gerbes dans la case. Il avait expressément défendu à Akissi d'en rapporter encore, mais Akissi passait outre; elle aimait la perfide odeur des fleurs.

— Akissi! appela-t-il.

Une femme sortit craintivement de la case.

— Ne t'avais-je pas défendu de poser des fleurs à la tête du lit?

La femme ne répondit rien; elle se tenait profondément inclinée, comme si elle eût cherché à dérober son visage.

— Va jeter cette saleté sur la place, dit Clarence en montrant la gerbe. Elle empoisonne jusqu'ici.

La femme ramassa la gerbe et franchit la porte de la cour. Maintenant elle était sur la place et elle regardait à droite et à gauche, comme incertaine de l'endroit où elle jetterait la gerbe. Clarence la regardait faire par-dessus le mur bas.

— Jette-la où tu es, cria-t-il. C'est assez loin.

Il aspira une longue gorgée d'air. Il lui semblait qu'il respirait pour la première fois depuis qu'il s'était levé. Cette

lourde odeur de fleurs et de terreau, c'était l'odeur même de la forêt; une abominable, une inavouable odeur! La femme regagna la cour et se dirigea aussitôt vers les cases voisines.

— Où vas-tu? cria Clarence.

— Je vais chercher de l'eau, dit-elle.

Il la regarda s'éloigner. « Drôle de femme! pensait-il. Pas un jour elle n'est la même. » Et il se mit à réfléchir à ce changement continu. N'était-ce pas étrange? C'était incompréhensible. Il ferma les yeux pour mieux y réfléchir. A Aziana comme à Adramé, tout le monde fermait les yeux pour réfléchir. Quand il les rouvrit, Akissi revenait de la fontaine; elle portait une grande jarre sur la tête.

— Voici l'eau, dit-elle en posant la jarre sur le sol.

La jarre avait le ton rouge de la case, le même léger vernis que la case.

— Tu ne devrais pas t'exposer à l'air du matin, poursuivit-elle. L'air du matin est plus frais que celui de la nuit. Tu prendras froid!

C'était vrai. Il risquait d'attraper quelque chose de mauvais, après la chaleur de la case. Le matin, l'air était spécialement vif!

— Mets ton boubou, dit Akissi.

Il passa son boubou.

— Où as-tu trouvé cette jarre? demanda-t-il.

— Je suis allée chercher de l'eau, dit-elle.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Tu es sortie de la case sans jarre et tu reviens avec une jarre sur la tête.

— La jarre était à la fontaine.

— Mais je n'aime pas qu'on se serve des jarres des autres. Sais-tu si elles sont propres?

— Celle-ci était fort propre.

Oui, la jarre était probablement propre : les gens d'Aziana étaient propres. N'empêche! il n'aurait pas fallu emprunter les jarres des autres. Cela risquait de causer des ennuis. Que dirait la femme qui ne retrouverait pas sa jarre là où elle l'avait mise?

— Mais quand tu es partie, tu n'avais pas de jarre, dit-il.

— Naturellement je n'en avais pas, puisque j'ai emprunté celle-ci.

— Tu me comprends mal. Je me demandais comment, étant sans jarre, tu as pu aller chercher de l'eau.

Akissi hésita une seconde, puis elle dit :

— Je savais que je trouverais bien quelque jarre à la fontaine.

Dieu ! ce qu'Akissi pouvait avoir de surprenantes façons de raisonner, pensa Clarence. On se perdait à la vouloir suivre ; un vrai casse-tête !... Mais peut-être, après tout, suivait-elle Clarence tout aussi difficilement.

— Il y a des moments où je ne te comprends pas, dit-il. Pas plus que je ne comprends ta façon de modifier, chaque jour, ta démarche. Tout à l'heure encore, je te regardais aller à la fontaine, et je ne te reconnaissais pas. Je me demande parfois si tu es toujours la même femme.

— Est-ce qu'une femme est jamais la même ? dit-elle.

Non, une femme n'était pas toujours la même ; elle ne pouvait pas toujours être la même. Et lui-même... Mais peut-être était-ce plus contrariant que divertissant.

— La fois prochaine, ne dépose plus de fleurs dans la case, dit Clarence.

Il s'accroupit à côté de la porte et se mit à regarder le ciel. « Encore un jour à tuer ! » pensa-t-il. Ah ! il en avait déjà tué un bon nombre ! Si les jours avaient laissé des dépouilles, il aurait pu en remplir plusieurs cases ; mais les jours ne laissaient rien. Tous ces jours, quand on y réfléchissait, c'était tout juste un vide ; et il en irait de cette journée-ci comme des précédentes. Si pourtant Nagoa et Noaga avaient la bonne idée de venir bavarder, et si Samba Baloum se joignait à eux, la journée passerait plus facilement. C'était terrible de n'avoir rien à faire !

D'abord, au sortir de la forêt, cela avait paru à Clarence assez agréable de se croiser les bras, en échange de la nourriture et du logement ; et puis cela l'avait terriblement ennuyé. Le mendiant avait fait allusion à de menus services ; mais il n'avait pas été une seule fois question de services, ni petits ni grands ; tout se passait comme si l'on eût tenu Clarence pour incapable de jamais tenir un emploi. Or, il était très capable de s'employer, et il l'avait prouvé. Quand on s'était mis à décortiquer le coton, il avait regardé faire les femmes —

c'était du travail de femmes —; et quand on avait battu cette bourre, comme du feutre, et que les femmes l'avaient filée, il avait regardé encore, car c'était toujours du travail de femmes; mais quand le coton s'était finalement transformé en gros écheveaux rugueux, il avait pris sa part de travail, car, à ce moment, c'était devenu du travail d'hommes; il avait tissé ce coton et même il y était devenu habile. Mais pouvait-on tisser tout le long du jour?

Pourquoi ne lui donnait-on aucun travail? Il devenait affreusement paresseux, à ce régime. Sa femme, cette Akissi que Samba Baloum avait amenée, le premier jour, en même temps qu'il montrait à Clarence la case que les maçons du naba achevaient de construire, le déchargeait de tout souci. Eh bien, d'autres que lui peut-être pourraient s'accommoder d'un pareil régime; d'autres que lui peut-être pourraient se reposer de tout sur leur femme; Clarence, lui, ne pouvait pas. Et il bâilla longuement. Cette journée ne s'annonçait pas moins fastidieuse que les précédentes.

Akissi sortit de la case avec son mortier et son pilon. Elle glissa un petit tabouret sous elle et commença de piler le mil. Comme chaque jour, elle serait la première à faire retentir la chanson du pilon à travers Aziana; et cela devait certainement déranger les autres, qui comptaient faire la grasse matinée. Elle levait les bras très haut, et le pilon tombait lourdement dans le mortier; une fine poussière de farine flottait sur les bords.

« Si je me lavais? se dit Clarence. Si je ne me lave pas, maintenant que l'air est encore un peu frais, tout à l'heure je n'en aurai plus le courage... »

— Akissi, où est la jarre? demanda-t-il.

Il savait parfaitement dans quel coin de la case Akissi la rangeait; en fait sa question n'avait d'autre but que de se faire apporter la jarre; et c'était bien ainsi qu'Akissi l'avait comprise, car déjà elle ressortait de la case, la jarre fermement plantée sur sa tête. « Il ne se passe pas de jour que je ne gagne en fainéantise », pensa Clarence. Et il enleva son boubou.

— Tu es sûre que la jarre était propre, dit-il.

— Elle n'aurait pas pu être plus propre, dit Akissi.

Clarence considérait l'eau avec méfiance. Il en puisa un

peu, examina l'eau dans le creux de sa main et la renifla, puis, enfin rassuré, il se jeta l'eau à la figure et se frotta avec les doigts. « Je me lave comme un chat, se dit-il. Ce n'est pas ainsi que je me débarrasserai de l'odeur. »

— Prends le tabouret, dit-il à Akissi.

Il pensait qu'il ne serait vraiment délivré de toute cette odeur comme collée à sa peau, collée comme une deuxième peau, qu'en prenant une douche. Akissi apporta le tabouret et grimpa dessus. Elle remit la jarre sur sa tête et l'inclina au-dessus de Clarence.

— Verse, dit Clarence.

L'eau tomba, comme une vraie douche. C'était très agréable. Clarence avait inventé le système; et maintenant beaucoup de gens à Aziana se lavaient ainsi. Clarence se frottait vigoureusement.

— Je n'aime pas que tu emportes des jarres qui ne nous appartiennent pas, dit-il. Tu feras bien de reporter celle-ci où tu l'as trouvée, sitôt qu'elle sera vide.

Bien sûr, ce système qu'il avait inventé, ce n'était pas sorcier; mais ce n'était pas bête; l'eau tombait fraîche, et on pouvait se laver à fond; au surplus l'eau communiquait au corps une énergie très plaisante, une énergie dont on ne pouvait évidemment rien faire, dont Clarence tout au moins ne faisait rien, une énergie gratuite, mais une énergie quand même.

Aziana, à présent, s'animait. Clarence voyait, par-dessus le mur bas, des gens qui allaient et venaient sur la place. On se criait « bonjour » de loin. Des gens demandaient à Clarence des nouvelles de sa santé ou s'il avait bien dormi; certains venaient s'accouder au mur pour échanger quelques propos, qui n'engageaient à rien, ou pour féliciter Clarence de sa bonne mine. Oui, cette douche prise sur le pas de la case et toute entrecoupée d'aménités, c'était une splendeur; on se serait douché par pur plaisir.

— Voici Samba Baloum, dit Akissi.

Clarence vit déboucher Samba Baloum. Le boulot, comme l'appelaient les deux garçons, s'approchait comme d'habitude : à tout petits pas et en se dandinant. Rien ne le pressait, rien jamais ne le pressait.

— Bien dormi? dit Samba Baloum.

— Mal dormi, dit Clarence. L'odeur de la forêt empoisonnait la case.

— Ce n'est pas une odeur désagréable, dit Samba Baloum.

— C'est une odeur qui rend fou, dit Clarence.

— Eh!... eh!... dit Samba Baloum.

Sa bouche s'était largement fendue, mais il n'en sortait qu'un lointain gloussement. C'était pourtant le rire qui la fendait; mais, rire, c'était trop déjà; c'était trop fatigant. C'est pourquoi toute l'hilarité de Samba Baloum tenait dans un petit gloussement.

— Lave-moi le dos, Baloum, dit Clarence. Je ne peux pas atteindre mon dos avec mes mains. Et Akissi ne peut pas à la fois verser l'eau et me laver le dos.

Samba Baloum lui lava le dos.

— Ça va ainsi? dit-il.

— Ça va, dit Clarence.

Quelle main molle avait Baloum! Une main comme une éponge. Mais non : comme une peau de chamois. Une main comme celle-là ne devait pas vraiment nettoyer; elle était trop grasse, trop molle. On ne savait pas ce que Baloum avait dans le corps; beaucoup de graisse pour sûr, et puis de la viande, sans doute, mais autre chose encore : des choses spongieuses; ou du vent, peut-être, comme dans les outres que les musiciens faisaient résonner, les nuits où l'on dansait sur la place. Akissi, elle, avait une main un peu rugueuse, une vraie main.

— Tu te portes mieux que tu ne te portais quand tu es arrivé, dit Samba Baloum.

— Ça t'étonne? fit Clarence. Te rends-tu compte que je ne fais rien? Mais là, rien!

— Eh bien, tu en fais assez, dit Samba Baloum. Le naba est content de toi.

— Le naba!... Le naba!... dit Clarence.

Il ne pouvait plus supporter la barbiche du naba. Tout tombait de cette barbiche, la faveur et la défaveur, la grâce et la disgrâce. Qu'est-ce que le naba croyait être? Il croyait être Dieu! Cette momie se croyait Dieu!

— Tu deviens dodu, dit Samba Baloum. Quand le mendiant t'a amené tu étais un vrai poulet.

— Pourquoi Nagoa et Noaga le traitaient-ils de fourbe? demanda Clarence.

— Si tu écoutes ces deux fripons!... dit Samba Baloum.

Mais le mendiant était réellement un peu fourbe. Un peu fripon et un peu coquin. Il était beaucoup de choses peu édifiantes. « Pourtant, se disait Clarence, en me proposant de me reposer à Aziana, il a eu l'œil. » Était-ce le même œil où luisait la petite flamme suspecte?

— On ne peut pas dire qu'il soit réellement un fourbe, dit-il.

— Non, on ne peut pas le dire, dit Samba Baloum.

Il gloussa imperceptiblement.

— Que fais-tu, Baloum? dit Clarence. Je peux savonner mes cuisses moi-même.

— Eh bien, alors j'ai terminé, dit Samba Baloum.

Et il lui donna une claque sur le derrière.

— Je n'aime pas de recevoir des claques sur le derrière, dit Clarence.

— Tu es un vrai coq, dit Samba Baloum. Le mendiant disait vrai.

Akissi commença d'essuyer Clarence. Elle se servait pour cela d'une sorte de serviette-éponge. Avant que Clarence n'apprît à tisser, on ne connaissait pas ce genre de tissu à Aziana; on s'essuyait avec des toiles affreusement rêches et qui arrachaient la peau. Mais Clarence avait appris à tisser avec du fil qu'on laissait tout exprès très mousseux; à présent, on avait de ces tissus qui étaient comme des serviettes-éponges; l'usage s'en était répandu rapidement.

— Noaga! Nagoa! s'écria Clarence tout joyeux.

Les deux garçons venaient de sauter le mur. Leur présence allait apporter un peu d'animation dans la journée qui commençait.

— Déjà levés? dit Clarence.

— Déjà! dirent les garçons.

— S'ils se sont levés si tôt, dit Baloum, ce n'est sûrement pour rien de bon.

— Dites, Clarence, cela ne doit pas être désagréable de se faire essuyer par Akissi? dit Nagoa.

— Qu'en sais-tu? demanda Clarence.

— Il s'en doute, dit Noaga. Toi, Akissi, ne rougis pas.

— S'il y a encore des enfants, ne les cherchez pas ici, dit Samba Baloum.

Et il donna une claque sur le derrière de Noaga.

— Je ne sais ce que tu as à taper sur les derrières, dit Noaga. Quand ce n'est pas celui de Clarence, c'est celui de Nagoa, ou c'est le mien. Cela ne se fait pas.

— Si tu recommences encore, dit Clarence, je botterai si joliment le tien que tu ne pourras plus t'asseoir.

— Je te rappelle en tout cas que, de ma part, cela n'a pas d'importance, dit Baloum.

— Tu es un drôle d'homme, dit Clarence.

— Un homme?... dit Samba Baloum.

Il soupira.

— Le roi le sait!... dit-il.

Clarence passa son boubou.

— Akissi, n'oublie pas de reporter la jarre où tu l'as prise, dit-il.

— Celle-ci n'est pas la vôtre? dit Baloum. J'aurais juré que c'était la vôtre.

— C'est une jarre que j'ai empruntée, dit Akissi.

Et elle fit un petit signe des paupières à Samba Baloum.

— Oui, cette jarre-ci est moins belle que la vôtre, dit Baloum. La matière est moins belle.

— Ce n'est pas qu'elle soit vraiment moins belle, dit Clarence, mais je n'aime pas me servir des jarres des autres.

Et maintenant qu'allait-on faire? Il s'était lavé, il avait bavardé, mais la journée était à peine entamée et elle était longue.

— Que va-t-on faire? dit-il.

Ce n'était pas un jour où il eût aimé tisser.

— On va aller voir les cadeaux de Fatou, dit Noaga.

— Fatou?... Quelle Fatou? dit Clarence.

— La petite qui est fiancée, dit Nagoa.

— On va d'abord fumer une pipe à l'ombre, dit Samba Baloum. On va fumer une pipe et vider une calebasse... Vous

deux, dit-il à l'adresse des garçons, allez quérir les calebasses chez le naba.

— Et si le maître des cérémonies nous surprend? dit Nagoa.

— Est-ce toi qui encaisseras les coups de gaule? demanda Noaga.

— Si le maître des cérémonies montre son nez, dit Samba Baloum, vous prendrez vos jambes à votre cou.

Et il se dirigea vers la galerie avec Clarence.

— Assoyons-nous ici, dit Samba Baloum.

Ils s'accroupirent, et Baloum fit sa grimace; une grimace qui, comme le reste, ne tirait pas à conséquence.

— Je n'aimerais pas que le maître des cérémonies nous surprît, dit Clarence.

— Bah!

— Ne sais-tu pas qu'il est souvent à rôder?

— Tranquillise-toi, dit Samba Baloum. Je me charge de lui!

Il tira sa pipe de son boubou. Akissi était retournée à son mortier et à son pilon, et le chant du pilon retentissait de nouveau. Plusieurs femmes s'étaient jointes à elle, et les pilons tombaient en cadence.

— Tiens! les revoici déjà, dit Samba Baloum. Le maître des cérémonies n'a pas dû être bien terrible.

Les deux garçons avaient enfilé les calebasses sur un bâton et portaient chacun un bout du bâton sur l'épaule. Ils alignèrent les calebasses devant Clarence et devant Baloum, et s'assirent en face.

— Je bois à la santé du maître des cérémonies, dit Samba Baloum.

— Voilà une fière idée, dit Clarence.

— A sa santé. Et que le diable l'emporte, s'il ne l'a pas encore fait! dirent les garçons.

— Il n'est assurément jamais trop tard pour bien faire, dit Samba Baloum.

Tout en buvant, Clarence regarda le ciel. Le soleil n'était pas très haut encore.

— Les journées sont longues, dit-il en posant sa calebasse.

— Elles sont belles, dit Samba Baloum.

« Trop belles! songea Clarence. Trop uniformément belles. Les jours se suivent et se ressemblent à s'y méprendre; on ne pourrait en tirer du lot un seul qui diffère des autres. »

— Par contre, les nuits sont courtes, dit Samba Baloum.

— Les nuits? dit Clarence. Je ne te parlais pas des nuits.

— Eh! je me comprends, dit Samba Baloum. Elles sont toujours trop courtes.

— Mais moi, je ne te comprends pas, dit Clarence. Que veux-tu dire? Toutes ne sont pas courtes.

Une nuit comme celle qu'il venait de passer, toute empoisonnée par l'odeur de la forêt, n'était pas une nuit courte. Cette chaleur, cette furieuse exacerbation des sens, cet état où l'on cessait d'être soi-même pour se transformer en une sorte de bête, cela jurait avec l'idée d'une nuit courte.

— Il y a des nuits épaisses à couper au couteau, dit-il.

— Plains-toi! dit Samba Baloum.

— Si nous étions à votre place, nous ne nous plaindriions pas, dirent les garçons.

Ils lorgnaient Akissi. Clarence suivit leur regard. « Ils sont stupides! » pensa-t-il. Il ne demeura pas moins à regarder Akissi; il la voyait lever le pilon très haut et l'abattre dans le mortier. Puis il détourna les yeux : ce pilon et ce mortier, le mouvement du pilon... « J'ai les yeux salis », se dit-il. Et il rougit fortement. Pourtant... Pourtant Akissi avait des qualités. Non, il ne le disait pas dans le sens où Samba Baloum l'eût entendu; ces qualités-là n'étaient pas étrangères à Akissi mais Clarence n'y voulait pas penser. Il savait bien qu'il était devenu un autre homme, depuis qu'il séjournait à Aziana; mais il détestait cet homme, il refusait de donner audience à cet homme qui, à la nuit, se déchaînait pour l'odeur de quelques fleurs. Akissi avait des qualités qui étaient sans relation avec cette bassesse : elle était courageuse, elle était d'une propreté méticuleuse, elle avait appris à faire une cuisine moins gluante que celle du Sud... Oui, elle avait d'énormes qualités. Et puis elle avait des négligences incroyables, à jurer qu'elle le faisait exprès : ces gerbes de fleurs qu'elle laissait traîner dans la case; ou, soudain, cette jarre étrangère qu'elle empruntait...

— Je ne me plains pas, dit-il.

Samba Baloum et les deux garçons partirent d'un grand rire.

— Ah! vous m'ennuyez, dit Clarence.

— Tu es un fameux coq, dit Samba Baloum.

— Un poulet, un coq... dit Clarence. Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas ces comparaisons. Et puis, tu devrais choisir : je ne peux pas à la fois être coq et poulet.

— J'ai choisi, dit Samba Baloum. D'abord, je ne savais pas : tu n'avais que la peau sur les os, et je ne pouvais pas savoir; à présent, tu n'es plus comme tu étais.

— Vous avez Akissi à présent, dirent les garçons.

Ils riaient, Samba Baloum aussi riait; ils riaient comme si cette plaisanterie eût été autre chose qu'une grosse plaisanterie... « Oui, j'ai Akissi... » se dit Clarence. Et il la regarda de nouveau piler le mil. « J'ai cette changeante Akissi, différente chaque nuit. » Il tirait à petits coups sur sa pipe. Sa songerie s'évada vers sa vie passée. Si quelqu'un, qui l'avait connu alors, l'eût vu sous la galerie, fumant et buvant, accroupi à la manière des noirs, vêtu d'un boubou comme les noirs, il ne l'eût pas reconnu.

Et qui aurait pu dire ce qui s'était passé? Clarence lui-même ne le savait pas. L'odeur de la forêt, sans doute; certainement cette odeur frôleuse qui est l'odeur même du Sud, aguicheuse et cruelle, lascive, inavouable. Mais Clarence la respirait avec dégoût, il y pensait avec dégoût. De la croupe et des seins, c'était ce qu'on voyait; c'était cela peut-être aussi qu'on respirait. Et là, Akissi était comme les autres; Clarence n'aurait pas pu la différencier des autres. Il ne voyait pas mieux son visage que celui des autres; il ne la différenciait avec certitude que dans les moments où elle se montrait aux hublots de la case : Akissi posait son visage dans l'encadrement du hublot, et Clarence la différenciait. Mais, sitôt qu'il la voyait toute, il ne voyait plus son visage : il voyait de la croupe et des seins; la même croupe haute et les mêmes seins piriformes que les autres femmes d'Aziana... Et il trouvait la journée longue, il attendait la nuit; mais pas dans le sens où Samba Baloum l'entendait. Grands dieux, non, pas dans ce sens-là!... Il n'attendait pas la nuit : il la

craignait. Le chien qui était en lui l'attendait peut-être; mais lui, il la craignait, il l'abominait, il...

Il voulut se lever et s'en aller; mais alors il aperçut devant lui le maître des cérémonies. Celui-ci s'était approché à sa manière, qui était inopinée et faite pour prendre les gens en défaut. Pourtant il n'était qu'un maître de cérémonies, il n'était même pas le surveillant général du naba. Qu'est-ce qui le poussait à s'en donner les dehors?

— Vous buvez? demanda le maître des cérémonies.

— Il faut bien tuer le temps, dit Samba Baloum.

Le maître des cérémonies les inspecta à tour de rôle.

— Je me demande où vous avez pu trouver ce tas de calebasses, dit-il quand il eut terminé son examen.

— Ne t'inquiète pas et bois un coup avec nous, dit Samba Baloum.

— Nous vous invitons, dit Clarence.

— Vous l'entendez? dirent les garçons. Il vous invite.

— Ne fais pas de cérémonies, dit Samba Baloum.

— D'où vient le vin? dit le maître des cérémonies.

— D'où viendrait-il? dit Samba Baloum. Une réserve que Clarence avait dans sa case et qu'il nous destinait.

— A votre santé! dit Clarence au maître des cérémonies.

— A la vôtre! dit le maître des cérémonies.

Il prit une gorgée et la garda un moment dans sa bouche.

— Il est fameux, n'est-ce pas? dit Samba Baloum.

— Il a le goût du vin du naba, dit le maître des cérémonies.

Il considérait fixement les garçons.

— Si je vous attrape à chaparder le vin du naba... dit-il.

— Nous? dirent les garçons. Nous, chaparder le vin de grand-père?... Baloum, toi qui nous connais, dis-lui donc!

— Ce ne sont pas des agneaux, dit Samba Baloum. Tout le monde sait bien qu'ils ne sont pas des agneaux. Et ce n'est pas non plus leur métier. Mais, pour ce qui est de chaparder le vin du naba, je me porte garant d'eux.

— Mais ce ne sont pas des agneaux, dit le maître des cérémonies.

— Qui pourrait se targuer d'être un agneau? demanda Samba Baloum. A part moi, qui ne le suis que par force...

— Très bien, Baloum! dirent les garçons.

Ils rirent tous, même le maître des cérémonies avec ses dents cruelles.

— Lui, en tout cas, dit le maître des cérémonies en désignant Clarence, il aurait peine à se faire passer pour un agneau. Chaque nuit...

— Laisse donc! dit vivement Samba Baloum.

— Quoi, chaque nuit? demanda Clarence.

— Je me comprends, dit le maître des cérémonies. Faites l'ahuri ou l'agneau si cela vous amuse, mais ne croyez pas que vous m'embobelinez. Je ne suis pas non plus un agneau; je vois clair dans votre jeu!

— Je ne joue aucun jeu, dit Clarence.

— Vous ne me ferez pas croire que, chaque nuit...

— Plus un mot là-dessus! dit fortement Samba Baloum. Si le naba apprenait quelles paroles tu viens de proférer, il t'en coûterait, tout maître des cérémonies que tu es. Ta gaule pourrait bien se rompre sur ta propre échine.

— Ma gaule? dit le maître des cérémonies. J'aimerais savoir où elle est. Je la cherche depuis que je suis levé.

— Ce n'est pas de votre gaule qu'il est question, dit Clarence. J'aimerais, moi, savoir ce que vous insinuez.

— Des sornettes, dit Samba Baloum.

— Si c'est au vin que vous faisiez allusion... dit Clarence.

— Il est bien question du vin! dit le maître des cérémonies. Encore qu'il soit aussi question de vin; personne ne savait que vous en aviez une réserve.

— Personne non plus n'entre dans ma case sans mon autorisation, dit Clarence.

— Voilà qui est un peu fort! dit le maître des cérémonies. Et vous aviez l'audace de prétendre, il n'y a pas un instant, ne pas savoir quel jeu vous jouez? Vous me prenez décidément pour plus bête que je ne suis... Avec quelle femme étiez-vous cette nuit?

Samba Baloum frappa le maître des cérémonies sur la bouche.

— Tu répondras de tes paroles devant le naba, dit-il.

— Puisque tu le prends ainsi, dit le maître des cérémonies, je m'en vais. Je pourrais à mon tour te frapper sur la bouche,

mais il ne convient pas que je frappe un déchet tel que toi. Tu m'entends? Pas un homme, un déchet! Prends-le comme il te plaira... Mais lui! dit-il en montrant Clarence. Lui!...

Il se leva fièrement. Il allait se retirer, quand il aperçut le bâton dont les garçons s'étaient servi pour transporter les calebasses.

— Ma gaule! dit-il. Que fait ma gaule ici?

— Si nous nous doutions que c'était là votre gaule! dirent les garçons.

— Le naba saura que vous buvez son vin, dit le maître des cérémonies en serrant la gaule sous son bras.

— Et il apprendra par la même occasion que tu en as bu, dit Samba Baloum. Il apprendra cela en même temps que les paroles que tu as proférées..

— Je me moque de toi et de ton coq! cria le maître des cérémonies en s'éloignant roidement.

— Fanfaron! dit Samba Baloum entre ses dents.

— Mais enfin, me direz-vous?... dit Clarence.

— Des propos d'ivrognes, dit Samba Baloum, de purs propos d'ivrogne!

— Il n'était pas ivre, dit Clarence. Il ne pouvait pas être ivre, pour une pauvre demi-calebasse qu'il a vidée.

— Il ne dessoûle pas, dit Samba Baloum.

— J'étais avec Akissi, cette nuit, dit Clarence.

— Mais bien entendu! dit Samba Baloum. Avec qui d'autre aurais-tu dormi? Tu vois bien que ce sont bonnement des propos d'ivrogne. Je ne comprends pas que tu y attaches de l'importance.

— Toi, pourtant, tu en attaches, dit Clarence. Sans quoi tu ne l'aurais pas menacé de rapporter ses paroles au naba.

— Je le disais pour l'effrayer, dit Samba Baloum. Je le disais pour qu'il se taise au sujet du vin.

— Ainsi je comprends mieux, dit Clarence.

— Naturellement, tu comprends mieux, dit Samba Baloum. Maintenant tout est clair, et tu comprends parfaitement. Je devais l'effrayer et je cherchais un prétexte; alors j'ai pris celui-là; mais tu as vu que cela n'a pas fait grand effet; ce n'était pas non plus un très bon prétexte.

— Pas très bon, non, dit Clarence. Mais il m'a appelé un coq.

— Il l'a dit parce qu'il est ridiculement jaloux de ses femmes. Il a plusieurs femmes, et quelques-unes sont réellement jolies; alors il croit que tous les hommes leur font la cour; et il aura cru que, toi aussi, tu courais le guilledou à ses dépens. Il plaidait le faux pour savoir le vrai; il cherchait à te tirer les vers du nez, tu comprends? Voilà comme il est.

— Je n'ai jamais regardé ses femmes, dit Clarence. Je ne sais même pas qui elles sont.

— Mais lui croit que tout le monde leur court après ou tombe dans les pommes à leur vue.

— L'idiot! dit Clarence.

— C'est le mot, dit Samba Baloum... Viens, nous irons voir les cadeaux de fiançailles de Fatou.

Il se leva avec une terrible grimace.

— Pour sûr, elle aura reçu de magnifiques cadeaux, dit-il. On se fiance et, tant que les fiançailles durent, le miel coule à flots... Akissi! cria-t-il. Range ces calebasses dans la case, ma fille. On ne sait jamais; quelque malveillant pourrait s'en emparer.

— Akissi, dit Clarence, où étais-tu cette nuit?

— Où voulais-tu qu'elle soit, sinon à tes côtés? dit Samba Baloum.

— Akissi, ce matin quand tu es sortie de la case, tu avais une démarche que je ne te connais pas, dit Clarence. Tu n'avais pas ta démarche habituelle.

— J'étais lasse, dit-elle.

Elle s'étira.

— N'avais-je pas de bonnes raisons d'être lasse? dit-elle.

— Quel coq! dit Samba Baloum, en donnant une claque sur le derrière de Clarence.

— Finis, Baloum, dit Clarence. Ce que je dis est plus sérieux que tu ne pourrais le croire.

— C'est tout juste des contes à dormir debout, dit Samba Baloum. On ne te demande pas ce que tu fais la nuit... Allons, viens, dit-il en l'entraînant par la taille... Ah! tu peux dire que tu es dodu! Pas vrai, les enfants, qu'il est dodu?

— Dodu! dodu! dirent les garçons.

Ils le tâtaient, de leurs doigts agiles.

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi? dit Clarence.

— Tu vois bien que ce sont deux plaisantins, dit Samba Baloum.

— Toi aussi, tu es un plaisantin, dit Clarence. Tous, vous me palpez comme une volaille au marché.

Il réfléchit un moment.

— Mais non, reprit-il, pas comme une volaille. Ma parole, vous me tâtez comme on tâte un étalon!

— Un étalon? s'écria Samba Baloum. Ah! voilà qui est drôle! Il faut que je rie. Tu ne m'en voudras pas, mais il faut que je rie.

Il gloussa plus fort que les fois précédentes. Les garçons, eux, se tordaient.

— Un étalon, parfaitement! dit Clarence.

Il les regarda tour à tour et il trouva un peu étrange qu'ils détournassent les yeux. Avait-il proféré une incongruité? S'il en avait proféré une, elle n'était ni moins lourde ni moins épaisse que les leurs. Mais ce n'était pas une incongruité : il était vraiment comme un étalon. Il y avait des nuits, ces nuits où l'odeur de la forêt emplissait la case, où il était un immonde étalon... Un jour, le roi s'assoierait sous la galerie, il s'assoierait là même où ils étaient assis, fragile et pur, fort d'une force qu'il tirait de sa pureté; indiciblement pur!... Est-ce qu'un étalon pourrait s'approcher du roi?... Clarence soupira... Ah! comme toutes ces journées passées dans l'attente du roi étaient longues! Et lourdes! C'était le vide, ces journées; et c'était un terrible poids; c'était... On ne pouvait dire ce que c'était... C'était fangeux et c'était gluant... Est-ce que le roi pourrait voir autre chose que cette fange? Il ne verrait que cette fange et il reculerait de dégoût, il...

— Venez-vous? dirent les garçons.

— Je vous suis, dit Clarence.

II

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES

— **M**INUTE, Akissi, dit Clarence, minute!

Il avait un pied hors du lit et il rappelait Akissi, qui allait à la fontaine avec sa jarre.

— Mets-toi à la fenêtre, poursuivit-il en se levant.

Il sortit et alla se poster devant le hublot.

— Où es-tu? dit-il.

— Me voici, dit-elle. Je posais la jarre par terre.

Son minois apparut dans l'encadrement du hublot... Oui, c'était Akissi. C'était elle; on ne pouvait honnêtement le contester. Certes, il n'était pas toujours aisé pour Clarence de différencier ces visages noirs; mais c'était visiblement, c'était irrécusablement Akissi, qui se tenait dans l'ovale du hublot. Deux yeux très grands, peut-être pas plus grands que d'autres, mais très grands à cause du blanc de l'œil qui contrastait violemment avec le noir d'ébène du reste; un nez gentillet, et passablement mutin; et puis des lèvres bien dessinées, presque trop dessinées, des lèvres...

Clarence brusquement pensa au corps d'Akissi. Il voyait le visage seulement, mais il se représenta brusquement le corps d'Akissi et il pensa à la façon dont leurs corps, le sien et celui d'Akissi, se tendaient. Il sentit un feu sombre le parcourir, un feu aussi sombre que la peau d'Akissi. Et il eut honte... Mais avait-il toujours honte?... « Parfois je n'ai pas honte, s'avoua-t-il. Il y a des nuits où je n'ai pas honte, des nuits où je suis comme fou, où je suis réellement fou. » Il soupira..

Comment un feu semblable, un feu si brûlant et si sombre, pouvait-il parcourir les veines? Comment pouvait-on à la fois abominer une chose et la convoiter?... Ses jambes en tremblaient.

— Va chercher l'eau, dit-il.

Il se laissa glisser le long de la paroi et se trouva assis dans le soleil levant. Maintenant ses jambes ne tremblaient plus; elles frémissaient très légèrement; et elles frémissaient pour un tout autre motif : elles accueillaien le soleil. Ce rien de soleil sur le corps, tout au matin, dans l'air frais du matin, c'était extraordinairement apaisant; cela chassait la nuit et les horreurs de la nuit, les odeurs de la nuit, cela chassait le Sud. C'était une promesse; et à l'instant où on la recevait, il importait peu que ce fût une promesse sans suite. Clarence ne s'apercevait même pas qu'il était nu. La nuit, il sentait sa nudité; mais le matin, assis au soleil, il ne s'apercevait pas qu'il était nu : l'air venait si frais, si neuf, l'air était si juvénile! Non, on ne s'apercevait pas qu'on était nu dans ce soleil-là, dans cet air-là; et, partant, on ne pensait pas non plus à voiler sa nudité. Les gens d'Aziana ne voilaient pas davantage la leur : ils n'y songeaient pas, ils se laissaient vivre. Clarence se laissait vivre.

Si, au saut du lit, souvent des pensées moroses lui venaient, si toutes sortes de tracas fictifs ou réels alors le poursuivaient, cela durait jusqu'à ce que les brumes de la nuit, les odeurs de la nuit, se fussent dissipées. Plus tard, Clarence se laissait vivre; vivre au soleil, et, bien entendu, à l'ombre, dès que le soleil avait pris de la force; à cette ombre d'Afrique qui est encore du soleil, qui est un soleil à peine atténué, à peine moins rieur que le grand soleil.

« Je me laisse vivre... se dit Clarence. Si je me limais les dents comme les gens d'Aziana, on ne verrait plus de différence entre eux et moi. » Il y avait la couleur de la peau, oui. Mais quelle différence était-ce là? « C'est l'intérieur qui compte, poursuivit-il. Je suis exactement comme eux. » Et n'était-ce pas mieux ainsi? N'était-ce pas mieux que d'être Clarence? Et c'est pourquoi il suivait cette pente, qui était la pente des gens d'Aziana, qui n'était pas sa propre pente. Mais quelle était « sa » pente?

— Je n'ai pas de pente, dit-il à voix haute.

Il regarda Akissi partir pour la fontaine, avec sa jarre sur la tête. C'était bien Akissi, et c'était bien sa démarche. Non, Akissi n'avait pas, chaque matin, une démarche différente; elle ne changeait de démarche que les nuits où elle déposait une gerbe de fleurs à la tête du lit. Alors, oui, elle avait une tout autre démarche, elle devenait une autre Akissi. Mais dès qu'elle avait un peu marché dans l'air du matin, respiré l'air du matin, dès qu'elle était allée à la fontaine, elle redevenait l'Akissi de tous les jours. « Ai-je, moi, ma vraie démarche, quand je sors de la case après ces affreuses nuits? Je n'ai pas ma vraie démarche, je suis lourd et je suis comme ivre, je suis ivre. Pas plus qu'Akissi, je n'ai alors ma vraie démarche; je traîne les pieds, je me traîne. C'est l'air du matin seulement qui me rend à moi-même. »

— Voici l'eau, dit Akissi.

— Je me lave maintenant, dit-il. Prends le tabouret.

Il se mit soudain à rire.

— Peux-tu croire, dit-il, que j'aie fui Adramé parce qu'une espèce de carême-prenant prétendait s'approprier mon caleçon?

— Pourquoi te serais-tu laissé enlever ce qui t'appartient? dit-elle.

— Tu n'as pas saisi. Je me moquais de mon caleçon comme de ma première culotte. Mais je ne voulais pas me promener nu.

— Eh bien, tu t'es rattrapé depuis!

— Je ne l'aurais pas cru. Si je l'avais cru, je ne serais jamais venu ici.

— Il est préférable de mettre un boubou, dit-elle.

— C'est naturellement préférable. Mais boubou ou non, cela ne me gêne plus.

— Si tu n'étais pas un blanc... dit-elle.

— Tu veux dire que je suis plus noir qu'un noir? Tu peux le dire : je m'en moque bien.

— Pourquoi te moques-tu de tout?

— Le sais-je? dit-il.

Il repartit pour une longue méditation. Mais on ne pouvait pas convenablement se laver et raisonnablement méditer

en même temps; c'était comme si on eût entrepris, d'une main, de se masser verticalement le front, et, de l'autre, de se frotter horizontalement le ventre; les deux mouvements se contrariaient.

— Il y a temps pour tout, reprit-il. Temps pour méditer et temps pour se laver. Temps...

Ah! ce n'était assurément pas le temps qui faisait défaut : on ne savait comment l'user! Toute cette matinée encore se perdrait en projets en vue d'user le temps, jusqu'à l'heure, l'heure de midi généralement, où l'on s'apercevrait qu'aucun des projets n'était viable.

— As-tu rangé les calebasses dans la case? demanda-t-il.

— Elles sont tout au fond.

— On les posera dans la cour quand Baloum arrivera, dit-il. Mais n'attends pas que je t'en donne l'ordre, apporte-les spontanément; il faut que Baloum sente qu'on fait cas de sa présence. Crois-tu qu'il va bientôt venir?

— Ne vient-il pas chaque matin?

— C'est un véritable ami. S'il était ici, il me laverait le dos; ce n'est pas que j'aime beaucoup ses mains : elles sont molles, trop douces et trop molles; mais il faut voir l'intention... N'oublie pas d'apporter les calebasses dès qu'il arrivera.

— Je n'oublierai pas.

Qui, Baloum était fidèle. Et puis, dévoué; fidèle comme un caniche et dévoué comme on ne l'est pas. Si on avait besoin d'une chose, et on avait à tout bout de champ besoin de l'une ou l'autre chose, on la lui demandait, et il l'apportait; ou plutôt il la faisait apporter : il n'aimait pas du tout se fatiguer. Ah! le boulot!

— Il ne fait vraiment rien, dit Clarence.

— Qui ça? dit-elle. Baloum?... Tu oublies qu'il a dans ses attributions la surveillance du sérail.

— Eh bien! ça ne le fait pas maigrir!

« Un emploi comme celui de Baloum, moi aussi je pourrais le remplir, pensait-il. Je pourrais garder dix sérails! Pourquoi ne suis-je pas le gardien du sérail? »

— J'en ferais autant, dit-il.

— Tu ne pourrais pas.

— Comment, je ne pourrais pas? Je ne vois pas que ce soit si compliqué.

— Ce n'est pas cela. Il faut... Il faut un homme... Mais comprends-moi : quand je dis « un homme », c'est seulement une façon de parler, car, à proprement parler, il ne faut pas un homme; il faut un homme « forcément » de confiance... « Forcément », tu comprends?

— C'est de la bagatelle que tu parles? dit-il.

— Oui, dit-elle. Un homme qui se borne à donner des claques au derrière des épouses du naba.

Elle l'essuyait. Subitement, elle se mit à rire à gorge déployée.

— Ce n'est pas toi qui te contenterais de donner des claques au derrière des épouses! dit-elle. Voici ton boubou.

— Non, donne-moi mon boubou des dimanches. Je compte demander audience au naba.

— Tu ne le pourras pas. Le maître des cérémonies est en prison, et il n'y a personne par conséquent qui puisse transmettre ta demande.

— Ah! Baloum a réussi à le faire enfermer?

— On le jugera tout à l'heure, dit-elle.

Eh bien, n'était-ce pas là une distraction toute trouvée? Au moins on n'aurait pas à se demander comment il convenait de tuer le plus agréablement cette journée.

— Prends mon boubou des dimanches, dit-il. J'irai témoigner à ce procès.

— Baloum témoignera, dit-elle.

— Mais, moi aussi, je puis porter témoignage. Le maître des cérémonies n'avait rien dit de très grave; tout au plus quelques plaisanteries.

— Il suffit de Baloum, dit-elle.

— Mais Baloum est le plaignant.

— Précisément!

— Ah! je parie que cela va faire un fameux carnaval!

— N'est-ce pas toujours un carnaval? dit-elle.

Clarence revoyait la salle d'audience d'Adramé, et le vieux filou accroupi sur la table, égrenant son chapelet. En avait-il débité des coquecigrues, le coquin!

— Donne-moi mon boubou des dimanches, dit-il. Il faut que j'assiste à cela.

— La séance n'est pas publique, dit-elle. Cela nuirait à sa majesté. Naturellement tout se passe comme si le public était présent; mais, en fait, le public n'est pas admis; le naba et les hauts dignitaires sont seuls présents.

— Les barbiches? dit-il.

— Toutes les barbiches.

— Ne puis-je porter une fausse barbe? dit-il.

Elle se reprit à rire.

— Je ne t'aimerais pas avec une barbe, dit-elle.

Elle riait toujours quand Nagoa et Noaga survinrent.

— Vous l'avez entendu? dit-elle aux garçons. Il voulait mettre une fausse barbe!

— Je veux aller au tribunal du naba, dit Clarence.

— Vous ne pourrez pas, dirent les garçons.

— Voilà un bout de temps que je me tue à le lui dire, dit Akissi, mais il n'en démord pas.

— Va prendre mon boubou des dimanches, dit Clarence. Si je ne puis pas aller au tribunal — ce qui n'est pas prouvé — rien par ailleurs ne m'empêche de mettre mon boubou des dimanches. Le vêtement, je suppose, ne regarde que moi.

Akissi alla prendre le boubou dans la case.

— Vous allez vous morfondre, dirent les garçons.

« Me morfondre? » pensa Clarence. Mais y avait-il eu une journée, depuis qu'il habitait Aziana, où il ne s'était point morfondu? Y avait-il eu une journée où il n'avait pas vainement attendu que le roi vînt s'asseoir sous la galerie? S'il devait se morfondre aujourd'hui encore, cela ne le changerait pas.

— Pourquoi me morfondrais-je? dit-il.

— Même si vous ne vous morfondrez pas, vous aurez constamment peur de gâter votre beau boubou, dirent les garçons.

— Il y aura des boubous plus longtemps que moi, dit Clarence.

Et il enfila le boubou qu'Akissi lui avait posé sur la tête. C'était un boubou safran avec des fleurs roses, un authentique vêtement de dimanche, criard et fragile.

— Ne t'assieds pas n'importe où avec ce boubon dit Akissi.

Et elle déroula une natte.

— Assieds-toi sur la natte.

— J'attends Baloum, dit Clarence en s'asseyant.

— Viendra-t-il? dirent les garçons.

— Il vient toujours, dit Akissi.

Et elle leur fit un signe d'intelligence. Puis elle retourna dans la case pour prendre son mortier et son pilon.

— Apporte les calebasses, dit Clarence. Baloum ne tardera plus.

— Il n'est pas indispensable que nous l'attendions pour commencer, dirent les garçons. Nous boirons la première à sa santé.

— Croyez-vous que Baloum aura raison du maître des cérémonies? demanda Clarence.

— Il aura sa peau, dit Noaga.

— Voire! dit Nagoa. Le maître des cérémonies est malin.

— Mais Baloum a l'oreille de grand-père, dit Noaga.

— Pourquoi ne puis-je assister à ce procès? dit Clarence.

— Vous savez bien que vous n'avez pas de barbe, dit Nagoa.

Une barbe?... Pourquoi une barbe, grands dieux? Comme si ce guignol n'était pas précisément fait pour des enfants! Ou comme s'il y avait tant de réjouissances à Aziana qu'on ne sût où donner de la tête. Mais il ne se passait jamais rien! Aziana était un trou, était un désert! Et maintenant qu'il se passait quelque chose, le spectacle était interdit aux enfants.

— Il y a certainement un moyen d'entrer sans être vu, dit-il. Vous deux, vous avez sûrement un moyen d'entrer sans qu'on vous voie. N'êtes-vous pas deux polissons?

— Nous sommes deux polissons, dirent les garçons en riant.

— Alors pourquoi ne m'y menez-vous pas? reprit Clarence.

— Nous ne pouvons pas, dit Nagoa. Si cela venait à se savoir...

— Personne n'en saura rien, dit Clarence.

— Mais vous, vous le saurez, dit Noaga.

— Naturellement!

— Et vous le répéteriez, dit Nagoa. Vous n'auriez rien de plus pressé que de le répéter.

— Vous ne pourriez manifestement pas tenir votre langue, dit Noaga.

— Je serai muet comme la tombe! dit Clarence.

— Il ne faut pas parler si légèrement des morts, dirent les garçons. Cela n'est pas prudent.

« Comment les décider? » se demandait Clarence.

— Je vous donnerai mon boubou, dit-il.

— Votre boubou des dimanches? s'écrièrent les deux garçons.

— Parole d'honnête homme, je vous le donnerai. Il est assez large pour que vous puissiez chacun y tailler un vêtement.

Les deux garçons restèrent un moment à réfléchir. Le boubou était hideux, mais sans doute en jugeaient-ils autrement. Ils le regardaient et puis ils se regardaient, et de nouveau ils le regardaient et puis ils regardaient un peu en eux-mêmes. Un vrai débat de conscience. Quelque chose comme la vertu aux prises avec l'honneur; l'honneur de porter un beau boubou, bien entendu.

— Venez, dirent-ils brusquement.

— Akissi, nous allons sur la place, cria Clarence. N'oublie pas de ranger les calebasses.

Les deux garçons prirent à gauche de la case du naba. Entre le mur d'enceinte et la case, il y avait un deuxième mur, un mur dont on soupçonnait difficilement la présence tant qu'on n'avait pas le nez dessus. Le passage ainsi formé était des plus étroits, par exemple; et on n'y était nullement caché à la vue, car les deux murs étaient ridiculement bas. Mais, quelques mètres plus loin, un escalier se découvrit qui paraissait s'enfoncer sous terre; une vapeur chaude, fade comme l'haleine du métro, en émanait. Cette chaleur fade semblait indiquer que l'escalier descendait très bas, beaucoup plus bas qu'on ne l'eût attendu dans un pays où les travaux d'architecture n'étaient pas spécialement poussés. Au bout de quelques marches, pourtant, Clarence et les garçons se trouvèrent dans un tunnel obscur, et qui eût été plus ténébreux que

la nuit si les nombreuses portes, qui ouvraient de part et d'autre de la paroi, n'eussent été revêtues de verre dépoli. Ce verre laissait filtrer une lueur comme marine; la lumière de l'extérieur, peut-être; plus vraisemblablement, celle des lampes qui brûlaient dans les nombreuses pièces dont toutes ces portes annonçaient l'insolite présence. Le couloir rappelait, à peu de chose près, celui du bâtiment de justice d'Adramé.

— Ne suis-je pas déjà venu ici? dit Clarence.

— Chut! firent les garçons.

Ils marchaient silencieusement, sans un regard pour les nombreuses portes qu'ils dépassaient. Au fond, le couloir bifurquait. Les deux garçons s'arrêtèrent. Manifestement, ils hésitaient sur la direction à prendre.

— Un couloir ne vaut-il pas l'autre? demanda Clarence à voix très basse.

Il se souvenait de sa course dans le bâtiment de justice d'Adramé, cette course à n'en pas finir qui, en fin de compte, l'avait ramené dans la salle d'audience.

— Certainement non! dirent les garçons. Mais n'entendez-vous rien?

Clarence tendit l'oreille. Il lui sembla que, très loin, des voix s'élevaient. Mais comment distinguer si ces voix venaient de la droite plutôt que de la gauche? Elles étaient si lointaines, si vagues...

— Je ne puis rien préciser, dit Clarence. Mon oreille ne me dit rien.

— Il y a un autre moyen, dirent les garçons.

Là-dessus, l'un d'eux se mit à tourner si follement qu'on ne put bientôt plus distinguer son menton de sa nuque. Subitement, il se laissa tomber. Sa tête indiquait très légèrement la droite. L'indice ne paraissait pas très net, pas très déterminant; et peut-être eût-il été prudent de renouveler l'expérience; néanmoins c'est ce couloir de droite que les garçons prirent. Mais il faut croire que l'indice était meilleur qu'on ne l'avait d'abord jugé, car tout à coup les voix résonnèrent avec force; Clarence découvrit dans la paroi de gauche une minuscule fenêtre : les voix venaient de là. La fenêtre donnait sur une salle d'audience en tous points semblable à celle d'Adramé, aussi nue et repoussante, aussi délabrée et

faussement majestueuse, que celle d'Adramé. Le maître des cérémonies parlait d'une voix de tonnerre.

— Je n'ai rien dévoilé que l'homme blanc ne sût déjà, criait-il.

Il se tenait agenouillé devant les mêmes fauteuils que Clarence avait vus, le jour de son arrivée à Aziana; les mêmes momies à barbiche occupaient les fauteuils, et si immobiles qu'on les eût crues définitivement momifiées, n'eût été le luisant de l'œil; le naba trônait au centre, et sa barbiche paraissait plus autoritaire que jamais. Baloum était assis derrière le maître des cérémonies.

— J'affirme que l'homme blanc n'avait aucun soupçon, cria Samba Baloum. Mais je ne réponds pas de ce qu'il pense actuellement.

— L'homme blanc n'est pas un sot, se reprit à vociférer le maître des cérémonies. Il sait parfaitement la différence entre Akissi et les femmes du sérail qui lui rendent visite pendant la nuit. D'ailleurs il suffit d'observer son attitude embarrassée à l'issue de ces visites.

— J'atteste que l'homme blanc ne s'apercevait de rien, cria Baloum.

— Mensonge! hurla le maître des cérémonies.

— Non! cria Baloum en assénant le pied sur la nuque du maître des cérémonies. Je répète que l'homme blanc ne s'apercevait de rien, et qu'il ne pouvait s'apercevoir de rien, car chaque épouse, en entrant dans sa case, déposait à la tête du lit une gerbe de fleurs forestières; l'odeur aussitôt se répandait et rendait l'homme blanc inconscient.

— Que raconte-t-il? dit Clarence aux garçons. Il ne raconte que des fables! Ce n'est pas comme ça qu'il aura la peau du maître des cérémonies.

— Ne parlez pas si haut, dit Nagoa.

— Je ne peux m'en empêcher, dit Clarence. C'est vraiment trop stupide!

— On va vous entendre, dit Noaga.

— Je ne sais pourquoi on ne m'a pas appelé à témoigner, marmonna Clarence. J'aurais averti Baloum de la sortise de sa manœuvre.

Il remit l'œil à la fenêtre et entendit le maître des cérémonies qui criait à tue-tête :

— Qu'importe d'ailleurs que l'homme blanc sache ou ne sache pas, maintenant que toutes les femmes du sérail lui ont rendu visite!

— Erreur! cria Baloum en pesant fortement avec le pied sur la nuque du maître des cérémonies. Plusieurs épouses doivent encore rendre visite à l'homme blanc; au surplus, celles qui se sont rendues dans sa case ne caressent pas toutes l'espoir d'un heureux événement. Il restait beaucoup à faire. A présent que l'homme blanc a la puce à l'oreille, rien ne dit que j'arriverai à mes fins.

— Quelles fables stupides! dit Clarence aux garçons. J'aurais cru Baloum moins sot. Que ne parle-t-il du vin, au lieu de disputer des sornettes que débite le maître des cérémonies?... Et puis, pourquoi hurlent-ils aussi? Le naba n'est pas sourd, que je sache!... Baloum ne peut-il comprendre qu'il fait le jeu du maître des cérémonies?

— Ne pouvez-vous parler plus bas? dirent les garçons. On finira par nous découvrir.

Ils ne l'avaient pas plus tôt dit que Clarence n'entendit plus un traître mot de ce qui se hurlait dans la salle d'audience. Il voyait Baloum s'agiter lourdement, et le maître des cérémonies lever les bras, mais il ne percevait plus un mot, plus un son. On eût dit qu'il était à des milliers de mètres des plaideurs, et qu'il ne les voyait si proches de lui que parce qu'il les observait à la lunette, ou parce que la fenêtre était pourvue d'un jeu de loupes. Mais la fenêtre n'était-elle pas réellement pourvue de loupes? Elle était vitrée, en tout cas, ce qu'elle n'était certainement pas quand Clarence s'en était approché.

— Que s'est-il passé? demanda Clarence aux garçons.

— Ne voyez-vous pas bien qu'on a fermé la fenêtre? dirent les garçons. On se sera aperçu de notre présence. Vite! Venez vite!... On peut nous tomber dessus d'une seconde à l'autre... Venez, ou nous ne répondons de rien!...

Ils détalèrent; Clarence les suivit. Dans le fond du couloir, il y avait une porte que les garçons, pour ne pas perdre de temps, enfoncèrent d'un double coup de tête. Clarence en-

trevit au passage une pièce, non moins encombrée de débris et de décombres de toute espèce que celles d'Adramé. La porte suivante ouvrait sur une pièce ni moins vétuste ni moins misérable; et il en fut de même pour les suivantes. « Suis-je revenu à Adramé? » se demanda Clarence. Mais sans doute était-il revenu à Adramé, car les mêmes tas d'immondices parsemaient les chambres qu'il traversait. « Ou serait-ce que la sordide justice des hommes ne peut se rendre que parmi les immondices? »

— Halte! cria-t-il soudain. Je n'en puis plus!

Et il se laissa tomber.

— Levez-vous! crièrent les garçons. Levez-vous ou vous allez nous faire pincer. Et, certes, il nous en cuira, mais il vous en cuira aussi. Ne pouvez-vous faire un effort? La sortie maintenant est proche.

Clarence se redressa et reprit sa course. N'eût été la sécurité des garçons, il ne l'eût pas reprise, car il ne croyait pas que la sortie fût proche et il croyait qu'il allait d'un moment à l'autre se retrouver à son point de départ : devant la minuscule fenêtre. Mais la sortie était réellement proche; bientôt un air moins moite annonça la proximité de l'air libre. Clarence précipita l'allure. Et brusquement ce fut l'air libre! Les fuyards se trouvaient sur une petite terrasse, d'où l'on découvrait un quartier d'Aziana. Clarence reconnut aussitôt le quartier.

— A présent, vous pouvez souffler, dirent les garçons. Nous sommes hors d'atteinte.

Ils se laissèrent tomber, et Clarence se laissa tomber à côté d'eux.

— Eh bien, jamais, dit Clarence quand le souffle lui fut un peu revenu, jamais je n'ai assisté à rien de plus abracadabrante! Dieu sait pourtant si l'audience où j'étais sur la sellette a pu être extravagante; mais celle-ci passe tout. A croire qu'ils étaient tous devenus fous...

— Le maître des cérémonies n'en est pas moins cuit, dit Noaga.

— Cuit? dit Clarence. Tu ne vas pas...

— Prenez un peu patience et vous ne tarderez pas à l'entendre brailler.

— Ne braillait-il pas déjà suffisamment?

— Mais maintenant il va brailler pour autre chose!

— C'est le ressentiment qui te fait parler, dit Clarence. Si la gaule du maître des cérémonies n'avait pas, à ton retour à Aziana, pondu un œuf de pigeon sur ton crâne, tu ne parlerais pas ainsi. Cet œuf, tu le portes trop sur l'estomac.

— Noaga n'en a pas moins raison, dit Nagoa. Le maître des cérémonies est cuit.

— Cuit et quasi à point, tu peux le dire, dit Samba Baloum, dont la pleine lune apparut au ras de la terrasse.

— Baloum! s'écria Clarence.

Il voulut se lever, mais les garçons lui donnèrent chacun un coup de coude.

— Baloum, dit plus calmement Clarence, quelle surprise de te voir!

— Que faites-vous ici? demanda Samba Baloum.

— Nous sommes venus chercher un peu de fraîcheur, dit Clarence.

— Sur une terrasse? fit Samba Baloum.

— Oui, dit Clarence, je croyais que, plus haut nous monterions, plus la fraîcheur serait grande. Mais ce calcul ne s'est pas révélé très juste.

— Tu as de la chance que les terrasses d'Aziana ne soient pas plus élevées, dit Samba Baloum.

— Peut-être ai-je cette chance-là, dit Clarence. Ce n'est pas une très grande chance.

— Tu vas attraper un bon coup de soleil, dit Samba Baloum. Viens sous la galerie.

Ils suivirent Samba Baloum de terrasses en terrasses et de grenier de mil en grenier de mil jusqu'au rebord d'une cour profonde, une sorte de fosse aux ours comme on en voit dans les jardins zoologiques, mais démesurée. Bien entendu, ce ne pouvait être une fosse aux ours; mais c'est à cela néanmoins qu'on pensait parce que les êtres, bêtes ou hommes, qu'on y eût enfermés, eussent été bien empêchés de déchirer les visiteurs ou de s'échapper.

— Qu'est-ce que cette cour? dit Clarence. Je n'avais jamais vu cette cour.

— Tu n'as pas non plus à la voir, dit Samba Baloum. C'est le sérail.

— Le sérail? Vraiment? dit Clarence.

— Le sérail, oui. Mais il faut passer très vite. Le naba ne veut pas qu'on jette le regard dans son sérail.

— N'y jettes-tu pas le regard?

— Je le fais par permission spéciale.

— Ne savez-vous pas que cela ne tire pas à conséquence? dirent les garçons en éclatant de rire.

— Polissons! dit Samba Baloum.

— Nous n'avons fait que répéter tes propres paroles.

— Mais il y a jour et heure pour les répéter, dit Samba Baloum.

— Laisse-moi jeter un regard, dit Clarence.

— Regarde une seconde, si tu veux, dit Samba Baloum. Mais pas plus d'une seconde. Je ne veux pas de querelle avec le naba.

Clarence plongeait le regard dans la fosse. De prime abord, elle lui avait paru vide; mais, à présent, — était-ce parce qu'il se penchait fortement, ou parce que ses yeux n'étaient plus éblouis? — elle lui parut merveilleusement peuplée. A l'ombre de la muraille, il y avait une quantité de femmes, entourées chacune d'une ribambelle d'enfants; presque toutes tenaient dans leurs bras, ou juchés sur le dos, ou à demi enfouis dans des pagnes, des enfants plus petits, dont la couleur café au lait était celle des mulâtres.

— D'où viennent ces petits sang-mêlé? demanda Clarence.

— Ce ne sont pas des sang-mêlé, dit Samba Baloum.

— Alors pourquoi sont-ils café au lait?

— Beaucoup sont café au lait quand ils naissent, dit Samba Baloum. Ils foncent par la suite.

— Tu veux dire qu'ils deviennent noirs comme toi?

— Tout juste! Viens maintenant, car il y a plus d'une seconde que tu regardes.

— Je regarde seulement les petits sang-mêlé, dit Clarence.

— Mais je t'ai dit que ce ne sont pas des sang-mêlé! Allons, viens. Ne reste pas planté là.

— A quel âge noircissent-ils?

— Le soleil les noircit. Mais à présent, viens. Je ne peux pas te laisser ici plus longtemps.

— Je viens, dit Clarence. J'aurais juré que c'étaient des sang-mêlé.

Ils longèrent encore plusieurs cours, ou plusieurs fosses, toutes d'une destination si incertaine qu'on aurait pu les croire multipliées pour le pur plaisir de creuser et de bâtir; après quoi, ils s'engagèrent dans un couloir non moins bas de paroi et non moins resserré que celui où Clarence et les garçons s'étaient faufileés au début de leur expédition. Ce couloir les mena d'une traite à la galerie. Le naba y était installé avec ses dignitaires. Sitôt qu'il aperçut Clarence, il lui fit un petit signe avec sa barbiche comme pour le saluer.

— Le spectacle va commencer, dit Samba Baloum. Le naba te fait dire que le spectacle va commencer.

— Il m'a fait un petit signe de rien du tout avec sa barbiche, dit Clarence.

— Précisément, dit Samba Baloum. Pour ce qu'il avait à te dire, il ne pouvait te faire un signe plus grand. Mais regarde plutôt à ta droite.

Clarence alors avisa le maître des cérémonies. Le déplaisant personnage était étendu, la face au sol; et ses mains et ses pieds étaient attachés à des piquets. Maintenant qu'on l'avait dépouillé de son boubou, il paraissait plus long et plus coupant que jamais.

— Que lui est-il arrivé? dit Clarence.

— Il ne lui est rien arrivé encore, dit Samba Baloum, mais tu vois bien qu'il est cuit.

— Il va rôtir, dirent les garçons.

— Vous ne prétendez pas qu'on va le brûler vif? dit Clarence.

— Sommes-nous des cannibales? dit Samba Baloum. Non, la peau seulement va lui cuire. La peau et un peu plus que la peau, naturellement : un doigt ou deux de chair au-dessous de la peau..

Sur la place, une sorte de tumulte s'éleva. Une houle de têtes vint battre le mur bas du palais; à chaque interstice de la grille de bambous, des regards gloutons s'allumaient.

— Assoyons-nous, dit Samba Baloum. D'ici, nous

pourrons tout voir. Nous pourrons mieux voir que si nous étions assis sous la galerie.

Le naba agita sa barbiche. Un des dignitaires qui tenait une gaule se détacha du groupe. Il se dirigea gravement vers le maître des cérémonies.

— As-tu encore des calebasses? demanda Samba Baloum.

— J'avais dit à Akissi de les apporter dès que tu arriverais, dit Clarence.

— Akissi! cria Samba Baloum.

Akissi apparut avec les calebasses.

— J'attendais que vous soyez installés, dit-elle. Ne les ménagez pas : le naba en a fait apporter de nouvelles.

Samba Baloum leva saalebasse dans la direction du maître des cérémonies.

— A la tienne! cria-t-il.

Le maître des cérémonies lui répondit par un regard furieux.

— Ne le prends pas de mauvaise part, dit Samba Baloum. Ta santé m'est plus précieuse que tu ne pourrais le croire. Elle m'est garante de ton endurance!

Le naba, à ce moment, agita sa barbiche plus énergiquement qu'il ne l'avait encore fait. Et le dignitaire, qui s'était accroupi à côté du maître des cérémonies, comme pour mieux le surveiller, roula cruellement les yeux. Aussitôt la gaule entra en mouvement; elle s'abattit en sifflant sur le derrière du maître des cérémonies.

— Elle mord furieusement, dit Noaga. C'est la gaule même du maître des cérémonies.

— Tu dois en savoir quelque chose, dit Nagoa.

— Mais je ne vais plus être seul à le savoir! Mets-toi bien cela dans la tête. Mets-le-toi dans la tête comme le maître des cérémonies se le met dans le derrière.

— Ce n'est pas beau, de se réjouir du malheur des autres, dit Clarence.

— Avec ça que vous vous êtes privé de vous gausser de ma bosse! dit Noaga.

— L'œuf de pigeon, dit Nagoa.

— Regarde, plutôt que de ressasser des vieilleries, dit Noaga.

La gaule sifflait si gaillardement que la maître des cérémonies ne put se retenir de gémir. Le long du mur d'enceinte, les gens devinrent plus bruyants. Ils avaient accueilli les premiers coups avec la même indifférence que le maître des cérémonies; mais à présent ils s'agitaient, sans qu'on pût toutefois déterminer si c'était le plaisir ou la pitié qui les animait. Mais bientôt il apparut que c'était le plaisir uniquement, car de brefs éclats de rire partirent en fusées.

— Eux aussi s'amuse, dit Noaga.

— Aziana n'offre pas grande distraction, dit Samba Baloum en haussant légèrement les épaules.

— Mais le maître des cérémonies ne sera pas nécessairement de ton avis, dit Clarence.

Il ne pensait pas que le pitoyable spectacle, donné aux dépens du derrière du maître des cérémonies, prêterait beaucoup à rire, et moins encore que le maître des cérémonies pût y prendre plaisir.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, dit Samba Baloum. Le maître des cérémonies pense absolument comme moi. N'est-ce pas sa fonction d'organiser les spectacles?

— C'est une plaisanterie, dit Clarence.

— Je t'assure que cette gaule n'est pas une plaisanterie.

— C'est bien ce que je disais.

— Nous voilà d'accord ainsi, dit Samba Baloum.

Il gloussa imperceptiblement et porta sa calebasse à ses lèvres.

— « Tan! » dit le dignitaire qui maniait la gaule.

— Que dit-il? demanda Clarence.

— Il dit « dix! ». Mais rassure-toi : ce n'est qu'un commencement; la gaule peut faire beaucoup mieux. Tout ceci, prends-le pour simple amuse-bouche; quand le festin commencera...

Il s'interrompit pour cracher sur les fesses du maître des cérémonies.

— Que fais-tu? dit Clarence.

— Ça rafraîchit, dit Samba Baloum. La gaule le chauffe, et moi, je le rafraîchis.

Il se remit à glousser. Derrière le mur bas, d'autres bouches s'ouvraient pour cracher.

— On ne devrait pas, dit Clarence.

— Mais puisque ça rafraîchit! dit Noaga.

Et il cracha à son tour.

— Eh bien, je n'aime pas ça, dit Clarence.

Chaque fois que la gaule l'atteignait, le maître des cérémonies esquissait un saut de carpe; mais il devait se borner à l'esquisser, car les quatre piquets l'empêchaient de sauter comme il l'aurait voulu.

— Cet homme souffre, dit Clarence.

— On ne peut pas vraiment dire qu'il soit à la fête, dit Noaga.

— Noaga, je n'aurais pas cru ça de toi, dit Clarence. Je te dis que cet homme souffre, et que tu devrais avoir pitié de lui. Et tu ris, tu as le cœur de rire!

— Est-ce que le maître des cérémonies pleurerait, dit Nagoa, quand il a pondu l'œuf?

Le fait est qu'il riait, ou tout au moins qu'il souriait largement. Clarence se souvenait parfaitement de ses dents limées et cruelles. Mais peut-être étaient-ce les dents seulement, peut-être...

— « Mouan! » dit le dignitaire à la gaule.

— « Vingt! » traduisit Samba Baloum. A peine un divertissement!

— Quand ne sera-ce plus un divertissement? demanda Clarence.

— Je ne sais pas, dit Samba Baloum. A trente, à quarante peut-être... Le maître des cérémonies est un vieux dur à cuire.

— Tu ne prétends pas qu'on va lui infliger le double de ce qu'il a déjà reçu? s'écria Clarence. Il ne le supporterait pas.

— Il peut beaucoup supporter, dit Samba Baloum. Tu n'as pas idée de ce qu'un homme peut supporter. Le maître des cérémonies a une excellente santé. Tout à l'heure encore, rappelle-toi, nous avons bu à sa santé. Il est maigre, mais...

— Mais déjà son derrière commence à grossir, dit Noaga.

— Son derrière a beaucoup encaissé et il a considérablement grossi, dit Nagoa.

Sous la galerie, un deuxième dignitaire se leva et vint parler à mi-voix à celui qui maniait si allégrement la gaule.

— Que dit-il? s'enquit Clarence.

— Il dit de frapper un peu plus sur la fesse gauche, dit Samba Baloum. Le naba juge qu'il ne faut pas défavoriser la gauche au profit de la droite.

— Dis au naba que c'est assez.

— Je ne peux pas, dit Samba Baloum. Le naba est un homme juste.

— Raison de plus. Le naba ne peut pas être cruel.

— Mais il n'est pas cruel. Il est juste! Il ne veut pas que la fesse droite souffre plus que la gauche.

— C'est pure cruauté, dit Clarence.

— Peut-être est-ce cruauté, mais c'est sûrement justice.

— Tu appelles ça de la justice?

— Je ne suis pas juge, dit Samba Baloum. Je suis le gardien du sérail. Mais les hommes justes appellent ça : justice. Est-ce ma faute à moi si les hommes justes ont tant d'invention?

— « Tan saba! » dit le dignitaire à la gaule.

— « Trente! » déjà, dit Samba Baloum.

— Je crois qu'on va rire, dit Noaga.

Il cracha sur le derrière du maître des cérémonies.

— Je ne veux plus rester ici, dit Clarence.

— Attends encore un peu, dit Samba Baloum. Ça va être le plus beau.

— Non, dit Clarence, je m'en vais.

Il regardait le derrière boursoufflé du maître des cérémonies; il pensait que la peau ne tarderait pas à se fendre. Et alors...

— C'est honteux! dit-il. Et c'est toi, toi seul, Baloum, qui es la cause de tout cela!

— Moi? dit Samba Baloum.

— Oui, toi! dit Clarence. Toi avec tes stupides accusations!

Mais les deux garçons, en même temps, lui donnèrent chacun un vigoureux coup de coude. « Dois-je vraiment me taire? se demanda Clarence. Je ne peux plus me taire! » Il entendait les cris du maître des cérémonies, et ces cris devenaient sans cesse plus déchirants. Certainement le sang ne tarderait plus à couler. Peut-être arrêtaient-on au premier

sang? Mais non, rien ne les arrêterait; c'étaient de vrais sauvages... Clarence se leva.

— Tu ne vas pas t'en aller quand vient le plus joli? protesta Samba Baloum.

— Je m'en vais.

— Reste! Je demanderai audience au naba.

— Tu es un brave type, Baloum, dit Clarence. Tu es lent en tout, mais tu es un brave type. Dis au naba que ça suffit.

Il se rassit.

— Ne bouge pas d'ici, dit Samba Baloum. Je cours parler au naba.

Il se leva en grimaçant et cracha sur les fesses du maître des cérémonies.

— Elles ont énormément enflé, dit-il.

— Dépêche-toi! dit Clarence.

— Ne bouge pas, dit Samba Baloum. J'y vais.

Il se dirigea à tout petits pas vers la galerie et se prosterna. Le naba, d'un mouvement de sa barbiche, le fit s'approcher, et Samba Baloum s'assit à côté de lui. Cependant les coups de gaule continuaient à tomber.

— Crois-tu que leur conférence sera longue? dit Noaga.

— Elle ne sera pas courte, dit Nagoa. Il faut tenir compte des salamalects.

— Mais sera-t-elle assez longue? dit Noaga.

— Pour peu qu'elle se prolonge, dit Clarence, le derrière va saigner. Il est gonflé et...

— Il va sûrement saigner! dit Noaga.

— Est-ce donc cela que tu attends? dit Clarence. Mais alors...

De nouveau il se leva. De la main, Samba Baloum lui fit un geste apaisant, comme pour dire que tout allait bien et qu'il n'avait qu'à demeurer assis; puis le gros homme se remit à parler rapidement à l'oreille du naba. Clarence se rassit. Qu'eût-il fait? « Les sauvages! » pensait-il. Il soupira. Mais il fallait attendre; il n'y avait rien à faire, sinon attendre. Même si Clarence partait maintenant, les coups de gaule ne tomberaient pas moins activement; par contre, s'il ne quittait pas sa place, peut-être le naba se déciderait-il à mettre fin au supplice.

— Un peu de vin? dit Noaga.

— Non, dit Clarence, je n'ai pas envie de boire.

— N'oubliez pas que vous nous avez promis votre bou-bou, dit Nagoa.

— Je ne l'oublie pas.

— Prenez un peu de vin, dit Naoga. Vous pourrez cracher une gorgée sur le derrière du maître des cérémonies.

— Pour qui me prends-tu? dit Clarence.

— Vous n'avez donc pas pitié? dit Noaga. Une bonne gorgée de vin, voilà qui rafraîchirait pourtant bien les fesses du maître des cérémonies.

Clarence prit une gorgée à la calebasse, mais il l'avalait presque aussitôt.

— Non, je ne pourrais pas, dit-il.

— Vous êtes sans pitié, dit Noaga. Vous prenez une gorgée et vous l'avez; vous l'avez alors que le derrière du maître des cérémonies est brûlant, gonflé à éclater. Après cela, vous me reprocherez de manquer de cœur! Mais regardez donc comme le derrière est devenu gros!... Il est bien deux fois aussi gros qu'il était.

Heureusement Samba Baloum revenait. Et Clarence n'eut pas à regarder une nouvelle fois le pauvre derrière du maître des cérémonies : Samba Baloum se penchait vers le dignitaire à la gaule, et les coups cessèrent.

— Le naba, sur ta demande, a consenti à interrompre la fête, dit Samba Baloum à Clarence. Mais, crois-moi, les gens ne seront pas contents. Tu blesses leur sentiment de la justice.

— Oh là là! fit Clarence.

On avait délié le maître des cérémonies et on l'avait mis debout. Peut-être aurait-on mieux fait de le laisser étendu sur le sol. Le malheureux n'arrivait pas à faire un pas et il avait grand-peine à se tenir sur ses jambes. Le dignitaire dut le soutenir.

— Il a bien reçu cinquante coups, dit Noaga.

— On l'a à moitié tué, dit Clarence.

— Pensez-vous! dit Nagoa. Il aura tout au plus un peu de mal à s'asseoir.

— Qu'il se tienne debout! dit Noaga. Un maître des cérémonies n'a pas tellement besoin de s'asseoir.

— Ce qu'il lui faut, dit Samba Baloum, c'est une bonne compresse sur le derrière.

Le maître des cérémonies et le dignitaire avaient fini par atteindre la galerie. Les têtes, une à une et comme à regret, disparurent du mur de clôture.

— Ils ne sont sûrement pas contents, dit Nagoa en lorgnant la foule sur la place.

— Ce sont des hommes justes, dit Samba Baloum.

— C'est pourquoi ils font cette tête, dit Noaga.

— Qu'ils la fassent, dit Clarence. Je me moque de leur tête!

— Mais eux ne se moquaient pas du derrière du maître des cérémonies, dit Samba Baloum.

— Eh bien, sache-le, Samba Baloum, ces figures d'hommes justes et le derrière du maître des cérémonies, pour moi c'est du pareil au même. Je n'ai pas pu cracher sur le postérieur du maître des cérémonies, mais je pourrais cracher à la figure de ces justes!

— Ne te fâche pas, dit Samba Baloum. Ne te fâche ni pour une paire de fesses ni pour plusieurs, quand bien même elles seraient, comme dans toutes les foules animées par le sentiment de la justice, treize à la douzaine. Ce n'est pas la peine.

— En tout cas n'allez pas oublier le boubou, dirent les garçons.

Clarence tira son boubou par-dessus sa tête.

— Que fais-tu? dit Samba Baloum.

— Je leur avais promis mon boubou des dimanches, dit Clarence.

— Mais tu ne peux pas te mettre nu devant le naba! Ça ne se fait pas!

— Alors qu'il me donne un autre boubou, dit Clarence. Je ne peux plus supporter la vue de celui-ci. Ces fleurs roses sur un fond safran me lèvent le cœur.

— Ce que tu m'auras déjà fait courir aujourd'hui! dit Samba Baloum. Crois-moi ou ne me crois pas : je suis rendu.

Il se dirigea nonchalamment vers la galerie et se remit à parler à l'oreille du naba. Il parla assez longuement; il semblait que le naba hésitât à acquiescer à la demande. Enfin la

barbiche s'inclina comme affirmativement. Samba Baloum fit signe à Clarence de s'approcher.

— Le naba voudrait savoir si un boubou vert à fleurs rouges te conviendrait? dit-il.

— A fleurs rouges? dit Clarence. Me prend-il pour un perroquet?

— Tu sais bien qu'il te prend pour un coq, dit Samba Baloum. Tu n'avais pas besoin de te mettre nu pour ça.

— Je veux un boubou vert à fleurs blanches, dit Clarence.

— A fleurs blanches? dit Baloum.

Il se mit à réfléchir.

— M'est avis que cela ne sera pas beau, dit-il.

— Est-ce toi qui le porteras? demanda Clarence.

— Non, mais c'est moi qui le regarderai, dit Samba Baloum.

Il soupira longuement.

— L'homme blanc voudrait des fleurs blanches, dit-il au naba.

Le naba agita sa barbiche, et les dignitaires se levèrent. Sur un nouveau signe du naba, ils se dirigèrent vers la grande case et revinrent peu après avec une longue série de coffres. Il y en avait de tous âges et de toutes dimensions, depuis l'humble cantine du colonial en mission dans la brousse jusqu'aux coffres à ferrures et à trésors des pirates. Le naba remit à Samba Baloum son trousseau de clefs.

— Ouvre! dit-il avec solennité et lenteur.

Les premiers coffres que Samba Baloum ouvrit étaient pleins de rats.

— Que voilà de fières richesses! dit Clarence.

— Ne sois pas si pressé, dit Samba Baloum.

— Tu sais pourtant bien que je ne puis rester nu devant le naba, dit Clarence.

— Eh bien, il t'aura fallu du temps pour t'en apercevoir, dit Samba Baloum.

Il ouvrit un coffre qui était plein à déborder, et d'où ne s'échappa aucun rat.

— Voyez donc tout au fond, dit un des dignitaires.

Samba Baloum plongea le bras tout au fond et rapporta, avec une double grimace — une pour la peine qu'il se don-

nait, une pour ce que sa main rapportait — un boubou vert semé de fleurs blanches.

— Est-ce celui-ci que tu veux? dit-il à Clarence.

— Celui-là même, dit Clarence.

Le naba alors se leva et s'en alla, suivi de ses dignitaires et de ses coffres.

— Quel drôle de goût tu as! dit Samba Baloum en revenant vers les garçons.

— Je n'ai pas le goût d'un perroquet, dit Clarence.

— Cesse de parler de perroquet, dit Samba Baloum; je ne peux pas souffrir ces oiseaux!

— Ne savez-vous pas bien qu'il n'aime que les coqs? dirent les garçons.

Ils découpaient joyeusement le boubou safran, en suivant le dessin des fleurs roses. Quand ils eurent fini de le découper, ils se drapèrent chacun dans un morceau.

— Vous êtes affreux, dit Clarence. Je ne puis assez dire combien vous êtes affreux!... Akissi! cria-t-il, viens coudre les boubous des deux polissons.

Akissi vint pousser l'aiguille.

— Qu'est-ce que le naba a dit? demanda-t-elle.

— Il ne parle qu'avec la barbiche, dit Clarence. J'aimerais savoir ce qu'il peut bien dire!

— Il s'exprime parfaitement, dit Samba Baloum. Tu as vu, pour les coups de gaule, comme il s'exprimait bien! Non, ce n'est pas, comme tu le crois, de la frime. J'aimerais pouvoir en faire autant; ce n'est vraiment pas fatigant.

— Ce que tu peux être fainéant! dit Clarence.

— N'ai-je pas assez couru pour toi, aujourd'hui?

— Mais tu ne le faisais que pour jouer un mauvais tour au maître des cérémonies.

— Un mauvais tour?... Il va faire le fier, avec ses compresses sur le derrière!

— Il ne marchera pas fièrement.

— Si tu n'avais pas fait interrompre le spectacle, il ne marcherait plus du tout, dit Samba Baloum.

— Les gens n'étaient pas contents, dit Akissi.

— Je me moque des gens! dit Clarence.

— Ce n'était pas une raison pour enlever ton boubou devant tout le monde, dit Akissi.

— Sûrement pas, dit Samba Baloum. C'est le derrière du maître des cérémonies que les gens voulaient voir.

Et il se mit à glousser.

— Voici vos boubous, dit Akissi aux garçons. Ils sont un peu courts, mais ils sont comme vous les avez taillés.

Nagoa et Noaga quittèrent leur pagne.

— Quels poulets ! dit Samba Baloum.

— Patiente, Baloum, dirent les garçons. Les poulets, un jour, te donneront peut-être plus de tintouin que tu ne crois.

— Si je vous attrape à rôder près du sérail... dit Samba Baloum.

Les deux garçons passaient leur boubou. Ils se regardèrent alors mutuellement, ils se regardèrent comme s'ils s'étaient regardés dans un miroir ; puis ils se tirèrent la langue et pouffèrent de rire.

— Nous allons voir Fatou, dirent-ils.

— Eh bien, méfiez-vous tout de même, dit Samba Baloum.

Les deux garçons s'éloignèrent en se pavanant.

III

LES FEMMES-POISSONS

— **A** KISSI! cria Clarence. Akissi, lève-toi!

Il était sur le seuil de la case, la tête horriblement lourde et le corps odieusement poisseux; le corps entier, le nez, la bouche, les yeux — les yeux surtout —, et aussi, à l'intérieur du corps, les poumons, le ventre, tout ce que l'odeur atteint facilement, et puis tout ce qu'elle atteint subtilement : le cœur, les muscles, les veines, le sang dans les veines; tout cela poisseux et pesant, tout cela gluant et lent, et comme en plomb; tout cela englué par l'odeur; et le cerveau plus encore que le reste.

— Akissi, viens à la fenêtre.

Il avait atteint la porte en titubant. Et c'est en titubant toujours qu'il se dirigea vers le hublot. L'air de l'aube le faisait frissonner. Il pensa vaguement que l'air frais détachait de sa peau des parcelles d'odeur; mais c'étaient des parcelles infimes comme des pellicules : il était si englué par l'odeur — l'avait-il jamais été à ce point? — que l'air de l'aube ne parvenait pas à le laver.

— Akissi, je t'ai dit de venir à la fenêtre!

Mais, dans la case, aucune voix ne répondit.

— Dois-je me fâcher? cria-t-il.

Il l'avait crié comme s'il n'était pas déjà irrité, comme si, de la nuit, il n'avait pas cessé d'être irrité. C'étaient ces fleurs, ces fleurs toujours, ces fleurs à la tête du lit! N'avait-il pas expressément défendu qu'on posât encore des fleurs dans la

case? Eh bien, Akissi n'en faisait qu'à sa tête. Mais quel plaisir trouvait-elle à respirer ce poison? Ah! ces fleurs! Et cette manie de les poser juste à la tête du lit! Un jour... Un jour, ils ne se réveilleraient ni l'un ni l'autre. On les trouverait asphyxiés dans leur lit.

Et puis ce maître des cérémonies qui n'avait pas cessé d'apparaître, qui profitait des ténèbres, qui profitait du sommeil et de l'odeur pour apparaître et pour se livrer à ses perfidies. « Akissi?... Encore Akissi? s'écriait le maître des cérémonies. Mais, dites donc, c'est au moins la vingtième fois qu'elle vous rend visite cette nuit!... Après cela, vous ne prétendrez plus qu'elle ne vous demeure pas fidèle. » Et ses lèvres découvraient des dents cruelles; ses lèvres dessinaient un sourire railleur et cruel; ses lèvres démentaient la fidélité dont elles faisaient état. « Serrez bien votre Akissi dans vos bras, Clarence. Serrez-la fort, sans quoi elle va de nouveau s'échapper. Oh! pas pour longtemps, bien sûr. Le temps d'aller et de revenir. Mais elle va de nouveau vous échapper! » Et alors, sans doute parce que Clarence lui criait de sortir de la case, parce que Clarence l'injurait et voulait savoir de quel droit il s'était introduit dans sa case, le maître des cérémonies avait crié : « Mais regardez-la donc, Clarence, regardez-la à fond, votre Akissi... Dieu! quelle femme changeante vous avez là! Jamais la même, n'est-ce pas?... Ah! veinard! » Et son sourire s'était élargi jusqu'à devenir un rire mauvais, mauvais et insultant. On eût dit que ses dents limées déchiraient, au passage, les éclats de rire qui sortaient de sa gorge.

A la fin, cela avait été plus fort que lui : Clarence n'avait plus pu supporter cette moquerie et cette cruauté. Il avait saisi une gaule qui était à portée de sa main, peut-être la gaule même du maître des cérémonies, et il s'était jeté sur l'odieux bonhomme. Mais celui-ci ne l'avait pas attendu : il était sorti précipitamment de la case. Cela aurait dû suffire, semble-t-il. Mais Clarence était trop irrité pour s'en tenir là; sa patience était à bout — une incompréhensible patience, d'ailleurs —, et il avait suivi le maître des cérémonies sous la galerie, il l'avait pourchassé et talonné, il lui avait porté de grands coups de gaule, lesquels malheureusement se perdaient dans

le vide. Et il avait ainsi, sans que sa fureur faiblît, traversé plusieurs cours. Puis tout à coup le maître des cérémonies s'était évanoui.

Clarence pourtant n'avait pas abandonné la poursuite. Il avait traversé plusieurs cours encore, toutes bizarrement éclairées, violemment éclairées au centre et, sur les bords, noyées dans les ténèbres; comme si la lumière — mais d'où émanait cette lumière? — eût soudain manqué de force ou se fût refusée à déceler ce que les ténèbres recouvraient. Après avoir visité plusieurs cours semblables, sans y rencontrer âme qui vive — du moins dans la partie éclairée, car, pour les bords ombreux, on n'aurait rien pu dire, et moins encore osé affirmer que le maître des cérémonies ne s'y dissimulait point —, Clarence se trouva égaré.

En fait, il devait y avoir un bout de temps déjà qu'il s'était égaré dans ce labyrinthe de cours désertes, ou soi-disant désertes. Mais il s'en apercevait soudainement. Et comme il cherchait une personne qui pût lui indiquer son chemin, il avait brusquement vu accourir une multitude de femmes, que les ténèbres jusque-là lui avaient dérobées. Elles accouraient en criant fortement : « Clarence!... Clarence! » Chacune, en même temps, lui présentait un petit sang-mêlé. « Dis bonjour à ton fils! » criaient-elles. Et si bien, avec tant de désordre et tant d'insistance, que Clarence n'avait plus su où donner de la tête, car autour de lui ce n'était plus que bras tendus et enfants brailleurs.

Il s'était réveillé à ce moment et il avait respiré l'abominable odeur de la forêt. Un rêve stupide!... Mais il ne l'avait pas considéré sous cet angle au premier abord; et même maintenant, même dans l'air frais de l'aube, il y avait des moments encore où il se demandait s'il avait vraiment rêvé ou si le maître des cérémonies n'était pas réellement venu le narguer jusque dans sa case. Et certainement, à l'instant où il s'était réveillé, il n'avait pensé d'abord qu'à régler le compte du maître des cérémonies; comme si le malveillant personnage eût véritablement et directement excité cette foule de femmes et de sang-mêlé. Ce n'est que sur le pas de la case, dans l'air frais, que Clarence s'était aperçu qu'il sortait d'un rêve. Mais, presque aussitôt, il avait de nouveau tout mêlé, tout

embrouillé; l'odeur des fleurs lui avait fait tout mêler et tout embrouiller : les innombrables visites qu'il avait reçues, ou prétendument reçues, et les insinuations du maître des cérémonies, les sang-mêlé, les appels injurieux des femmes, et les allées et venues d'Akissi. Mais est-ce que toutes ces allées et venues d'Akissi n'étaient pas extraordinaires? N'étaient-elles pas un peu bien louches?

— Akissi! appela-t-il de nouveau.

Voyant qu'elle persistait à ne pas venir et à ne pas répondre, il résolut de l'aller arracher à son lit. Il ne l'accusait pas — il ne l'accusait pas encore —, mais il la suspectait; son rêve était trop proche et ses yeux trop pleins de sommeil pour qu'il ne la suspectât point. Il voulait qu'elle se montrât à la fenêtre; alors il saurait sans erreur si la femme qui avait partagé sa couche était bien Akissi. Akissi ou... Une bouffée de colère l'empourpra.

— Non, ne crois pas que tu pourras te moquer de moi! grommela-t-il.

Il regagna l'entrée de la case. Il ne titubait plus, à présent; si son esprit demeurerait embrumé et un peu fantasque, ses jambes du moins s'étaient raffermies. Mais dès qu'il fut à l'intérieur de la case, l'odeur le ressaisit. Il s'abattit en travers du lit.

— Eh bien, tu vois ce qui arrive, à ne pas répondre et à ne pas te lever, dit-il. T'ai-je fait mal?

Mais il ne reçut pas meilleure réponse qu'il n'en avait obtenue jusque-là. Finalement tant de silence le surprit. Un moment, il demeura à tâtonner; un moment assez long, car ses doigts ne rencontraient rien, sinon l'étoffe rêche des couvertures. Il dut se rendre à l'évidence : la couche était vide!

— Akissi! dit-il d'une voix étranglée.

Le silence devint subitement très lourd; son poids tomba comme une masse... Clarence ne réalisait pas encore très bien ce qui lui arrivait; mais cette masse qui maintenant lui opprimait le cœur, l'avertissait mieux qu'un long raisonnement... Akissi n'était pas sur sa couche et elle n'était pas non plus dans la case.

Clarence voulut se redresser, mais il était étendu en travers

du lit, et sa tête reposait autant dire dans les fleurs, reposait au plus fort de l'odeur... Un moment, il se demanda si ce n'était pas l'odeur qui lui dérobait Akissi... Il fit un nouvel effort et, cette fois, parvint à se redresser. Au même moment, il éprouva comme la sensation d'une présence étrangère. Était-ce Akissi qui, par jeu, se cachait?

— Akissi, ne joue pas ce jeu, dit Clarence. Ce ne peut pas être un jeu. Ne comprends-tu pas que c'est trop grave pour être un jeu?

Comme il cherchait à percer la pénombre de la case, ce ne fut pas Akissi qu'il aperçut : ce qu'il découvrit, ou ce qu'il imagina découvrir, ce fut le sourire du maître des cérémonies; ce sourire uniquement, bizarrement, incompréhensiblement détaché du reste; ce sourire cruel et peut-être plus moqueur encore que cruel : des lèvres un peu tirées, un peu retroussées, plus que de raison retroussées sur des dents pointues, trop pointues; et ces lèvres seulement, ces dents seulement, comme si l'obscurité de la case ou la demi-obscurité — le soleil maintenant se levait — eût dévoré le restant du visage.

Puis, très distinctement, Clarence entendit les paroles qui sortaient de ces lèvres étranges. « A quel jeu jouez-vous? » demandaient les lèvres. Et parce que Clarence se taisait sans doute, parce que l'effroi le glaçait et qu'il n'aurait pas pu prononcer un mot, la voix poursuivait : « Vous n'êtes pas sot, Clarence. Vous faites parfaitement la différence entre Akissi et les femmes du sérail qui vous rendent visite au cours de la nuit... Allons! avouez; abattez enfin ce jeu que tout le monde connaît!... Que pourriez-vous faire, sinon avouer? Tous ces petits sang-mêlé, dans la cour du sérail, ne sont pas tombés du ciel! »

La colère alors reprit Clarence. L'effroi l'avait figé, mais la colère le fit bondir. Il lança le poing sur cette bouche, il le lança avec toute la violence dont il était capable. Il aurait voulu écraser ces lèvres et briser ces dents. Mais son poing ne rencontra rien, rien que le vide. Entraîné par l'élan, Clarence tomba à côté de sa couche.

Sa colère l'abandonna en même temps qu'il touchait le sol; la peur brusquement reprenait le dessus. Il se releva hâtive-

ment et, les mains appuyées à la paroi, il s'avança vers la porte. Il aurait voulu courir; il aurait voulu ne faire qu'un bond jusqu'à la porte; mais il avançait comme dans un marais, il avançait dans l'odeur, et ses pieds s'empêtraient dans cette épaisseur, ses pieds butaient contre des racines et se prenaient dans des herbes. Il se demanda un moment s'il parviendrait à atteindre la porte... Quand il y fut parvenu enfin, il se laissa glisser le long du bourrelet qui sert de chambranle; il était à bout de forces. Il y avait une immense faiblesse en lui, et il grelottait.

Il demeura un long moment à grelotter. L'air était frais, suffisamment frais pour le faire grelotter — jamais le matin n'avait paru plus froid —, mais c'était bien autre chose qui le glaçait : c'était cette duplicité où il venait de plonger. Il était dans cette duplicité et il y était enfoncé jusqu'au cou. Mais non, jusqu'aux cheveux...

Tout à coup il aperçut Akissi. Elle courait. Il ne sut d'abord s'il était content ou mécontent de la voir; il lui semblait qu'il aurait dû être mécontent, mais peut-être espérait-il contre toute évidence.

— Me voici, dit-elle.

— Où étais-tu? dit-il. Tu n'as pas entendu, quand je t'ai dit de venir à la fenêtre?

— Je suis sortie un moment, dit-elle. J'étais chez l'intendant du naba.

— Tu n'avais pas à sortir si tôt, dit-il. Je t'ai appelée je ne sais combien de fois.

— J'ai très bien entendu, dit-elle. Mais nous manquions de mil.

— Alors pourquoi ne répondais-tu pas? J'ai crié assez fort pour que tu m'entendes.

Il perçut son souffle.

— Tu as couru, dit-il.

— Je me suis hâtée, dit-elle.

— Comment as-tu pu m'entendre, si tu étais chez l'intendant?

— Eh bien, tu criais assez fort pour que je t'entende.

Son souffle demeurait court.

— Devais-tu donc courir si loin? dit-il. Il y a un grenier à mil à côté du palais.

— Je ne suis pas allée loin, dit-elle. Mais je me doutais que tu t'impatiennerais, et je me suis hâtée.

Il comprit qu'elle mentait et il pensa qu'il n'eût pas été difficile de la confondre. Elle avait des réponses toutes prêtes, mais des réponses qui n'en étaient pas. Depuis quand mentait-elle? Dieu sait depuis combien de temps elle mentait! Elle semblait croire qu'il suffit de n'être pas pris de court pour dissimuler un mensonge; mais toutes ses réponses la trahissaient. S'il avait un peu insisté... Mais pourquoi insister? Est-ce que sa découverte en fût devenue plus complète ou sa déconvenue moins profonde?... Il fit semblant de rien et s'assit devant la case.

— Je vais te donner ton boubou et aller chercher de l'eau, dit-elle.

Il ne répondit pas; il n'aurait pas pu répondre. Quand il était sorti pour la seconde fois de la case, le soleil décochait sa première flèche à la nuit, mais maintenant ses rayons illuminaient clairement chaque chose. Dans l'esprit de Clarence aussi, dans sa nuit aussi, il y avait eu d'abord un premier trait de lumière, un trait qui blessait, et puis tout s'était éclairci, tout s'était violemment et cruellement illuminé. Clarence se rendait parfaitement compte à présent qu'il avait rêvé; mais il voyait tout aussi clairement que son rêve était vrai, que le maître des cérémonies avait dit vrai. Toutes ces choses qui jusqu'ici ne l'avaient pas frappé, qui l'avaient inexplicablement laissé de marbre, brutalement lui tombaient sur la tête, lui tombaient comme une avalanche sur la tête. Il était littéralement anéanti.

— Voici ton boubou, dit Akissi. Je vais chercher l'eau.

— Jette en même temps les fleurs sur la place, dit-il.

— Quelles fleurs? dit-elle. Je n'ai pas vu de fleurs.

— Tu ne sens pas l'odeur? dit-il.

— Je t'assure qu'il n'y a pas de fleurs, dit-elle. Viens voir toi-même.

Il se leva, mais se rassit aussitôt; s'il n'y avait plus de fleurs, c'était qu'on les avait enlevées; inutile dès lors d'y aller voir : Clarence avait suffisamment fait figure de niais!

— Va chercher l'eau, dit-il.

Elle se rendit à la fontaine. Quand elle revint, Clarence sortait de la case. Il n'y avait pas trouvé de fleurs; mais, à la tête du lit, l'odeur persistait. Il aurait aimé savoir à quel moment on avait enlevé les fleurs; quand il était revenu dans la case pour tirer Akissi de son lit, il lui avait semblé que les fleurs étaient toujours là. Ou l'odeur n'était-elle pas encore dissipée?... Mais non. Quelqu'un, à ce moment, avait dû se glisser dans la case et enlever les fleurs. Ah! on ne s'en remettait point au hasard pour le duper! On s'entendait, on calculait...

— Te laves-tu maintenant? dit-elle.

— Je me laverai à la fontaine, dit-il.

— Tu serais plus à l'aise ici.

— Tu crois? fit-il. Tu crois qu'il passe moins de monde ici?

Il dut se retenir pour ne pas lui crier qu'il en passait autant la nuit que le jour.

— Je vais mettre la jarre au frais, dit-elle. Quand tu te décideras, avertis-moi.

Elle alla prendre le mortier et le pilon; et la chanson du pilon s'éleva. « La chanson! » pensa Clarence. Il ricana. « Ce bruit monotone et sourd, ce bruit insipide, est-il une chanson? » Il se leva et se dirigea vers la fontaine. Il y allait rarement; il préférerait se laver devant sa case; mais, tout à l'heure déjà, un sentiment qu'il n'avait pas approfondi l'avait retenu de se laver devant Akissi; et maintenant le bruit du pilon avait fait le reste. C'était trop bête, de demeurer là, à écouter le bruit du pilon!

A cette heure matinale, il n'y avait pas encore grand monde dans les rues d'Aziana. Il y avait, sur le pas des cases, des gens qui bâillaient; et, de loin en loin, une femme passait, une jarre sur la tête. Mais, à la fontaine, il y avait déjà foule. Une foule joyeusement jacassante, faite des femmes qui attendaient leur tour de puiser l'eau, et qui trompaient leur attente en cancanant. Un peu en contrebas de la fontaine, il y avait des hommes, les pieds dans le ruisseau, qui se lavaient et s'éclaboussaient par jeu, qui échangeaient de larges clagues

et tout à coup s'interrompaient, pour lancer aux femmes, plus haut, des plaisanteries faciles et lestes.

Clarence s'apprêtait à retirer son boubou pour se mêler aux baigneurs, lorsque quelque chose subitement le retint. Ce fut d'abord une simple hésitation, puis un revirement complet. Non, il n'était pas possible que Clarence se mît nu devant tant de gens; en tout cas, pas devant toutes ces femmes qui attendaient leur tour de puiser à la fontaine. Certes, il l'avait fait; précédemment il l'avait fait; et il ne s'était pas soucié un instant d'être leur point de mire. Mais à présent?... Non, il n'en allait plus de même à présent; les choses n'étaient plus les mêmes. Peut-être n'avaient-elles jamais été les mêmes; mais Clarence avait loyalement cru qu'elles l'étaient; et en retour... En retour, on s'était moqué de sa naïveté... « Je vais commencer par chasser Akissi, se dit-il. Je n'ai que faire chez moi d'une menteuse... Je vais la prier d'emporter son pilon et son mortier. Je ne veux plus de cette comédie! »

Sa décision le soulagea, mais il en remit l'exécution à plus tard; il n'était pas d'humeur à rejoindre sa case maintenant, pas d'humeur à affronter de nouveaux mensonges ou d'éventuelles jérémiades. « Éventuelles? » Le terme lui parut faible : il y aurait inmanquablement des jérémiades. Il se mit à errer nonchalamment dans les rues. « Cette journée, pensait-il, allait être pire que toutes celles qu'il avait déjà vécues. » Il aurait voulu ne plus voir personne; il aurait voulu se retirer dans un désert, où personne ne pourrait l'atteindre; et surtout pas Akissi, surtout pas Baloum, surtout pas les deux garçons, qui étaient de mèche pour lui mentir et pour le duper, qui étaient pleins de gentillesse, mais d'une gentillesse dont à présent il mesurait l'aune.

Seulement, au lieu de se chercher une retraite, c'est en fin de compte chez Diallo, le forgeron, qu'il se rendit; soit que la forge se trouvât sur son chemin, soit qu'il éprouvât une vague envie de se plaindre et de se faire consoler. Il y alla comme s'il n'avait pas déclaré, quelques secondes plus tôt, qu'il ne verrait plus personne. Il trouva Diallo allumant sa forge.

— Belle journée, dit Diallo.

— Très belle, dit Clarence.

— La fumée monte droit au ciel, dit Diallo.

Il montrait la fumée qui, de fait, se dirigeait vers le ciel sans se permettre une volute. Les apprentis se tenaient accroupis à côté du foyer, prêts à souffler dans les tuyères.

— Vous vous êtes levé matin, dit Diallo.

— Je me lève toujours à l'aube, dit Clarence.

— Ah! fit Diallo, en reluquant rapidement son visiteur.

— Cela vous surprend? dit Clarence.

— Non, dit Diallo.

— Je croyais, dit Clarence. Se lever à l'aube, cela peut parfois être gênant; cela fait découvrir des choses... Est-ce cela que vous vouliez dire?

— Je n'ai rien dit de plus que je n'ai dit. Je voulais simplement dire que ces premières heures de la journée sont les meilleures.

— Cela arrive, dit Clarence, et le contraire aussi arrive. Ne croyez-vous pas?

Mais Diallo parut ne pas avoir entendu. Il avait posé sur le foyer un fragment de fer et il le regardait fixement. La flamme, sous le fer, s'activait, bleuissait, finissait par enrober le métal, qui devenait rouge, qui devenait blanc, qui devenait comme une parcelle de soleil. Diallo alors sortit de son immobilité; il saisit le fer avec sa pince et le jeta sur la masse; puis il se mit à le travailler à grands coups de marteau. Ainsi, s'il avait même entendu, il avait aussi évité de répondre; une aventure comme celle qui venait d'échoir au maître des cérémonies était une invitation pressante à la discrétion.

— Que faites-vous? dit Clarence.

— Une hache, dit Diallo.

Des étincelles jaillissaient sous le marteau. Dans l'air, il y avait une odeur de silex et de fer.

— Cette fête, hier, n'a pas beaucoup duré, dit Diallo.

— Il y avait assez longtemps qu'elle durait, dit Clarence. S'il n'avait tenu qu'à moi, elle n'aurait pas eu lieu du tout.

— Est-ce vous qui avez demandé qu'on l'interrompît?

— Je ne pouvais plus en supporter la vue.

— Pourquoi? dit Diallo. N'était-ce pas une belle fête?

— C'était cruauté pure! Je ne crois pas avoir assisté à rien de plus cruel.

— Est-ce cruauté aussi quand je bats le fer? demanda Diallo.

Et il remit le bout de fer, qui avait perdu son incandescence dans le foyer. Les apprentis recommencèrent à souffler dans les tubes d'argile.

— Vous n'auriez pas dû interrompre la fête, dit Diallo.

— Ne comprenez-vous pas que le derrière du maître des cérémonies n'est pas un fragment de fer?

— Eh bien, tout le monde comprend cela. Mais ce maître des cérémonies n'avait pas volé sa fessée. On lui façonnait l'entendement, en traitant son derrière comme je traite le fer sur l'enclume.

— Et s'il n'avait fait que déclarer la vérité? dit Clarence.

— Toute vérité, voyez-vous, n'est pas bonne à dire.

— Mais elle est toujours bonne à entendre.

— Ni bonne à dire ni bonne à entendre, dit Diallo.

Il avait retiré le fer du foyer et le martelait à petits coups précis.

— Vous n'êtes pas parvenu à votre âge, reprit-il, sans savoir que toutes les vérités ne sont pas bonnes à entendre?

« Il dit vrai, pensa Clarence. D'une certaine manière, il dit vrai. Si je n'avais pas entendu les vérités que le maître des cérémonies m'a assénées, je n'aurais pas perdu ma tranquillité. Il est malheureusement trop tard maintenant pour revenir en arrière. »

— La vérité, poursuivit Diallo, est une chose qu'il faut manier avec plus de précautions encore qu'un fer rougi à blanc. On s'y brûle sans le vouloir, et on s'y brûle un peu plus que les doigts. Ainsi moi...

Mais il n'acheva pas, soit qu'il tînt l'anecdote qu'il aurait pu conter à ce propos pour insignifiante, soit qu'il la jugeât trop longue.

— Votre requête, reprit-il, n'a pas dû grandement plaire au naba.

— Qu'en savez-vous? Aussitôt après, le naba m'a octroyé un nouveau boubou.

— Justement! Un boubou vert à fleurs blanches!

— C'est ce que je lui ai expressément demandé.

— Vraiment? dit Diallo.

Il considérait Clarence avec un tel ahurissement qu'il en oubliait de frapper le fer.

— J'aurais pu avoir un boubou à fleurs rouges, dit Clarence. Mais je n'ai pas de ces goûts de perroquet.

— De perroquet! s'écria Diallo. Qu'inventez-vous là? Vous ne trouveriez pas un perroquet qui consentît à s'affubler d'un boubou à fleurs rouges, et moins encore à fleurs blanches. Tout ce que vous me dites me confirme dans l'idée que le naba n'a pas été content. Il ne donne rien volontiers; retenez bien ça. Il ne donnerait pas de meilleur gré un boubou à fleurs blanches, qu'il n'aime pas, qu'un boubou à fleurs rouges, qui ferait ses délices; s'il est décidé à vous offrir un boubou, c'est qu'il a telles vues sur vous qui auront été plus fortes que son avarice.

— Pour un homme qui ne distribue pas volontiers, dit Clarence, il a été joliment prodigue de coups de gaule.

— C'est un homme à principes, dit Diallo. Il n'est pas très connu pour sa bonté, mais il est bien connu pour sa fermeté.

— Oui, un homme à principes et à coups de gaule et, comme dirait Baloum, un homme juste... Sachez, Diallo, qu'il n'y a pas de genre de coquin que j'exècre davantage!

— Vous parleriez autrement si vous aviez de la barbe, dit Diallo en remettant le fer dans le foyer.

— Mais vous, Diallo, vous n'avez pas de barbe.

— Je ne suis pas non plus un homme à principes. Le spectacle d'hier me plaisait, mais il me plaisait dans la mesure où il est cruel. C'est vous dire que je ne diffère pas du commun des hommes; mais, pour les barbiches, le spectacle leur plaisait dans la mesure où il est juste.

— Ne comptez pas sur moi pour faire de ces discriminations, dit Clarence, le résultat est le même.

— Exactement le même. Mais c'est seulement parce que différentes causes peuvent avoir le même effet.

— Vous voulez dire que l'homme juste et l'homme injuste se valent?

— Je ne sais si c'est bien cela que j'ai voulu dire; je ne coupe pas les cheveux en quatre : je suis un forgeron. En fait,

ce ne devrait pas être cela que j'ai voulu dire; mais, en fait encore, cela se ramène assez bien à cela.

— Mais cela ne devrait pas être! dit Clarence.

— Eh bien, dit Diallo, les hommes justes seraient beaucoup moins justes, je suppose, si leur justice flattait moins leur cruauté.

Il retira du foyer le fer, qui était redevenu blanc, et il se remit à le battre.

— Cette hache coupera comme un rasoir, dit-il. Les arbres les plus puissants tomberont comme fétus sous ses coups.

— Les arbres? dit Clarence.

— Les arbres, oui. Et les têtes aussi. Les arbres les plus hauts et les têtes les mieux chevillées au tronc... Il faut que ce soit une très belle hache, la plus belle en vérité, la plus robuste et la plus tranchante que je ferai jamais, car le naba la destine au roi.

— Le roi viendra-t-il bientôt?

— Lui seul le sait. Il ne viendra pas absolument à l'improviste, mais ce sera tout comme : il nous surprendra comme s'il était venu inopinément.

— Comment cela? dit Clarence.

— Eh bien, nous l'attendons. Chaque jour et chaque heure, nous l'attendons. Mais nous nous laissons aussi de l'attendre. Et c'est quand nous sommes le plus las qu'il survient. Ou nous l'appelons — à chaque seconde nous l'appelons; mais, malgré nous, nous ne l'appelons pas toujours; nous oublions de l'appeler, nous sommes distraits, l'espace d'un quart de seconde —, et soudain il apparaît, il choisit ce quart de seconde pour apparaître. Ou même nous l'attendons et nous l'appelons constamment, notre vigilance n'est jamais en défaut, mais sa venue ne nous surprend pas moins en plein désarroi, car elle est telle qu'elle nous précipite immanquablement dans le désarroi. Quand bien même nous serions irréprochables — et le roi sait si nous le sommes peu —, sa venue nous ferait tout de même trembler.

— D'ici à sa venue, votre hache sera terminée? dit Clarence.

— C'est probable, dit Diallo; enfin je l'espère... Mais

qu'est-ce qu'une hache? J'en ai forgé des milliers, et celle-ci assurément sera la plus belle; toutes les autres ne m'auront servi que d'expériences pour finalement réussir celle-ci; si bien que cette hache sera la somme de tout ce que j'ai appris, sera comme ma vie et l'effort de ma vie même. Mais que voulez-vous que le roi en fasse?... Il l'acceptera et ne l'admirera que pour me faire plaisir. En fait, quel plaisir y prendrait-il? Il aura toujours des haches infiniment plus belles et plus meurtrières que toutes celles que je pourrais forger... Pourtant je la forge... Peut-être ne puis-je faire autre chose, peut-être suis-je comme un arbre qui ne peut porter qu'une espèce de fruit. Certainement je suis comme cet arbre... Et peut-être, en dépit de tant de défauts, peut-être parce que je suis comme cet arbre et que je manque de moyens, le roi malgré tout considérera-t-il ma bonne volonté. Mais la hache en soi?...

Il haussa les épaules et replaça son ébauche dans le foyer.

— Non, reprit-il, toutes les vérités ne sont ni bonnes à dire, ni bonnes à entendre. Certaines...

Il n'acheva pas : il regardait sa hache ébauchée qui rougissait lentement dans le foyer. Et il soupira. Il n'acheva pas plus qu'il ne l'avait fait, un peu plus tôt, pour l'anecdote qu'il s'était proposé de conter; cette fois pourtant, il était évident qu'il n'avait fait allusion qu'à sa hache et à son travail, et qu'il jugeait inutile de ressasser des vérités qui l'eussent découragé de terminer son œuvre.

Clarence aussi regardait le foyer, il regardait les petites flammes bleues lécher le fer de la hache. Le fer avait pris forme depuis que Diallo le travaillait; il dessinait au centre du foyer un croissant rouge qui blanchissait, qui déjà éblouissait.

Soudain Clarence se revit à des centaines de lieues de l'endroit où il se trouvait. Il était dans ce village de montagne où, chaque année, les grandes vacances le ramenaient, et où, avec d'autres enfants, il regardait briller la forge du maréchal-ferrant. Ce feu qui brillait d'une flamme si vive, où le métal finissait par resplendir d'un éclat insoutenable, le fascinait. Combien d'heures n'avait-il pas passées là? Des heures sans souci, les heures mêmes de l'enfance. Depuis...

Ah! ces heures, où étaient-elles à présent?... « Être un enfant! Être encore un enfant! » se dit-il. Et il rougit fortement, il fut subitement l'enfant qui rougirait devant l'homme qu'il est devenu; il devint aussi brûlant que le fer incandescent; car l'homme qu'il était devenu n'existait pas : ce prétendu homme était une bête, était un coq!

— Clarence!... Que faites-vous ici?

Il leva les yeux et vit les deux garçons.

— Est-ce la première fois que je viens ici? dit-il.

— Nous vous avons cherché partout, dirent les garçons. Il y a des heures que nous vous cherchons. Baloum vous attend devant la case.

— Eh bien, qu'il attende! dit Clarence. Il a le temps, il en a à ne savoir qu'en faire. Je suis venu causer avec Diallo.

— Mais vous ne parliez pas, dirent les garçons. Vous dormiez.

— Je dormais? dit Clarence. Je ne dormais nullement. Demandez plutôt à Diallo.

— Voilà un bout de temps que vous ne parliez plus, dit Diallo. Je vous croyais assoupi.

— Je remuais des souvenirs, dit Clarence. Je me revoyais enfant; rendant une visite à un forgeron de mes amis.

— Forgeait-il des haches? demanda Diallo.

— Il forgeait des fers pour les chevaux.

— Pour les chevaux? dit Diallo. Les chevaux n'ont pas besoin de fers.

— Il clouait les fers aux sabots des chevaux, dit Clarence.

— Quelle horreur! N'avait-il donc pas une autre occupation pour tuer le temps?

— Mais comprenez-moi bien, dit Clarence. Il ne le faisait pas par cruauté; il le faisait pour protéger les sabots, il le faisait pour rendre service aux chevaux.

— Je ne pourrais pas faire cela, dit Diallo. Le cœur me manquerait.

— Eh bien, il ne vous manquait pas quand vous regardiez le derrière du maître des cérémonies! dit Clarence.

— Est-ce une raison pour m'accuser d'insensibilité? dit Diallo.

Il regardait méditativement Clarence.

— On m'a dit, reprit-il, que vous aviez refusé de cracher sur le derrière du maître des cérémonies.

— Pouvais-je faire cela? dit Clarence.

— Je crois que vous ne me comprenez pas bien.

— Je vous comprends parfaitement. Noaga m'a expliqué.

— Alors?

— Je n'aurais pas pu. J'ai trop de sensibilité.

— Vous êtes bien compliqué! dit Diallo. Les chevaux, les sabots des chevaux... Et, d'un autre côté, le derrière du maître des cérémonies, le spectacle que vous interrompez...

Il soupira.

— Vous êtes trop compliqué pour moi, trop homme blanc, continua-t-il. Notez pourtant que personne ne vous en a vraiment voulu. On était déçu de voir que le spectacle tournait court, mais on ne vous en voulait pas vraiment; même pas le maître des cérémonies.

— Je l'espère bien! dit Clarence.

— Mais vous ne pouviez pas le prévoir, dit Diallo. Le maître des cérémonies, par votre faute, n'aura pas de repos. Si la chose avait été conduite jusqu'au bout, il se reposerait pour le quart d'heure; tandis qu'à présent il faudra qu'il se traîne comme s'il n'avait reçu aucun coup. Or, il en a reçu, même s'il n'a pas reçu son dû; il n'a pas reçu les plus violents, mais il en a reçu suffisamment pour en porter la trace.

— Il porte tout juste une compresse sur le derrière, dit Noaga.

— Il a le derrière enflé, dit Diallo.

— Voire! dit Nagoa. Il porte une très grosse compresse. S'il avait le derrière vraiment ballonné, aurait-il besoin d'une si volumineuse compresse?

— Ne disais-tu pas, hier, qu'il avait bien le derrière deux fois plus gros qu'il n'est? dit Clarence.

— Noaga le disait, dit Nagoa. Il ne faut pas toujours croire Noaga... Le derrière, depuis, a pu se dégonfler.

— Je le souhaite! dit Clarence.

— Vous ne devriez pas le souhaiter, dit Diallo. Le maître des cérémonies ne le souhaite certainement pas; le pauvre n'avait pas déjà le derrière trop rebondi... Ne comprenez-vous pas que tout le monde maintenant regardera son

derrière avec suspicion? Ce n'est qu'un demi-mal, de recevoir des coups dont on peut exhiber la trace; mais les recevoir, les sentir au profond de sa chair, et sentir la peau qui vous cuit, sans qu'on puisse rien exhiber du tout, c'est vraiment souffrir pour des prunes. Personne finalement ne sera content, ni le maître des cérémonies, ni les gens.

— Vous voulez dire que, par suite de mon intervention, les gens auront le sentiment que la justice est insatisfaite? demanda Clarence.

— Exactement. Pourquoi ne raisonnez-vous pas ainsi plus tôt? Quand vous le voulez, vous pouvez raisonner aussi sagement que le premier venu.

— N'avez-vous pas saisi que je le disais pour me moquer?

— Eh bien, vous me surprenez! dit Diallo. Je n'aurais pas cru que vous prendriez le derrière du maître des cérémonies pour cible de vos plaisanteries.

Il frappait furieusement le fer. A chaque coup, le fer était transformé en étoile, tant les étincelles volaient. Diallo frappait certainement plus fort qu'il n'était nécessaire, comme s'il eût été outré qu'on pût prendre le derrière du maître des cérémonies pour sujet de plaisanteries.

— Vous frappez comme un sourd, dit Clarence.

— Les sourds sont les plus heureux, dit Diallo. Les autres... J'aimerais être sourd!

Il avait gardé son air ulcéré; mais, brusquement, il éclata de rire.

— Les sourds sont à l'abri des vérités, dit-il. S'ils peuvent encore en proférer, du moins n'en peuvent-ils plus entendre... Pourquoi n'êtes-vous pas sourd? Vous devriez être sourd!

Et il se reprit à rire.

— Trouvez-vous que je ne l'aie pas été assez longtemps? dit aigrement Clarence.

— Eh bien, il y a des choses dont on ne devrait apparemment pas se fatiguer.

— Si le naba vous entendait, il vous chaufferait le derrière à blanc comme votre fer.

Noaga et Nagoa pouffèrent de rire à leur tour. Diallo détourna les yeux.

— Cette fois, pour sûr, tu te seras dit que l'homme blanc n'est pas toujours si compliqué qu'on ne puisse le comprendre! dirent les garçons.

Diallo ne releva pas le propos. Il battait le fer et il ne levait plus les yeux; mais il aurait pu les lever franchement et riposter vertement, car Clarence était tout plongé en lui-même, Clarence récapitulait tout ce qu'il avait surpris depuis son arrivée à Aziana. En vérité, il avait tout surpris, il s'était aperçu de tout, et il n'avait rien compris à ce qu'il surprenait; il n'avait pas cessé d'être averti, et les avertissements les plus précis lui avaient échappé. Mais, à présent que tout s'était éclairci, il voyait enfin, il voyait jusqu'à la nausée, de quels menus services il payait l'hospitalité du naba. Que disait le mendiant? « Il n'est point d'homme si dépourvu qui ne puisse, à l'occasion, rendre quelque service » ou une phrase de ce tonneau. Le vieil homme devait se douter, en disant cela, des services dont il était question, sans quoi il n'eût point eu dans l'œil cette étrange petite flamme.

— Le fourbe! dit rageusement Clarence.

— Qui ça? demandèrent les garçons. Baloum?

— Baloum, oui... Et Akissi... Et le naba... Et... Mais le mendiant?... Ah! le mendiant, lui, vous dépasse tous en fourberie!

— Ne vous l'avions-nous pas bien dit?

— Mais vous aussi, vous vous taisiez!

— C'est que, voyez-vous, Clarence, nous avons un derrière...

— Eh bien, gardez-le! dit Clarence. Gardez-le bien indemne, votre derrière. Mais, sachez-le, désormais je ne veux plus voir ni votre derrière ni votre devant!

Il se leva et, en dépit de la chaleur, partit à grands pas.

— Clarence! crièrent les garçons. Clarence!...

— Je vous défends de m'appeler encore ou de me suivre! cria Clarence.

Il marchait rapidement. Il marchait comme si le soleil n'était pas dans son plein. Quand il eut atteint les dernières cases d'Aziana, il dut malgré lui ralentir, car la sueur lui coulait dans les yeux, lui coulait dans le dos. Dès lors il poursuivit sa marche posément, sans s'écarter d'un pouce de

l'ombre des bananiers. Où allait-il? Il n'en savait rien. Il savait seulement — il se l'était soudain rappelé — qu'il voulait élire une retraite telle qu'il n'y verrait personne. Déjà il semblait qu'il fût dans cette retraite, car le chemin qu'il parcourait était désert, et aussi les champs dont le soleil de midi avait chassé les travailleurs. Ces champs ne tardèrent pas à s'espacer, puis disparurent, pour faire place à une savane, herbeuse d'abord, boisée ensuite. Clarence s'aperçut alors qu'il se dirigeait vers le fleuve, comme si la fraîcheur de l'eau lui eût fait signe.

Maintenant il respirait l'odeur de la forêt. L'odeur n'était pas très forte encore, mais elle rampait sournoisement, elle s'insinuait; bientôt elle s'épaississait et se dresserait, car l'horizon était largement barré par la muraille verte et cendreuse des hautes frondaisons. A l'ombre de la muraille, Clarence se trouva plongé dans l'odeur. Il la respira largement, comme s'il n'avait eu d'autre dessein que de s'empoisonner, que d'oublier. Cinquante pas plus loin, le fleuve apparut entre les branches. Il coulait sans fraîcheur; il coulait, jaune et lourd, entre des rives boueuses.

Clarence s'assit sur une roche et se mit à regarder l'eau intensément. Des arbres entiers défilaient, entraînés par le courant. Les plus grands demeuraient parfois accrochés aux îles qui parsèment le fleuve; ils montraient alors leurs racines, qui faisaient penser à des rameaux ravagés par les vents d'automne. Ce rappel de l'automne, dans la chaleur d'été qui montait du fleuve, avait quelque chose d'incongru. La chaleur pourtant perdait de sa force. Ou était-ce seulement l'odeur de la forêt qui, petit à petit, engourdisait Clarence? L'odeur, plus vraisemblablement; la chaleur, elle, ne céderait que devant la nuit. Mais déjà, pour Clarence, c'était comme si la chaleur se fût un peu ralentie; une sorte de bien-être se développait insensiblement en lui; le décevant, le fallacieux bien-être de la torpeur.

Clarence voulut se lever; mais l'odeur l'envahissait et, comme toujours, sa volonté s'effaçait; il demeura assis. De nouveau, il sentit qu'il avait un corps. Il était résolu à ne plus se laisser conduire par ce corps qui se comportait comme une

bête immonde. Mais que pouvait-il contre l'odeur, contre le Sud?

— Le roi ne viendra-t-il donc jamais? dit-il à voix haute.

Et il ferma les yeux, il se couvrit le visage avec les mains... Le roi... Que dirait le roi quand il viendrait?... Diallo disait que sa hache, la plus belle qu'il forgerait jamais après en avoir tant forgé déjà, le roi ne la regarderait seulement pas, ou qu'il y jetterait tout au plus un regard par pitié... Serait-ce par pitié aussi qu'il jetterait un regard sur Clarence? Mais pouvait-on, même par seule pitié, jeter le regard sur une bête? Le roi se détournerait de cette bête immonde, il s'en détournerait avec horreur... Un jour, le roi viendrait, et ce serait comme s'il n'était jamais venu.

« Si la mort pouvait me délivrer... » se dit Clarence. Mais la mort libérerait-elle? Est-ce qu'elle n'enchaînait pas plutôt? Elle libérerait les uns, mais elle enchaînerait les autres. Et quelle apparence y avait-il qu'elle le libérât, lui, Clarence; plutôt que de l'enchaîner?... Peut-être n'y avait-il rien désormais qui pût le libérer.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil était sur le point de quitter le ciel. L'odeur s'était beaucoup épaissie; elle tombait des cimes et elle montait du sol; et il y avait quelque part un lieu de rencontre, un lieu mouvant qui, par intervalle, refluaient vers Clarence et le submergeait.

— Cette odeur est sur moi comme un suaire, dit Clarence à mi-voix.

Subitement il tressaillit. Au milieu du fleuve, à proximité d'une île qui était au milieu du fleuve, une vague forme de femme émergeait. Une forme vague; car si les seins étaient visiblement des seins de femme, la tête était bien plus une tête de poisson qu'une tête de femme. Le jour était malheureusement devenu trop faible pour qu'on pût clairement en décider.

La forme se rapprocha vivement de l'île et se hissa sur le lit d'herbes. Mais quel être étrange!... Maintenant qu'on voyait le corps, il semblait qu'une queue de poisson le terminât. Si la tête avait eu figure humaine, ou meilleure figure humaine, si la moindre chevelure l'eût couronnée, et même si cette chevelure n'eût été faite que d'algues entremêlées, on eût reconnu

une sirène; mais cette tête inhumaine ou trop confusément humaine, cette tête rase, jurait avec l'idée de sirène, quand bien même une telle idée ne serait aimable qu'à cause des légendes, à cause de la littérature dont on revêt un assemblage forcément rebutant. La forme, à présent, progressait en ondulant parmi les herbes et paraissait brouter. Chaque fois qu'elle se renversait, ses seins se découvraient, opulents et blanchâtres; et il semblait qu'ils dussent gêner sa marche plus que la faciliter; mais ce n'était pas certain car, privée de cet appui, peut-être la créature n'eût-elle plus fait un mouvement.

« Je rêve », se dit Clarence. Mais une deuxième forme, bientôt une troisième, émergèrent du fleuve et rejoignirent la première. Il voulut détourner le regard de cette aberrante conjonction; un tel conglomerat avait de quoi rendre stupide l'esprit le plus alerte; et le sien, obnubilé par l'odeur, était loin d'être encore alerte. Il ne put toutefois détourner le regard; il se sentait à la fois repoussé et attiré, plus violemment attiré, plus violemment rebuté qu'il ne l'avait jamais été par l'odeur de la forêt. Il se frotta les yeux, comptant que la vision s'effacerait; mais les trois formes continuèrent paisiblement d'onduler et de brouter. « Je deviens fou », se dit Clarence. Il se leva, également partagé entre le désir de fuir l'inquiétant troupeau et de s'en approcher.

La lune alors promena sur le fleuve un lent regard argenté, et Clarence sut positivement qu'il ne rêvait pas. Les trois femmes-poissons continuaient de se traîner sur l'herbe, où leurs robes d'écailles luisaient maintenant comme des robes de lune. Tant qu'on les voyait de dos, on pouvait se tromper sur leur nature et les prendre pour des poissons de grande taille; mais sitôt que ces créatures ambiguës se renversaient, sitôt que leurs seins blanchâtres apparaissaient, on pensait à des femmes, on ne pouvait penser qu'à des femmes.

Brusquement, le désir de nager vers l'île l'emporta et Clarence sur sa répulsion. Il semblait que l'odeur de la forêt ne fût pas étrangère à cette décision; c'est la même odeur pourtant, la même ivresse pourtant, qui empêcha Clarence de mener son projet à bonne fin. Il avait la tête alourdie et il chancelait; comme il s'approchait de la rive, ses pieds s'em

barrassèrent dans des lianes — ou est-ce l'odeur plus forte qui l'incommoda? — il s'abattit brutalement parmi les branches basses.

Sa chute l'étourdit moins que le remugle qui montait du sol. A cet endroit, les feuilles mortes formaient un lit où la fermentation était plus active encore qu'au plus profond de la forêt. Clarence était tombé, la face contre ce lit, et il en respirait le poison à plein nez et à pleine bouche. Il tenta de se redresser, mais l'effort qu'il fit sembla le plonger plus profondément encore dans le lit de feuilles pourrissantes. Un râle s'échappa de sa poitrine.

Le râle s'élevait très haut dans la nuit, il s'élevait haut et déchirant comme un râle de moribond dans une chambre close. Clarence aurait voulu le réprimer, mais il n'y parvenait pas; et peut-être ne faisait-il pas grand effort non plus; peut-être ne voulait-il pas vraiment le réprimer; car ce râle qui l'effrayait et qui l'épuisait, n'était pas moins la dernière chose vivante qui demeurât en lui... Un moment, il crut entendre prononcer son nom, mais il dut certainement se tromper : qui eût prononcé son nom? Son râle seul déchirait la nuit, son râle occupait toute la nuit... Clarence ne cherchait même plus à le contrarier. Si ce râle l'exténuaient, peut-être aussi l'empêchait-il d'étouffer tout à fait, peut-être était-il seul assez puissant pour écarter les miasmes du sol, peut-être même... De nouveau il eut l'impression qu'on prononçait son nom. Est-ce que les femmes-poissons?... Non, qu'allait-il inventer là!... Mais alors il sentit sur lui comme des mains. Est-ce que les femmes-poissons avaient des mains?... Il ne put se le rappeler. Elles avaient des seins; il voyait distinctement les seins, il ne voyait pas les mains. Pourtant c'étaient bien des mains qui s'acharnaient sur lui. Un grand dégoût le prit, et il voulut crier, mais il n'y réussit pas; son râle seul s'élevait. A défaut de cris, il se débattit; puis il se fit lourd, très lourd; il se fit le plus lourd qu'il pût, pour mieux lutter contre ces mains. Mais sans doute les mains étaient-elles les plus fortes, car il se sentit glisser, irrésistiblement glisser, et sa pesanteur du coup le quitta. Il glissait dans le fleuve!

Il se passa ensuite un certain temps avant que Clarence

reconnût exactement ce qui lui était arrivé. Il avait cru glisser « dans » le fleuve; en fait, il était « sur » le fleuve : il glissait sur le fleuve.

L'eau, déjà très boueuse et très épaisse dans la journée, paraissait s'être épaissie encore; elle offrait maintenant, si non la consistance, tout au moins la résistance du sol ferme; et c'est à sa surface que Clarence glissait, porté par le courant. L'eau, en même temps qu'elle s'était épaissie, avait perdu sa fâcheuse coloration jaune; elle était argentée et parsemée d'ombres d'un beau bleu métallique. Il ne semblait pas que ce changement de tonalité dût être attribué à la lune, car celle-ci avait totalement disparu; le ciel même avait disparu; tout au plus soupçonnait-on la lointaine présence de la lune en observant l'éclat crayeux des hautes frondaisons. Ces frondaisons couvraient entièrement le ciel. Elles s'élevaient d'abord très droites sur chaque rive, puis, s'incurvant, finissaient par se rejoindre au-dessus du fleuve, qui coulait sous leur voûte.

Clarence avait atteint le milieu du fleuve et il avait complètement oublié ce qui l'y avait conduit. Il se laissait porter par le courant, attentif seulement à éviter, par de rapides pas de côté, les îlots qui se mettaient en travers de sa course. Il avait dû dépasser presque aussitôt l'île où les trois femmes-poissons broutaient paisiblement.

Ce qui l'inquiétait un peu, c'était une sorte de bourdonnement qui accompagnait sa course. Le bourdonnement ou le grondement était peut-être sans importance, et dû simplement au frottement de l'eau contre les rives; mais peut-être aussi était-il l'annonce de lointaines cataractes; dans ce cas, il était possible que l'eau redevînt instable et fuyante; Clarence était persuadé qu'elle ne pourrait conserver indéfiniment son aspect solide. Au surplus le courant gagnait en rapidité, et il ne semblait pas que ce fût un bon indice. Si même les cataractes étaient purement imaginaires, le courant, lui, était bien réel; et son accélération devenait inquiétante par suite des îlots qui parsemaient le fleuve. Or ces îlots étaient de plus en plus nombreux; que le courant se précipitât encore, et Clarence finirait presque fatalement par se fracasser contre l'un d'eux.

Soudain il s'aperçut que ces îlots étaient tous peuplés de femmes-poissons. Était-ce nouveau ou s'en apercevait-il seulement, il eût été bien empêché de le dire. Tout ce qu'il aurait pu dire, c'est que le spectacle lui plaisait peu, très peu, lui plaisait de moins en moins à mesure que les îlots se multipliaient.

Si Clarence avait été d'abord attiré et à la fois rebuté par ces créatures ambiguës, à présent la répulsion seule subsistait en lui, et d'autant plus vive que les femmes-poissons avaient toutes cessé de brouter pour le regarder passer. L'angoisse le saisit à l'idée qu'un faux mouvement pourrait lui faire frôler, au passage, les poitrines blanchâtres. Or, une telle crainte n'était pas chimérique, les rives du fleuve s'étaient considérablement rapprochées, et les frondaisons au-dessus du fleuve fortement resserrées, si fortement même qu'à peine laissaient-elles place encore à un étroit couloir. Les femmes-poissons étaient alignées de part et d'autre du couloir; elles se tenaient, à la manière des sirènes, dressées sur la queue; et elles tendaient la poitrine, elles tendaient ignoblement la poitrine!

Clarence tenta de se dégager du courant. Mais était-il temps encore? L'eau n'avait plus la même fermeté; c'était maintenant une sorte de boue où le pied enfonçait; une boue gluante d'où il devenait de moins en moins facile de dégager le pied; une sorte de poix ou de bitume qui avait la pesanteur du plomb. Clarence fit de nouveaux efforts pour se dépêtrer de cette boue, mais sans plus de succès. Et sûrement les femmes-poissons avaient dû constater l'inutilité de ce combat, car elles souriaient. Et même elles appelaient, elles criaient : « Clarence!... Clarence!... » Oui, à présent elles appelaient et elles criaient comme de vraies femmes.

Clarence colla strictement ses bras au corps; peut-être ainsi passerait-il malgré tout sans les frôler. Mais il dut presque aussitôt abandonner cet espoir : le passage était devenu si ridiculement étroit, et les femmes-poissons pointaient leurs seins avec si peu de retenue, qu'il ne pourrait faire autrement que de les frôler.

Il recommença de lutter contre la boue et contre le courant; mais les femmes-poissons, cette fois, acceptèrent très

mal ces nouveaux efforts; leurs appels se firent plus impérieux et même irrités; elles tendirent le buste avec moins de retenue encore. Clarence vit le moment où il n'allait pas seulement les frôler, mais les heurter; heurter en plein leurs seins blanchâtres, les heurter de la tête et les heurter des mains, les heurter avec tout le corps, et sentir sur ses mains, et sur son front et sur ses joues, cette gluante mollesse et cette envahissante tiédeur. Il poussa un grand cri, il fit un suprême effort, il dégagea si rudement ses pieds de la boue et du courant qu'il ressentit un choc, un choc bizarre, comme si, dans sa chute, il eût heurté le fond même du fleuve, le lit caillouteux même du fleuve...

— Alors vous ne pouviez vraiment pas le tenir mieux? dit une voix.

— Nous le tenions!... Nous le tenions serré. Mais la dernière ruade qu'il nous a décochée...

— Vous êtes deux polissons, reprit la voix.

— Baloum! s'écria Clarence. Chasse-les, Baloum!

— Que me racontes-tu? dit Samba Baloum.

— Je te dis de les chasser! cria Clarence.

— Eh bien, ils le mériteraient, dit Samba Baloum. Mais crois-tu que je pourrais te porter seul? Tu es lourd!

— Ne peux-tu donc pas me comprendre? cria Clarence. Je te dis de chasser les femmes-poissons!

— Où vois-tu des femmes-poissons? dit Samba Baloum. Il y a tout juste Nagoa et Noaga... Qu'est-ce encore que cette histoire de femmes qui seraient des poissons? Ça n'existe pas!

— Chasse-les! cria Clarence. Leurs seins!... Ah! leurs seins!

Et il se débattit fortement.

— Écoute, dit Samba Baloum, ne recommence pas à te débattre; tu nous as déjà donné assez de mal... Et puis cesse de parler de femmes-poissons. Il fait nuit, et tu vas finir par effrayer les deux garçons.

— Ah! Baloum! cria Clarence. Ne vois-tu pas leurs seins?

— Tais-toi, dit Samba Baloum. A la fin, tais-toi.

— Pour Dieu, taisez-vous! dirent les garçons.

— Tais-toi et cesse de gigoter, dit Samba Baloum. Nous

approchons de la ville, mais cesse de gigoter, sans quoi nous n'y parviendrons jamais; la sueur me coule par tout le corps.

Clarence fut soudain très étonné de voir le ciel au-dessus de sa tête. Le ciel était plein d'étoiles, et rien n'interceptait la vue, ni voûte de feuillages, ni voûte d'aucune sorte... Il n'était donc plus en train de glisser au milieu du fleuve, il n'était plus étroitement, misérablement serré entre une double haie de femmes-poissons?

— Où sont passées les femmes-poissons? dit-il.

— Il n'y a jamais eu de femmes-poissons, dit Samba Baloum. Dis-le-toi bien. Dis-le-toi une fois pour toutes et cesse de nous fatiguer avec ces inventions! Ce ne sont pas des choses à raconter, la nuit.

— Mais... fit Clarence.

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, dit Samba Baloum. Tu nous raconteras cela quand le jour sera levé... Vous deux, dit-il, aux garçons, soulevez-le par les jambes.

— Où me portez-vous? demanda Clarence.

— Eh bien, dans ta case. Où te porterions-nous?

— Je ne veux pas retourner dans ma case!

— Sornettes! dit Samba Baloum. Akissi va te chauffer du vin. Tu as certainement pris froid.

— Je ne veux plus voir Akissi!

— Perds-tu l'esprit? Tu pourrais courir loin pour trouver une femme plus dévouée.

— Plus menteuse, veux-tu dire?

— Sornettes encore! Tout juste des sornettes comme tes femmes-poissons! Quand nous t'aurons reconduit dans ta case...

— Mais je ne veux pas! cria Clarence. Lâchez-moi!

Il s'était remis à gigoter. Mais les deux garçons, cette fois, le tenaient ferme.

— Ne recommence donc pas à gigoter, dit Samba Baloum. Tu as une force!... Ce n'est plus comme quand tu es arrivé à Aziana. Tu es devenu un lion!

— Eh bien, fais comme il te plaira, dit Clarence. Fais tout ce qui te plaira. Mais je t'affirme que je ne resterai pas dans la case!

— Quand tu auras bu un peu de vin chaud, tu changeras d'avis, dit Samba Baloum.

— Changer? cria Clarence. Jamais je ne changerai! Tu m'entends, Baloum? Jamais je ne changerai!

— Bon! bon! dit Samba Baloum. Tu n'as pas besoin de tant crier pour ça. En attendant, fais-moi le plaisir de ne plus gigoter. Jamais je n'ai été si éreinté.

Il respirait très fort; il respirait avec le bruit d'un soufflet de forge.

— Quel métier! dit-il un peu plus tard.

Et il soupira.

TROISIÈME PARTIE

LE ROI

— **L** s'assoira sous la galerie, là où le naba s'assoit, dit Clarence à mi-voix.

Il regardait la galerie. Il était assis devant sa case avec les garçons, et il regardait la galerie, la longue suite d'arcades de cette galerie, où l'ombre était fraîche et où, presque chaque jour, il s'asseyait; où le naba aussi, dans l'après-midi, venait s'asseoir avec ses dignitaires.

La galerie s'étendait vraiment très loin; si loin que l'œil aurait difficilement pu voir jusqu'où elle s'étendait. Pour la soutenir, il y avait une très longue suite de piliers; tant et tant de piliers que l'œil, après s'en être un moment amusé, renonçait bientôt à les dénombrer; d'ailleurs, à partir d'un certain point, les piliers semblaient se rejoindre pour former un mur continu; mais sans doute n'était-ce là qu'une illusion d'optique. L'uniformité de ces arcades et de ces piliers avait, au surplus, quelque chose de décourageant; c'était un peu comme une image de la vie : les jours qui s'ajoutent aux jours, la même navrante répétition...

— S'il s'assoit là où le naba s'assoit, reprit Clarence à mi-voix, je ne peux manquer de le voir. Je le verrai du pas de ma case.

Mais le roi ne s'assoierait-il pas plus haut? Ne s'assoierait-il pas à l'endroit où les piliers semblaient se rejoindre?...

— Jusqu'où s'étend la galerie? demanda Clarence aux deux garçons.

— Elle s'étend très loin.

— Mais où aboutit-elle? dit-il.

— Nous ne savons pas, dirent les garçons. Nous ne sommes jamais allés voir.

— Ne vous faufilez-vous pas partout? dit Clarence. Vous êtes nés dans le palais, et vous n'êtes jamais allés au bout de la galerie?

— Personne ne va au bout de cette galerie, dit Noaga. Même le naba n'y va pas.

— Mais il pourrait y aller, dit Clarence.

— Pourquoi irait-il? dit Nagoa. Il n'y a rien au bout de la galerie.

Rien? Voilà qui eût été bien extraordinaire! Est-ce que cette galerie était là seulement pour le plaisir? Ni le faste ni les singularités du naba n'allaient jusque-là. Cette galerie menait certainement quelque part. Peut-être menait-elle à des cours intérieures; peut-être menait-elle à ces cours désertes, à ce labyrinthe au bout duquel on rencontrait le sérail.

— Tout au bout, il y a le sérail, dit-il.

— Pensez-vous! dirent les garçons. Ce n'est pas en suivant la galerie qu'on arrive au sérail. Baloum ne le permettrait pas.

— Baloum? dit Clarence.

— Oui, Baloum, dirent les garçons. Baloum aurait le souffle coupé avant d'arriver à destination.

« Voire! » se dit Clarence. Baloum marchait à tout petits pas, mais Baloum faisait du chemin; Baloum... Brusquement, Clarence se rappela la nuit, la fameuse nuit où il avait pourchassé le maître des cérémonies à travers les cours du palais. Est-ce que, cette nuit-là, il n'avait pas suivi la galerie?

Il essaya de se souvenir, mais il n'y parvint pas : il y avait maintenant trop longtemps que cela s'était passé. Il était sorti de sa case, oui; et, un peu plus tard, il s'était égaré dans cette kyrielle de cours intérieures où il n'était jamais venu auparavant, où il n'était jamais retourné par la suite. De cela, il se souvenait parfaitement; mais pour ce qui était de préciser le chemin qu'il avait suivi alors... Non, il n'avait fait aucune attention au chemin; il n'avait songé qu'à talonner le maître des cérémonies et à lui asséner des coups de gaule, et

malheureusement sans l'atteindre, ou sans guère l'atteindre... Mais il y avait trop longtemps maintenant de tout cela; et Clarence n'en gardait qu'un souvenir confus. Cela s'était passé... Quand cela s'était-il exactement passé?... Ah! la nuit qui avait suivi la bastonnade du maître des cérémonies. Cette nuit-là, oui; ou la suivante, peut-être... Non, pas la suivante! La suivante c'était celle où les femmes-poissons... Clarence tressaillit au souvenir des femmes-poissons...

« Des lamantins! Ce sont tout bonnement des lamantins que tu as vus! avait dit Baloum. Je me demande comment tu pouvais tant t'effrayer pour de simples lamantins. Quand le naba te faisait envoyer leur foie, tu ne boudais pas. »

« Tu ne vas pas prétendre que j'ai mangé du foie de femme? » avait dit Clarence.

« Mais où vas-tu chercher que ce sont des femmes? avait dit Baloum. Ce sont des poissons!... Ne peux-tu distinguer une femme d'un poisson?... Je t'aurais cru plus intelligent. Je ne le dis pas pour te blesser, mais tout de même... Akissi préparait le foie au court-bouillon. »

« Je le prépare toujours au court-bouillon, avait dit Akissi. Je le trouve meilleur au court-bouillon que braisé. »

« Vas-tu bientôt te taire? avait crié Clarence. Je te défends de me donner encore de ces saletés! »

« Le foie de lamantin n'est pas une saleté, avait dit Akissi. C'est le morceau de choix! »

« C'est parce que le foi est le meilleur morceau que le naba te le faisait apporter », avait dit Baloum.

« Je ne veux plus en manger! s'était écrié Clarence. Jamais!... Tu m'entends, Akissi? Jamais! »

« Personne ne t'y force, avait dit Baloum. Quand le naba t'enverra encore du foie de lamantin, tu me le donneras, et je me régèlerai. »

« Tu me dégoûtes », avait dit Clarence.

Il revoyait les seins blanchâtres, la double haie de seins...

« Tu n'as donc jamais regardé leurs seins? » avait-il dit.

« Tout le monde les regarde, avait dit Baloum. C'est la tête qu'il ne faut pas regarder. Sitôt que la bête est harponnée, le pêcheur lui coupe la tête en fermant les yeux, et il ne les rouvre qu'après avoir jeté la tête dans le fleuve. »

Il s'était tu un moment. Puis il avait repris, en baissant la voix :

« On dit qu'un pêcheur qui regarderait un lamantin dans les yeux mourrait sur le coup... J'ignore ce qu'il en est : je n'ai jamais pêché le lamantin, et je n'ai jamais vu de pêcheur qui eût regardé un lamantin dans les yeux... Peut-être le dit-on seulement pour empêcher... »

Et il avait laissé sa phrase en l'air.

« Pour empêcher quoi? » avait demandé Clarence.

« Eh bien, jadis... »

« Jadis?... » avait répété Clarence.

Mais il n'avait pas pu achever sa phrase, car il avait brusquement évoqué les sirènes de la fable, et il avait eu comme une nausée.

« Pourquoi me racontes-tu des horreurs, Baloum? »

« Je ne voulais pas te le dire, avait répondu Baloum. Mais tu questionnes et tu requestionnes; tu es comme un enfant : tu passes ta vie à questionner! »

Ces horreurs, c'était le Sud! Ce n'était pas toujours uniquement le Sud, mais c'était le Sud quand même. Sitôt qu'on pensait au Sud...

— Il faudra, un jour, que j'aile au bout de la galerie, dit Clarence.

— Si le maître des cérémonies vous surprend... dit Nagoa.

— Je le rosserai, dit Clarence. Je le rosserai comme la nuit où...

Était-ce la nuit où il avait parcouru les cours désertes? Cette nuit-là sans doute... Le souvenir des femmes-poissons l'avait distrait de sa recherche.

— Vous avez rossé le maître des cérémonies? questionna Noaga.

— Parfaitement, dit Clarence. Je l'ai rossé, la nuit où il m'a empêché de dormir.

— Vous n'en aviez jamais soufflé mot jusqu'ici, dit Nagoa. Êtes-vous bien sûr au moins que c'était le maître des cérémonies?

— Je sais reconnaître le maître des cérémonies, dit Clarence.

Mais l'avait-il réellement rossé? Il avait porté de nom-

breux coups, il n'avait pas cessé d'en porter, mais le maître des cérémonies détalait comme un lièvre... Non, il n'avait pas dû souvent l'atteindre. Peut-être même ne l'avait-il pas atteint une seule fois.

— Que je l'aie rossé ou non, reprit-il, c'est après tout sans importance.

— C'est sans importance aucune, dit Nagoa. Même si vous aviez omis de le faire, le naba, lui, l'a fait.

— Je l'ai fait! dit Clarence.

— Vous aviez omis de nous le dire, dit Noaga.

— Suis-je obligé de vous raconter tout? demanda Clarence.

Il avait froncé les sourcils, car il n'était pas vraiment certain d'avoir jamais rossé le maître des cérémonies. Et même il n'était pas absolument certain de l'avoir réellement pourchassé à coups de gaule. Tout cela, peut-être l'avait-il simplement rêvé...

« Mais qu'ai-je à inventer ces histoires? se dit-il. Ai-je besoin d'inventer des histoires? N'arrive-t-il pas assez d'histoires sans que j'en invente? Ou vais-je devenir aussi menteur que les hâbleurs qui m'entourent? » Et pourquoi ne le serait-il pas devenu? Quelle différence y avait-il entre eux et lui?

— Il n'y a pas de différence, dit-il à mi-voix.

Assurément il n'y en avait jamais eu si peu. Jamais Clarence ne s'était aussi profondément enfoncé dans sa condition que depuis le jour où il avait résolu de s'en arracher, le jour où il avait décidé de vivre dans un désert. Il était parti à la recherche d'une retraite telle qu'il n'y verrait plus un être humain. Mais, pour inaugurer cette retraite, il était allé bavarder avec Diallo; et quand la nuit était tombée sur son désert et qu'il était lui-même tombé dans son absurde rêverie des femmes-poissons, il avait été tout heureux de regagner le village, tout heureux de s'asseoir dans sa case devant un bol de vin chaud. Il avait consenti à revoir Baloum, consenti à revoir Akissi, et à parler à Akissi, à parler à Baloum. Y avait-il une chose à laquelle il n'eût pas consenti? Il avait cédé devant tout. Les femmes qui venaient à la nuit ne se dissimulaient même plus... Et ainsi tout était plus franc,

semblait-il. Mais c'était la franchise de l'abjection, seulement; c'était pur cynisme.

Le roi... Il était bien temps, après cela, de penser au roi!... Pourtant c'était au roi malgré tout que Clarence pensait; c'était malgré tout sur le roi qu'il comptait, pour être délivré. Oui, le roi viendrait et le délivrerait... C'était insensé, et c'était vrai néanmoins; ce frêle et fol espoir demeurait au plus profond de Clarence : le roi viendrait s'asseoir sous la galerie, et le délivrerait! Et c'est pourquoi, chaque jour, Clarence regardait la galerie; c'est pourquoi, à mesure que les jours passaient, il tournait de plus en plus souvent le regard vers la galerie. Le roi s'asseoirait... Mais le roi s'asseoirait-il réellement là où le naba s'assoit?... Et s'il s'asseyait plus haut, s'il s'asseyait là où, du pas de la case, on n'aurait pu le voir, là où les piliers...

— Le roi s'assoit-il chaque fois là où le naba s'assoit? demanda-t-il.

— Là exactement, dirent les garçons. Chaque fois qu'il est venu, il s'est assis là.

« Alors je ne puis manquer de le voir, pensa Clarence; je n'aurai pas plus tôt franchi le seuil de la case que... » Mais quelle confiance devait-il accorder aux deux garçons? Savaient-ils ce qu'ils affirmaient? Ils étaient bien jeunes, pour connaître les habitudes du roi!

— L'avez-vous vu assis? dit-il.

— Nous ne l'avons pas vu. La dernière fois qu'il est venu, nous étions encore trop petits pour le voir : nous habitions toujours le sérail. Mais tout le monde s'accorde à dire que c'est bien là, que c'est bien à cette place-là, qu'il s'assoit chaque fois qu'il vient; la prochaine fois, c'est là aussi qu'il s'assoira.

— Oui, la « prochaine » fois, dit Clarence.

Il avait insisté sur le mot « prochaine », et il ricana. Quand y aurait-il une « prochaine » fois?... Jamais, peut-être! Depuis le temps qu'il attendait...

— Il ne viendra pas, dit-il.

— Comment osez-vous proférer une chose pareille? dirent les garçons. Il ne tardera plus!

— Et combien de fois ne me l'avez-vous pas déjà dit?

— Mais il viendra un jour, et alors...

— Oui, il viendra un jour, dit Clarence, mais ce jour est imprévisible. Diallo dit qu'il est imprévisible. En attendant, les mois et les années passent. Mais est-ce bien « en attendant » qu'il faut dire? On finit par ne plus rien attendre; ce jour devient si imprévisible, si problématique, qu'on finit par n'y plus croire.

— Mais il n'est pas entièrement imprévisible! dirent les garçons. Dioki, elle, sait sûrement quand le roi viendra.

— Dioki? Cette vieille folle qui m'a enfumé, qui m'a aux trois quarts asphyxié quand j'avais la fièvre?

— Vous ne devriez pas parler ainsi de Dioki.

— Non, je vais me gêner! dit Clarence.

— Savez-vous seulement si elle ne vous entend pas?... Elle entend tout.

— Alors, tant pis pour elle!

— Elle vous fera attraper quelque chose de mauvais.

— Eh bien, j'aimerais savoir ce qui pourrait m'arriver de pire qui ne m'est déjà arrivé! dit Clarence.

Toutes les avanies qu'il avait subies depuis son arrivée à Aziana lui revinrent à la mémoire. Et aussi celles qui avaient précédé son arrivée. Oui, tout. Tout ce qui avait commencé à l'instant où il avait franchi la barre; à l'instant où, pour son malheur, il avait franchi la barre et posé le pied sur le sol rouge d'Afrique.

— Il ne m'arrivera jamais rien de pire, dit-il. Ce n'est pas une pauvre jeteuse de sorts qui m'en ferait voir de pires.

— Elle voit tout et elle fait découvrir tout, dit Noaga.

— Si elle voit tout, pourquoi ne lui demandes-tu pas quand le roi viendra?

— Elle ne me répondrait pas.

— Voilà au moins qui est commode, dit Clarence.

— Elle ne dit jamais tout, dit Nagoa. Elle découvre les choses et elle les fait voir. Mais on ne les découvre et on ne les voit à son tour que si on prend la peine de les bien regarder.

— Tu veux dire qu'elle ne débite que des calembredaines? dit Clarence. Elle te tire les vers du nez et elle te les sert sur un

plat d'argent; et, toi, tu ne les reconnais plus, tu crois qu'elle les a tirés de son propre nez.

— Vous, pourquoi ne l'interrogez-vous pas? dit Noaga.

— Je me le demandais, dit Clarence. A l'instant même, je me le demandais. Mais je ne me le demande plus : allons l'interroger. Il n'y a pas tant d'occasions de se divertir, et cette occasion-ci, après tout, en vaut une autre. Allons!

Il se leva.

— Vous ne pouvez pas y aller les mains vides, dit Nagoa.

— Non, naturellement, dit Clarence, je ne peux pas. Je vais lui porter des fleurs, peut-être?

Il éclata de rire.

— Des fleurs pour cette vieille toupie! cria-t-il.

Et il se tapa sur les cuisses.

— Si vous ne lui portez rien, elle ne vous répondra pas, dit Nagoa.

— Mais que voulez-vous que je lui porte? s'écria Clarence. A son âge, on devrait la porter au cimetière.

— Taisez-vous! dirent les garçons. Elle finira par vous entendre... Et puis pourquoi plaisantez-vous aux dépens des morts? Cela n'est pas bien.

— Si deux polissons comme vous doivent m'apprendre le bien... dit Clarence. Je vais lui offrir quelques calebasses. C'est une vieille à se piquer le nez.

— Elle se pique le nez.

— Eh bien, c'est ce que je disais.

— Mais il faut encore lui offrir autre chose, dirent les garçons.

— Akissi! cria Clarence.

Akissi lâcha son pilon et son mortier.

— Akissi, je veux faire un cadeau à Dioki. Je vais lui porter du vin de palme, à cette ivrognesse.

— Ce n'est pas une ivrognesse, dit Akissi.

— Non, mais elle se pique le nez.

— Les serpents lui piquent le nez.

— Les serpents? dit Clarence. Ce n'est pas de cette façon que je songerais à me piquer le nez.

— Mais elle, c'est sa façon de se le piquer.

— Ne discute pas, Akissi. Si tu commences à discuter, on

n'en sortira pas. Dis-moi plutôt ce que je pourrais lui offrir.

— Tu pourrais lui donner un collier.

— Un collier? dit Clarence. Que veux-tu qu'une taupe fasse d'un collier?

— Elle a de très jolis colliers, dit Akissi.

— As-tu des colliers, toi?

— Tu pourrais en demander au naba.

— Tu n'y penses pas! Pour qu'il me fasse assister une fois de plus au défilé de ses malles vides?

— Toutes ne sont pas vides.

— Elles sont pleines de rats, dit Clarence.

— Alors, porte-lui des rats.

— Des rats? dit Clarence. Tu n'es pas folle?

— Ses serpents les mangeront, dit Akissi.

— Mais c'est à elle personnellement que je veux offrir quelque chose, dit Clarence. Cela m'est bien égal, que ses serpents mangent ou jeûnent!

— Ses serpents, c'est comme si c'était elle. Si tu ne les nourris pas, ils te mordront.

— Pourquoi ne lui offrez-vous pas des œufs? dirent les garçons.

— Pour couvrir? dit Clarence.

Et derechef il se tapa sur les cuisses.

— Pour ses serpents, dirent les garçons. Les serpents gobent les œufs.

— Eh bien, va pour les œufs! dit Clarence. Tu as compris, Akissi? Remplis un panier d'œufs; remplis-en deux... Une plaisanterie, il faut que cela se paie; les deux polissons ont raison. Et pour elle, joins-y ce que tu voudras; des croquem-bouches, par exemple.

— Qu'est-ce que c'est, des croquem-bouches? demanda Akissi. Quelque chose qui croque?

— Tu l'as dit.

— Mais elle n'a plus de dents! dirent les garçons. Elle prendra ça de très mauvaise part.

— Dommage! dit Clarence. M'était avis que c'est une vieille à croquer des sauterelles grillées.

— C'est très fin, les sauterelles, dit Akissi.

— Parle pour toi, je te prie, dit Clarence.

— Mais toi, tu te régales bien d'escargots, dit Akissi.

— Ce n'est pas la même chose... Allons, donne à chaque garçon un panier d'œufs : la quantité suppléera à la diversité.

— Mais nous n'entrerons pas ! dirent les garçons. Nous porterons les paniers, mais nous n'entrerons pas ; nous poserons les œufs devant la porte.

— Pourquoi ? demanda Clarence.

— Et les serpents ? objectèrent les garçons.

— Est-ce que j'ai peur des serpents ?

— Mais nous, nous en avons peur !

— Eh bien, vous n'aurez qu'à déposer les paniers à l'entrée. Mais vous êtes deux poules mouillées.

Akissi alla remplir deux paniers d'œufs, et Clarence attacha une demi-douzaine de calebasses avec une liane.

— En route ! dit-il.

— Et ton boubou ? dit Akissi.

Elle lui tendit son boubou.

— Ne cassez pas les œufs, dit-elle aux garçons.

Dioki habitait une tanière, ou une fosse ou une cour — les garçons ne savaient pas au juste —, à l'une des extrémités d'Aziana. Pour s'y rendre, on passait devant la forge. Quand Diallo vit arriver la petite troupe, il cessa de battre le fer.

— Vous arrivez bien chargés, cria-t-il.

— Du vin et des œufs, dit Clarence. Seulement ce n'est pas chez toi que nous allons. Nous allons chez Dioki.

— Chez Dioki ?... Qu'avez-vous de commun avec Dioki ?

— Je vais me faire dire la bonne aventure.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dit Diallo.

— Je ne le crois pas non plus, dit Clarence. Ce n'est pas non plus une idée qui m'est venue.

— Ce sont les deux polissons qui vous ont mis ça dans la tête ?

— Qui serait-ce ? dit Clarence.

— A votre place, je n'irais pas, dit Diallo. C'est une sottise !

— Ce n'est pas la première que je fais depuis que je suis à Aziana.

— Non, mais ce pourrait être la dernière.

— Crois-tu que j'aie peur de deux ou trois petits serpents apprivoisés?

— Si vous le prenez ainsi...

— Je le prends avec le sourire, dit Clarence. Je viendrai te conter ce que la vieille coquine aura lu dans ma main. A tout à l'heure!

— Ou à jamais, dit Diallo.

Il hochait la tête.

— A votre place, je n'irais pas.

— Trop tard! dit Clarence.

Et il continua d'avancer.

— Ne balancez donc pas les paniers comme ça, dit-il aux garçons. Dioki fera son omelette elle-même... Eh bien, que faites-vous?

Les garçons s'étaient arrêtés net devant une palissade de bambous, fort haute à la vérité et, par le fait, impressionnante, mais singulièrement délabrée, singulièrement ravagée et instable. Ils posaient les paniers au pied de la palissade, sans se soucier le moins du monde du risque que les œufs couraient, soit qu'un fragment de bambou vînt inopinément à se détacher, soit que la palissade entière s'effondrât.

— C'est ici chez Dioki, dirent-ils.

— Je ne vois qu'une palissade, dit Clarence. Et quelle palissade! Une ruine.

— C'est derrière la palissade, dirent les garçons.

— Mais où est la porte? demanda Clarence. Il y a bien une porte, je suppose.

— On descend là, dirent les garçons.

Ils montraient un sentier qui dévalait le long de la palissade et qui aurait pu mener n'importe où, sauf à une habitation décente.

— La porte est au bout.

— Accompagnez-moi au moins jusqu'à la porte, dit Clarence. Je ne peux pas porter à la fois les paniers et les calebasses. Et puis ne laissez pas les paniers au pied de la palissade. Ne voyez-vous pas que cette palissade peut nous tomber sur la tête une minute à l'autre? C'est un vrai coupe-gorge, où vous m'avez mené.

Il soupira.

— Allons venez. Venez au moins jusqu'à la porte.

— Mais nous n'irons pas plus loin, dirent les garçons en reprenant les paniers. Nous n'allons pas nous jeter dans la gueule des serpents!

Clarence descendit le sentier. La palissade y entretenait une ombre suspecte et une végétation de terrain vague; des fragments de bambous encombraient le passage, attestant la vétusté et l'insécurité de la palissade. Au bout du sentier, une poterne ouvrait sur une petite cour bordée d'un mur bas; une misérable courette avec des murs à peine moins branlants que la palissade. Au fond de cette courette, un escalier donnait accès à une deuxième cour plus misérable encore et qui, certes, tenait plus de la fosse d'un animal que d'une cour un tant soit peu honnête.

— Nous n'allons pas plus loin, dirent les garçons, en posant les paniers devant l'escalier. Nous sommes déjà allés beaucoup plus loin que nous ne comptions le faire.

— Vous m'attendrez ici, dit Clarence en montrant la première marche.

— Pensez-vous! Nous vous regarderons par-dessus le mur. Les serpents seraient capables de monter l'escalier.

— Quels froussards vous faites! dit Clarence.

— Appelez Dioki, dirent les garçons. Ne descendez pas sans l'avoir d'abord appelée.

— Dioki! cria Clarence.

— Qui m'appelle? fit une voix qui venait de l'ombre.

— L'homme blanc, dit Clarence.

— Que m'apportes-tu? reprit la voix.

— Pour toi, du vin de palme. Et, pour tes serpents, des œufs.

— Descends l'escalier, dit la voix.

Clarence descendit avec les calebasses et les rangea sur la dernière marche, puis il remonta chercher les paniers. Quand il fut redescendu, il vit Dioki qui buvait.

— Ne bois pas trop avant que je ne t'aie interrogée, dit-il.

— Crains-tu que je ne m'enivre? dit-elle. Il m'en faudrait plus que tu n'en as apporté pour me faire perdre la tête.

— C'est là que tu dors? demanda Clarence, en désignant une case basse ornée de badigeonnages blancs et jaunes.

— Les serpents dorment là, dit-elle. Que veux-tu savoir, homme blanc?

— Je voudrais que tu me dises quand le roi viendra.

— Le roi!... dit-elle.

Un moment, elle parut réfléchir, puis elle porta la calèche à ses lèvres et la vida d'un trait.

— Ton vin n'est pas fameux, dit-elle.

— C'est celui du naba.

— C'est bien ce que je disais.

— Écoute, Dioki, je ne suis pas venu ici pour t'entendre calomnier le vin du naba. Le naba est ce qu'il est; pas grand-chose sûrement et même moins que cela, mais son vin n'est pas mauvais. Je suis venu te demander quand le roi viendra.

Dioki siffla, et les serpents sortirent de la case. Il y en avait de toutes tailles et de toutes les couleurs. Il y en avait certainement de venimeux, et d'autres qui visiblement n'avaient pas besoin de venin, qui n'avaient qu'à s'enrouler étroitement autour de leur proie pour l'étouffer et la broyer.

— Je vais interroger les serpents, dit Dioki.

— Tu ne pourrais pas les interroger dans leur case? dit Clarence.

— Aurais-tu peur? A Aziana, ils ont tous peur.

— Je n'aime pas les serpents.

— Il n'y a pas d'êtres plus fidèles, dit-elle.

Elle tendit les bras à un serpent. Aussitôt, la bête vint s'enrouler autour de son cou.

— Sont-ce là tes colliers? questionna Clarence.

— Tous mes colliers, dit-elle en jouant avec les anneaux.

— Clarence! crièrent les garçons.

— Quoi? dit Clarence.

— Les serpents! crièrent les garçons.

Clarence vit que les serpents l'entouraient; ils grouillaient à ses pieds et jusque sur ses pieds. Et il en venait toujours de nouveaux. Ils sortaient de la case, mais il en sortait aussi, eût-on dit, de partout; il en sortait de la muraille même.

— J'espère qu'ils sont apprivoisés, dit Clarence.

— Ils le sont pour ceux qui ne me maltraitent pas, dit-elle.

— Eh bien! il ne me viendrait pas à l'idée de te maltraiter. Tu n'as plus l'âge où un homme voudrait te maltraiter.

- Clarence! crièrent les garçons.
- Quoi encore? dit Clarence.
- Soyez prudent, crièrent les garçons.
- Vous m'ennuyez! cria Clarence.

Mais, au même moment, il se trouva ceinturé par un serpent. La bête était richement ocellée de vert et de violet. D'une façon, elle était belle — on n'aurait pas pu dire qu'elle n'était pas belle —, seulement le contact des écailles était extrêmement désagréable. C'était froid et un peu trop glissant, pas visqueux mais glissant; une espèce de moire, mais trop mobile et trop froide; vivante, mais à la fois trop vivante et trop peu vivante : trop vivante, parce qu'il n'était pas naturel que de la moire fût douée de vie, trop peu vivante parce que la froideur des écailles jurait avec la vie. La bête levait la tête vers Clarence, l'élevait insensiblement, avec un mouvement ondulatoire très gracieux; finalement, parvenue à hauteur du visage, elle s'immobilisait pour regarder fixement Clarence dans les yeux. Il n'y avait à vrai dire aucune animosité dans le regard de la bête; aucune amitié particulière non plus; une sorte de curiosité, plutôt; et, vraisemblablement, une arrière-pensée de fascination.

— Ceci n'est plus de jeu, dit Clarence.

— Si tu n'as pas de mauvais desseins, tu n'as rien à craindre, dit Dioki. Néanmoins ne bouge pas; et fais attention de ne pas me maltraiter, même en paroles. Ne bouge pas du tout. Le serpent va parler, et je te répéterai mot pour mot ce qu'il me dira. Interroge-moi.

— Quand le roi s'assoira-t-il sous la galerie du naba? demanda Clarence... Mais dépêche-toi de répondre : tes serpents ne m'inspirent pas confiance.

Dioki tressaillit longuement.

— Le roi vient! dit-elle en levant soudain les bras.

— Il y a des années qu'on ne cesse de me le répéter, dit Clarence.

— Mais cette fois, il vient vraiment! Il quitte le palais et il vient. Il enfourche son cheval, et ses pages l'entourent, ses vassaux lui ouvrent le chemin. Le grand nuage rouge monte droit vers le ciel comme une colonne, le nuage couvre le ciel... Comprends-moi bien, pauvre homme blanc : le roi est en

route. Il ne se prépare plus à venir : déjà il est en route!

Un peu d'écume vint à ses lèvres. Le serpent qui était enroulé à son cou, approcha la tête pour boire l'écume.

— Est-ce tout ce que tu veux savoir? dit-elle.

— Tu n'as rien dit encore, protesta Clarence.

— Je t'ai dit que le roi était en route. Que pourrais-je te dire de plus?

— Mais à quel moment s'assoira-t-il sous la galerie? Il faut que tu précises le moment.

— Il s'assoira dans l'après-midi, dit-elle.

— Cet après-midi?

— Un après-midi parmi les après-midi. Un après-midi comme tu n'en connaîtras qu'un, indicible, plus radieux que le soleil au zénith, plus vaste et plus profond que le ciel même. Un après-midi sans pareil.

— Ce n'est pas une réponse!

— Ta question était-elle une question? fit-elle.

Elle avait fermé les yeux, et on aurait dit que son visage se décolorait. Il ne devenait pas blanc, mais gris, gris sale, gris cendre; et peut-être était-il devenu réellement blanc, mais la poussière des années, où la poussière simplement, le salissait. « Que tu es laide! » pensa Clarence. Il la voyait parfaitement. Il ne pouvait jamais voir aucun visage de femme, sauf dans l'encadrement d'une fenêtre; mais Dioki, il la voyait parfaitement. Les autres, quand il les rencontrait, il ne voyait que leurs seins ou leur croupe; ses yeux ne pouvaient se détacher de leurs seins ou de leur croupe; mais, Dioki, il la voyait toute. Elle avait des seins si flétris que le regard ne parvenait pas à s'y attarder; quant à sa croupe, elle avait fondu; on eût juré qu'elle n'avait plus de croupe.

— Non, ta question n'en était pas une, répéta-t-elle. C'est comme si tu demandais au serpent à quel instant il te mordra. Lui-même ne le sait pas. Non, personne ne pourrait répondre à ta question.

— Ta profession ne t'oblige-t-elle pas à répondre à toutes les questions?

— Suis-je le roi? dit-elle.

Elle se jeta à terre et se roula dans la poussière.

— Je ne suis pas le roi! cria-t-elle. Je ne suis pas le roi!

Elle se roulait dans la poussière et parmi les serpents, et ceux-ci s'enroulaient autour de son corps en sifflant. Ils l'étreignaient, ils l'enlaçaient; et elle, elle gémissait. Mais quelle étreinte était-ce là? Quel enlacement était-ce là? C'étaient les convulsions mêmes de l'amour!

Clarence aurait voulu fuir; mais le serpent qui le tenait prisonnier dans ses anneaux le surveillait étroitement; au premier mouvement que Clarence esquissa, la bête montra ses crochets. « Ne bouge pas du tout! » avait dit Dioki. Clarence comprit qu'il devait rester complètement immobile, s'il voulait éviter que le serpent le mordît. « Une arme... Si j'avais une arme... » se dit-il. Mais il n'avait pas d'arme. Et même s'il en avait eu une, qu'en eût-il fait? Le serpent l'eût devancé!

— Dioki! cria Clarence.

Mais Dioki ne répondit pas. Elle avait affaire à bien autre chose : elle gigotait au milieu de ses serpents et elle ne songeait visiblement qu'à gigoter.

— Folle!... Vieille folle! dit Clarence entre ses dents.

Devait-il jusqu'au bout assister à ce spectacle, d'une gueuse dont les frémissements étaient autant d'allusions aux trémoussements de la passion?... Il ferma les yeux. Mais alors il vit mieux encore la vieille et il vit mieux les serpents; il vit plus distinctement leur ignoble manège; il entendit plus clairement les soupirs et les gémissements de la vieille, les sifflements et les chuintements des serpents...

Alors il rouvrit les yeux; il cherchait à les fixer sur n'importe quoi, à les occuper avec n'importe quoi, pour leur épargner le spectacle de la vieille et de ses serpents; faute de mieux, il décida de porter toute son attention sur la cour où il était. Oh! il n'y réussit pas au premier essai. Mais quand il fut parvenu à chasser de sa vue et comme à biffer de la terre la vieille folle et ses serpents, il s'émerveilla fort de la vaste étendue de cette cour.

Quand il l'avait regardée du haut de l'escalier, ce n'était guère qu'une fosse; et la fosse même où se terre une bête plutôt qu'un être humain; mais, à présent, c'était une cour qui n'en finissait plus, une cour que le regard ne parvenait plus à embrasser. Et par-dessus, ce n'était plus le ciel qu'on

découvrait, mais, très haut, aussi haut que le ciel, une voûte rocheuse.

Cette voûte était du même rouge que le sol, du même rouge aussi que le grand nuage qui avait plané sur l'esplanade; comme le nuage, elle était inondée de lumière, inondée de soleil, bien que le soleil fût absent de la caverne et que la lumière parût sourdre, bizarrement, de la voûte même.

Au bout d'un moment, Clarence vit une ombre s'avancer sur la voûte, comme si, sur ce ciel rocheux, des nuages étaient passés. L'ombre s'allongea petit à petit et finit par occuper un espace considérable. Puis une seconde ombre, plus petite et en forme de tour, surgit de la première. Ainsi placées, les deux ombres évoquaient curieusement le palais royal d'Adramé; l'une figurait la longue muraille; l'autre, le donjon derrière la muraille. Quant au rectangle plus clair qui s'étalait au-dessous des deux ombres, il évoquait non moins curieusement l'esplanade d'Adramé.

Et ce n'était pas simplement une de ces figures comme on en devine dans les nuages, une figure un peu molle et trop fuyante. Non, les arêtes des ombres allaient s'accroissant, et Clarence maintenant distinguait les créneaux de la longue muraille et l'escalier extérieur du donjon. La vision se précisait rapidement. Bientôt, Clarence vit la plate-forme du donjon, aussi nettement qu'il l'avait vue, le jour où il était monté vers l'esplanade. Comme ce jour-là, la plate-forme paraissait donner accès au ciel même, paraissait relier le palais au ciel et faire de ce palais on ne sait quelle insolite dépendance terrestre du ciel.

Clarence avait les yeux fixés sur le donjon, quand le soleil parut se lever au bout de la plate-forme. Dans ce rayonnement en étoile du soleil levant, une lumière plus mince apparut, une lumière fragile et redoutable. Et le roi tout à coup se dévoila! Des pages aussitôt accouraient et s'emparaient des bras du roi, les soutenaient, guidaient le souverain dans sa marche; le grand manteau blanc flottait légèrement dans l'air du matin.

Le roi descendit lentement les degrés de l'escalier extérieur. Un moment, la longue muraille le cacha à la vue; et, durant ce moment, la muraille elle-même, comme travaillée

par une lumière intérieure, s'anima; la colonnade se dessina, et la petite porte s'inscrivit comme une ombre plus claire. Puis la porte s'ouvrit, et le roi quitta le palais dans un flot de clarté. L'esplanade était couverte d'une foule compacte qui sautait, qui battait des mains et, sans doute, poussait des cris. Derrière le roi, venaient l'escorte des pages danseurs, et le palefroi; et tout autour les guerriers se pressaient tumultueusement, montés sur leurs chevaux enjuponnés. Parvenu au centre de l'esplanade, le roi se hissa sur le palefroi. Les chevaux caracolèrent, et les guerriers firent s'écarter la foule. Après quoi, le roi avança, protégé par le grand parasol... Il semblait que la scène entière, à laquelle Clarence avait assisté sur l'esplanade, se fût déroulée de nouveau, mais cette fois dans le sens contraire.

Alors le palais, le donjon et l'esplanade s'effacèrent; et le roi commença de cheminer avec son cortège dans la campagne. C'était la campagne même que Clarence avait parcourue au sortir d'Adramé; une campagne semée de fermes paisibles et couverte de cultures; et peut-être le cortège empruntait-il également le même chemin; ou, si ce n'était pas le même, un chemin parallèle, car bientôt le mur de la forêt apparut à son tour. Le mur n'était ni moins dense ni moins rébarbatif — et on peut croire que l'odeur n'était ni moins lourde ni moins suffocante —, mais le roi ne se fut pas plus tôt approché de la forêt que celle-ci s'ouvrit devant lui. Le roi s'engagea dans cette entaille qui déchirait la forêt en deux, qui la déchirait comme si elle n'eût rien été de plus qu'une étoffe à demi ruinée.

Clarence voyait le roi distinctement. Il le voyait, en dépit de l'ombre portée par le grand parasol, comme s'il se fût trouvé à un pas de la personne royale. Et parce qu'il voyait le roi d'une manière si distincte, parce qu'il était si près de la personne royale, parce qu'il lui semblait qu'il ne serait jamais plus près de cette personne, il chercha le regard du roi.

« Si maintenant je puis croiser son regard... » pensait-il. Et une chaleur l'avait gonflé, l'avait comme porté en avant, l'avait encore rapproché du roi.

Mais il s'aperçut alors que ce regard ne se posait sur rien, et que le souverain avançait comme absent de tout ce qui

l'entourait; son regard, eût-on dit, était tout tourné vers l'intérieur et comme posé sur sa propre personne... Et où un tel regard eût-il reposé, sinon en lui-même?... Néanmoins tant d'indifférence glaçait... Certes, cette indifférence, on la concevait — Clarence la concevait — et même on l'acceptait, on se résignait à l'accepter. On savait bien qu'on n'avait droit qu'à de l'indifférence et qu'en fait on méritait de la répugnance; mais tout cela ne rendait cette indifférence ni moins glaciale, ni moins cruelle, ni moins désespérante... Clarence brusquement se sentit glacé jusque dans les os...

Presque en même temps, un grand cri fit s'effacer la voûte où toute cette scène s'était déroulée. Et le ciel apparut, avec son bleu profond, son bleu quasi noir, sa lumière insoutenable. Clarence baissa les yeux. A ses pieds, la vieille se relevait péniblement, et les serpents, un à un, se détachaient d'elle; ils se détachaient doucement et comme à regret, et comme s'ils n'eussent accepté de l'abandonner qu'après une dernière caresse. La vieille leva sur Clarence un regard las.

— Tu sais, dit-elle. A présent, tu sais.

— Oui, je sais... dit Clarence.

— Va, dit-elle. Va maintenant... Laisse-moi.

Le serpent qui était demeuré enroulé autour de Clarence, se déroula soudain et tomba mollement dans la poussière rouge.

— Allons, va! reprit Dioki avec impatience.

Elle se baissa pour prendre une des calebasses que Clarence avait apportées, et la porta à ses lèvres. Elle buvait si goulûment que deux minces rigoles de vin se dessinèrent aux coins de sa bouche. Clarence s'éloigna à reculons. Au passage, il vit que les deux paniers d'œufs étaient vides.

— N'es-tu pas encore parti? dit Dioki.

— Je m'en vais, dit Clarence.

Elle le regardait ironiquement.

— Sache qu'il n'y a pas de femme si vieille qu'on ne puisse la maltraiter! cria-t-elle.

Après quoi elle se mit à rire aux éclats, et son rire la secoua toute, son rire la secoua jusqu'aux os; ces os qui par endroits semblaient vouloir percer la peau, qui étaient comme du bois mort dans un sac ridé et racorni.

Clarence monta rapidement l'escalier. Les deux garçons, au sommet, l'attendaient en claquant des dents. Il ne les eut pas plus tôt rejoints qu'ils l'empoignèrent chacun par un bras et coururent vers la palissade. Ils couraient à croire que la meute entière des serpents était à leurs trousses.

— Avez-vous vu la caverne? dit Clarence, quand ils furent de l'autre côté de la palissade.

— Nous n'avons pas vu de caverne, dirent les garçons. Nous avons vu Dioki qui s'approchait de vous avec ses serpents, et nous avons cru que vous alliez mourir.

— J'aurais pu en mourir! dit Clarence.

Mais il ne le disait pas au sujet de Dioki ou des serpents : il pensait au regard du roi... Il avançait lentement, à présent; il se sentait étrangement brisé, étrangement rompu; les membres lui faisaient mal comme au sortir d'une position incommode et trop prolongée ou comme si... Mais la comparaison qui surgit était si peu concevable que Clarence la chassa d'un geste. Quand il fut à la forge de Diallo, il s'arrêta.

— Reposons-nous un moment, dit-il.

Il s'accroupit devant le foyer.

— Je me demandais si vous reviendriez, dit Diallo.

— Je suis brisé, dit Clarence.

— Que vous a-t-elle raconté?

— Moins que rien. C'est à peine si elle a parlé... Mais j'ai vu.

— Vous avez eu un rêve? demanda Diallo.

— Je ne sais pas... Oui, un rêve peut-être...

Cette voûte rocheuse et ces ombres sur la voûte, peut-être après tout n'était-ce qu'un rêve. Mais les rêves répètent-ils les événements avec tant de précision? Peuvent-ils jamais se borner à répéter sans rien ajouter?

— Ce ne devait pas être un rêve, dit-il. Mais comment dire ce que c'était?... Peut-être une vision.

— Et eux? dit Diallo en montrant les garçons.

— Ils n'ont rien vu, dit Clarence.

— Nous avons vu la vieille qui s'approchait de vous, dirent les garçons. Elle vous a pris aux épaules et elle vous a serré contre sa poitrine. Elle...

— Taisez-vous! dit brusquement Clarence. Vous ne faites qu'inventer.

— Mais... firent les garçons.

— Non, ils n'ont rien vu, dit Clarence. Ils inventent au fur et à mesure; ils croient se rendre intéressants.

Mais les garçons inventaient-ils vraiment? Clarence dut, comme peu auparavant, chasser d'un geste de la main l'horreur qui s'offrait à son esprit.

— Que forges-tu? dit-il à Diallo.

— Une hache.

— Encore une? dit Clarence.

— Oui. Mais celle-ci... Celle-ci...

— Cesseras-tu jamais d'en forger?

— Je veux en forger toujours de plus belles, dit Diallo. Et celle-ci... Ah! je voudrais que le roi n'en eût jamais vu une plus belle, quand bien même je saurais que c'est impossible.

Il alla au foyer et en retira la hache. Elle était en forme de croissant comme toutes celles qu'il avait déjà forgées.

— Tu les fais toutes en croissant, dit Clarence.

— Toutes! Mais regardez la courbe de celle-ci. Je crois bien n'en avoir jamais réussi de plus heureuse.

— Elle est heureuse, dit Clarence. Je ne jurerais pas qu'elle soit plus heureuse que les précédentes, mais elle est certainement heureuse. Elle est comme le croissant de la lune.

— Oui, comme la lune, dit rêveusement Diallo. Elle aura la pureté et l'éclat de la lune...

— Hâte-toi pourtant, si tu veux l'offrir au roi.

— Dioki vous a-t-elle dit que je devais me hâter?

— Dioki n'a rien dit de précis.

— Pourquoi me hâter, alors? Ce n'est pas un travail qu'on puisse réussir en se hâtant.

— Je ne sais pas, dit Clarence, mais j'ai le sentiment que le roi ne tardera plus.

— Tout à l'heure, vous prétendiez le contraire, dirent les garçons.

— Tout à l'heure, oui, dit Clarence. Depuis...

— Il y a des années que je l'attends, dit Diallo.

Il frappait à tout petits coups sur la hache, comme s'il avait

craint qu'un coup moins précis et moins léger n'en compromît le fil.

— Vous aussi, vous l'attendez, reprit-il.

— Si je l'attends! dit Clarence. Oh! comme je l'attends! s'écria-t-il. Dieu seul sait comme je l'attends!... Je ne l'ai pourtant pas toujours attendu avec la même ferveur. Parfois...

Il vit Akissi, ou plutôt tout ce qu'il y avait derrière Akissi et derrière son séjour à Aziana; il vit l'affreux visage de l'ombre, la part d'ombre et de nuit, la part inavouable qui est au revers des choses; toutes ces femmes qui ne cessaient de lui rendre visite la nuit, qui faisaient la navette entre le sérail et sa case. Et un dégoût l'envahit. Clarence mâcha un moment ce dégoût, qui est comme une herbe amère et comme une nausée... Mais cette herbe, il ne la mâchait pas toujours; et cette nausée, il ne l'avait pas toujours à la bouche; cette herbe n'était amère qu'après, et cette nausée n'était que l'écœurement qui suit les mets trop savoureux. Il y avait le Sud; du moins ce que Clarence appelait : le Sud. La bête qui était en lui, la frénésie de la bête; une attirance comme irrésistible pour l'inavouable...

— Je ne l'ai pas attendu comme je l'aurais dû, dit-il.

— Personne ne l'attend comme il devrait, dit Diallo.

Clarence demeura songeur. Il pensait que l'odeur, que le Sud... Oui, il y avait incontestablement l'odeur et il y avait le Sud, il y avait très réellement cette odeur et le Sud. Mais n'y avait-il rien eu d'autre?... Ah! s'il n'y avait eu que le Sud et que l'odeur, s'il n'y avait pas eu sa complaisance et sa secrète complicité!...

— Clarence! crièrent subitement les garçons. Clarence! Diallo!

Ils s'étaient levés, et Diallo demeurait le marteau en l'air, comme figés. Ils tendaient l'oreille.

— Quoi? dit Clarence.

— Le roi!... Le roi! crièrent les garçons.

— Que dites-vous? dit Clarence.

— Le roi vient! Les tambours annoncent le roi!

— Le roi! dit Clarence.

Il se leva; ses yeux brillaient. Enfin!... Enfin, le roi ve-

nait!... Il venait comme sur la paroi rocheuse de la caverne... Il était sur son cheval, et le grand parasol, au-dessus de lui, se balançait.

— Le roi! répéta-t-il.

Sa figure rayonnait d'une lumière qui, certainement, appartenait plus au roi qu'à lui-même.

— Il vient, et à l'improviste, dit Diallo. Il vient comme je vous l'avais dit... Je l'attendais... Ah! je n'ai pas cessé de l'attendre!... Et c'est malgré tout à l'improviste qu'il vient.

Il regardait sa hache, qui n'était pas achevée.

— Je n'aurai même pas le temps de la terminer, dit-il.

— Eh bien, tu en as d'autres, dit Clarence.

— Beaucoup d'autres, dit Diallo. Mais c'est sur celle-ci néanmoins que je comptais le plus.

Il soupira. Que regrettait-il? N'avait-il pas depuis longtemps fait son choix? Mais peut-être ne choisit-on pas si facilement, peut-être...

— Je choisirai la plus belle, dit-il. Ou plutôt je les offrirai toutes. La quantité, alors, suppléera peut-être, à la qualité.

— Quand le roi sera-t-il là? demanda Clarence.

— Demain! Il sera là demain, sur le coup de midi, dirent les garçons.

— Oui, sur le coup de midi, dit doucement Clarence.

Et il vit la galerie; il la vit comme il la voyait du seuil de sa case.

— Et dans l'après-midi, dit-il, il s'assoira sous la galerie. Il s'assoira là où le naba s'assoit...

Son visage n'avait pas cessé de rayonner. Il rayonnait comme si le roi eût déjà posé le regard sur lui. Oui, comme si véritablement un autre visage, un visage plus haut, plus grand, déjà se fût emparé du sien...

II

LE ROI

— **L**AVE-MOI le dos, Akissi, dit Clarence. Lave-le bien, lave-le mieux que tu ne l'as jamais fait. Tu comprends, un jour comme aujourd'hui...

— Ne te fais pas de souci, dit-elle. Je le laverai à fond... Tu as vu les tapis?

— La cour en est couverte, dit-il. Il y en a même sur la place. Il y en a tout le long du mur du palais. Je ne savais pas que le naba eût tous ces tapis.

— Et c'est pourquoi tu riais de ses coffres.

— J'en riais sans vraiment en rire. J'en riais parce que le naba en faisait tout un plat, et parce qu'il en sortait des rats.

— Mais je t'avais bien dit qu'il n'y avait pas que des rats... Penche-toi un peu, veux-tu? Je n'arrive pas à te laver convenablement la nuque.

— Prends le tabouret, dit-il. Ce sera plus commode... Mais, tous ces tapis, il ne les enfermait pas dans ses coffres?

— Il les gardait roulés dans sa case. Pas tous, naturellement; mais les plus riches demeuraient roulés.

Elle souleva la jarre et versa un peu d'eau sur le dos de Clarence.

— N'en verse pas trop à la fois, dit-il. La case va être noyée.

— On ne peut pas faire autrement.

— Non, avec tous ces tapis, on ne peut pas. Je me de-

mande pourquoi on les a déroulés dès l'aube. Le roi n'arrivera que sur le coup de midi.

— Quand j'aurai fini de te laver, j'épongerai l'eau, dit-elle.

— Frotte-moi vigoureusement. Il ne faut pas qu'il demeure sur moi la moindre souillure.

— Quand j'aurai frotté avec la pierre ponce, tu seras comme un sou neuf.

— As-tu observé le maître des cérémonies? dit-il. Il vient, il va, il court ici, il court là...

— Il est vraiment partout, dit-elle.

— Il est partout et il est nulle part!

— Tu ne peux pas dire cela. Un jour comme aujourd'hui, c'est lui qui règle tout.

— Je ne peux pas le sentir.

— Eh bien, tu n'es pas le seul!

Elle se mit à rire.

— Paries-tu qu'il se prend pour le naba? dit-il. Il s' imagine que chacun est à son service.

— Le roi me préserve de jamais vous prendre à mon service! dit le maître des cérémonies en entrant. Ce serait là une disgrâce telle que je me refuse à l'imaginer.

— Mais vous ne refusez pas d'écouter aux portes.

— Je n'écoute ni aux portes ni aux fenêtres, dit le maître des cérémonies. Même pas à la petite fenêtre de la salle du tribunal... Si j'ai entendu, c'est malgré moi. Et d'ailleurs, rassurez-vous, je n'attache aucune importance à ce qu'on peut dire de moi.

— Je vois, dit Clarence, vous êtes au-dessus de tout cela; vous êtes le maître des cérémonies!... Rappelez-vous pourtant que, à l'époque de la fenêtre du tribunal, vous portiez une compresse sur le derrière.

— Je ne l'ai pas oublié. Ce n'était qu'une compresse de circonstance, mais je ne l'ai pas oubliée; je n'oublie jamais rien!

— Alors, la prochaine fois, n'oubliez pas non plus de frapper avant d'entrer. Ma case n'est pas un moulin.

— Admettons-le. Provisoirement, admettons-le. Pour-

tant, dites-moi, est-ce l'habitude du naba, de frapper avant d'entrer?

— Mais vous n'êtes pas le naba. Vous vous croyez le naba!... Il y a de la marge.

— Moins que vous ne croyez, Clarence. Je suis venu sur l'ordre du naba et en messenger du naba. En tant que messenger officiel, j'ai en ce moment les prérogatives mêmes de celui qui m'envoie. A ce titre, je pourrais vous donner l'ordre de vous vêtir afin d'écouter, comme il convient, le message dont je suis chargé. Toutefois je n'en ferai rien; d'abord parce que je n'ai pas d'orgueil, quand bien même j'aurais le droit et des raisons de m'enorgueillir; et ensuite parce que chacun sait que vous vous mettez nu pour tout et pour rien, une fois pour un boubou, une autre fois pour...

— Vous me faites suer, dit Clarence. Au fait!

— J'y viens, dit le maître des cérémonies. Le naba vous fait dire de ne bouger de votre case, aujourd'hui, sous aucun prétexte.

— Quoi? fit Clarence.

Il avança d'un pas et vint regarder sous le nez le maître des cérémonies.

— Vous n'êtes pas fou? dit-il.

— Le naba ne peut pas être fou. Le naba...

— Le naba doit bien savoir qu'un jour comme aujourd'hui je ne peux pas rester enfermé dans ma case.

— Qu'est-ce qui vous en empêche? Ce n'est pas parce que vous ne bougerez pas de votre case que vous serez privé des réjouissances du jour. De votre case, vous pourrez tout voir; vous pourrez voir la fête sur la place par le hublot de gauche; et par le hublot de droite vous verrez la réception sous la galerie, mieux que si vous la suiviez de la place.

— J'entends. J'entends parfaitement, dit Clarence. Je verrai tout. D'une façon, je verrai tout. Mais le roi, lui, ne me verra pas!

— Le roi?... Pourquoi le roi vous verrait-il? Le roi vient-il pour vous voir?

— Le roi... dit Clarence.

Et il demeura court. Non, le roi ne venait assurément pas à

Aziana pour voir Clarence. Le roi... Le roi venait rendre visite au naba et...

— Je vous ai fidèlement transmis les paroles du naba, dit le maître des cérémonies.

— Ses « paroles » ? dit vivement Clarence. Les « paroles » du naba?... Cette fois, vous vous trahissez ! Depuis quand le naba parle-t-il?... Je croirai à ce message quand j'aurai moi-même parlé au naba, pas avant. Dites au naba que je lui demande audience.

— Je regrette, mais il n'y aura pas d'audience aujourd'hui. Vous devez bien vous douter qu'un jour comme aujourd'hui le naba n'a pas un moment à lui ; ses instants sont comptés minute par minute.

— Eh bien, il suffira d'une seconde.

— Une seconde même serait de trop. Le naba ne saurait distraire du service du roi une seconde.

— Est-ce vous qui m'avez machiné ça ? dit Clarence.

— J'ai arrêté la cérémonie de la journée, et je ne l'ai pas autrement réglée que je ne l'ai toujours fait, car le cérémonial en est immuable. Je n'ai, par conséquent, rien fait de plus que n'exigent ma charge et le cérémonial, et je n'ai non plus rien fait de moins. S'il vous plaît de voir là une machination, à votre aise !... Mais brisons là. Une telle discussion est non seulement oiseuse, mais encore inconvenante. Il ne m'appartient et il ne vous appartient pas davantage de discuter les ordres du naba. Au surplus, je n'ai pas non plus à vous rendre compte de mes actes, et moins encore à me disculper, en l'absence de tout manquement. Enfin, je ne me suis que trop attardé déjà dans une case où ma présence est jugée indésirable, et, par le fait, où ma personne est offensée... Je vous souhaite de vous mettre tout cela bien dans la tête, même si cette tête est et doit demeurer la plus légère de la terre.

Il n'attendit pas la réplique de son hôte pour tirer sa révérence, soit qu'il se tint vraiment pour offensé, soit que ses instants fussent véritablement comptés. De toute manière, du reste, sa présence eût été vaine : Clarence ne songeait nullement à répliquer. Il était comme un homme qui a reçu un coup de massue sur la tête.

— Comprends-tu cela? demanda-t-il à Akissi quand il fut sorti de sa stupeur.

— Comment comprendre? dit-elle. Cet homme est un moulin à paroles.

— Je me réjouis de voir arriver Baloum.

— Le naba craignait peut-être que tu ne salisses ses tapis.

— Eh bien, après tout, ils sont faits pour qu'on marche dessus. Mais il n'avait rien à craindre; je me serais déchaussé.

— Il t'aura pris pour un homme blanc.

— Écoute, va appeler Baloum.

— Je vais commencer par t'essuyer.

— Non, va! Va tout de suite! Je m'essuierai moi-même.

— Voici la serviette-éponge, dit-elle.

— Oui, dit-il. Va vite, maintenant!

Il commença de s'essuyer, mais il s'interrompit presque aussitôt pour marcher de long en large. Quelle aventure!... Le naba allait-il réellement l'empêcher de se montrer au roi?... Savoir ce qu'il avait derrière la tête, le naba! Mais qui le dirait? Sa barbiche parlait, oui, et il n'était bruit que des paroles qui tombaient de cette barbiche. Mais peut-être cette barbiche ne disait-elle rien, peut-être cette barbiche s'agitait-elle pour rien; et, parce qu'elle ne pouvait rien dire, parce qu'elle ne s'agitait que pour des riens, pour chasser une mouche ou pour accompagner la mâchoire inférieure, chacun en tirait ce qu'il lui plaisait, chacun interprétait à sa façon les mouvements de la barbiche et, il va de soi, à son avantage. Le maître des cérémonies... « Que n'ai-je laissé la gaule accomplir tout son travail, se dit Clarence. On ne parlerait plus aujourd'hui du maître des cérémonies! »

Ah! la gaule pouvait rentrer en action, il ne l'arrêterait plus; et le derrière du maître des cérémonies pourrait enfler, devenir dix fois plus gros, devenir gros à éclater, il n'arrêterait pas la gaule! Sûrement les spectateurs n'auraient plus lieu d'être mécontents; ils en auraient pour leur argent, et pour leur cruauté, et pour leur soif de justice, et pour tout ce qu'il leur plairait d'avoir, pour tout ce que leur caprice et leur éternelle bassesse leur suggéreraient...

— Qu'est-ce que j'apprends? dit Samba Baloum.

— Baloum! cria Clarence en courant vers lui. Akissi t'a expliqué?

— Elle m'a répété le message du naba, elle...

— Alors, va vite! Va expliquer au naba pourquoi je ne peux pas demeurer enfermé dans ma case un jour comme aujourd'hui. Mais va! Ne lambine pas!

Dieu! que Baloum était lent! Clarence le poussa dans le dos.

— Vâ donc!

— Ne me pousse pas comme ça, dit Samba Baloum. Tu vois bien que j'y vais.

— Va vite! dit Clarence. Ne fais pas de si petits pas. Va le plus vite que tu pourras!

Il le regarda se diriger vers la case du naba. Il trépignait d'impatience. Quand le maître des cérémonies avait pris la porte, Clarence était demeuré interdit; mais à présent il trépignait. Il ne concevait pas que Baloum se dandinât. Était-ce le moment de se dandiner?

— Tu ne t'es pas essuyé, dit Akissi.

— Il est bien question de m'essuyer! dit-il.

— Je vais t'essuyer, dit-elle en lui prenant des mains la serviette-éponge.

— Non, ne me touche pas. Je ne m'essuierai pas avant d'avoir la réponse du naba.

— Je ne vois pas le rapport, dit-elle.

— Si c'est pour demeurer claquemuré, je n'ai aucune raison de m'essuyer.

— Ce n'est pas raisonnable.

— C'est insensé, dit-il.

Il s'assit sur le lit, mais il se redressa aussitôt pour reprendre sa promenade à travers la case.

— Pourvu que Baloum se hâte, dit-il. Il est si lent en tout!

Il pensa qu'il n'avait vraiment pas de chance et qu'il n'en avait jamais eu. Comment faisaient-ils, les autres, pour saisir la chance? Ils mettaient la main dessus, sans doute; voilà ce qu'ils faisaient. Mais lui... Lui, chaque fois qu'il refermait la main, il ne rencontrait que le vide; l'oiseau s'était envolé!...

— Voici Baloum qui revient, dit Akissi.

Clarence courut à la porte.

— Baloum! cria-t-il.

— Ne t'énerve pas comme ça, dit Samba Baloum. Tu me donnes chaud, et tu te donnes chaud... Tout est arrangé. Le naba te fait dire seulement que tu ne dois pas marcher sur les tapis.

— Ah! Baloum, quel ami tu es!

— Oui mais, à l'avenir, ne me bouscule plus. Je suis en nage.

— Si tu n'avais pas réussi... dit Clarence.

— Il ne voulait pas que je l'essuie, dit Akissi.

— Tu es un enfant, dit Samba Baloum. Laisse Akissi t'essuyer, et hâte-toi de passer un boubou. La cérémonie va commencer... A présent, je m'en vais; j'ai plus de choses à faire que je n'en ferai jamais.

Il soupira.

— Fais attention aux tapis, dit-il en sortant. Déchausse-toi.

Akissi s'approcha de Clarence pour l'essuyer.

— Akissi, dit Clarence, mesures-tu mon bonheur?

— Tu t'énervais pour rien, dit-elle.

— Ne comprends-tu pas que, pour moi, c'est une question de vie ou de mort?

— Mais tu ne penses guère à moi.

— Je pensais à toi aussi, je me tourmentais.

— Vraiment?

Elle cessa un moment de l'essuyer et se tint devant lui, la serviette-éponge à la main.

— Tu ne me crois pas? dit-il.

— Je ne sais pas.

Elle tournait et retournait entre ses doigts la serviette.

— Mais, d'abord, je dois penser au roi, dit-il.

— Oui, dit-elle.

Et elle renifla.

— Tu ne vas pas pleurer? dit-il.

— Non.

— Je n'étais pas venu à Aziana pour y demeurer toujours.

— Non, tu étais venu pour attendre le roi. Et puis...

Elle n'acheva pas.

— Quoi? dit-il.

— Rien.

Elle tournait et retournait toujours la serviette entre ses doigts.

— Je mettrai le boubou à fleurs blanches, dit-il.

— Quand le maître des cérémonies te verra...

— Appe lle-le, dit-il. Et donne-lui son titre tout au long. Tu vas voir comment je vais le recevoir!

— Monsieur le maître des cérémonies! cria Akissi.

Elle se tenait sur le seuil de la case, et elle appelait l'homme, de la voix et de la main.

— Il vient, dit-elle. Tu aurais pu passer ton boubou pour le recevoir.

— Laisse. Je le recevrai à ma manière.

— Vous m'avez appelé? dit le maître des cérémonies.

— Je vous ai fait appeler, dit Clarence. Je vous aurais appelé moi-même, mais je n'ai pas eu le temps encore de passer mon boubou, et je ne pouvais pas décemment m'exposer sur le seuil de la case sans boubou.

— Je croyais... dit le maître des cérémonies.

— Oui, habituellement, je le fais. Mais, ce que je puis faire avec le commun, je ne me le permets pas avec vous... J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit, tout à l'heure.

— Vous vous êtes mis la chose dans la tête?

— Exactement, dit Clarence. Vous êtes un homme de bon conseil. C'est pourquoi du reste je me suis permis de vous appeler... Vous accepterez bien de vider une calebasse en ma compagnie?... Akissi!

Akissi déroula la natte, et Clarence y prit place à côté du maître des cérémonies.

— Je n'abuserai pas de vos instants, dit-il en choquant sa calebasse contre celle du maître des cérémonies. Je sais que vous avez aujourd'hui un travail dont un autre que vous, moins diligent, moins intelligent que vous, ne viendrait pas à bout.

— Je vous écoute, dit gravement le maître des cérémonies.

— Croyez-vous, dit Clarence, que mon boubou vert à fleurs blanches convienne à la cérémonie de ce jour?

— Vert à fleurs blanches? dit méditativement le maître des cérémonies en considérant sa calebasse.

— Oui, vert olive avec des fleurs blanches.

— Eh! que vous importe! dit brusquement le maître des cérémonies. Est-ce que le naba ne vous a pas défendu de paraître à la réception?

— C'était, m'a-t-on dit, son intention. Mais il y a du changement depuis : Baloum a parlé au naba.

— C'est pour cela que vous vous montriez si aimable? dit le maître des cérémonies.

— Nos rapports n'ont-ils pas toujours été empreints de la plus grande cordialité? Si, le jour où le naba vous a corrigé le derrière avec votre propre gaule, vous vous en êtes tiré avec une simple compresse — une compresse de circonstance, comme vous dites —, n'est-ce pas à mon affectueuse intervention que vous le devez?

— Je vous ai manifesté ma gratitude à ce sujet.

— Vous l'avez si hautement manifestée et si largement étalée que, ce matin même, pas plus tard que ce matin même, vous faisiez des pieds et des mains pour m'empêcher de m'approcher du roi!

— Aussi ne l'ai-je fait que pour votre bien.

— Voyez-vous ça! dit Clarence. Le ciel m'est témoin que je ne m'en doutais pas... Toi, Akissi, t'en doutais-tu?

Et il se mit à rire d'une façon particulièrement insultante. Il lui semblait qu'il tenait le maître des cérémonies plus serré encore que ne l'avaient tenu les piquets et les cordes, le jour de la grande correction. Il aurait voulu que Noaga et Nagoa fussent présents, pour assister à la déroute du malveillant personnage.

— Ne riez ni trop haut ni trop longtemps, dit le maître des cérémonies. Il y a moins à rire que vous ne croyez; à moins que vous ne veuillez rire à vos propres dépens. Car enfin pourquoi vous seriez-vous approché du roi? Avez-vous fait quoi que ce soit pour mériter de l'approcher?

— Je l'ai attendu.

— Vous l'avez attendu en paressant.

— Je ne demandais qu'à travailler, dit Clarence.

— Mais vous vous êtes soigneusement gardé de le faire. Si encore vous aviez poursuivi votre marche à travers la forêt...

— Une marche qui ne rimait à rien.

— Rien ne rime à rien, dit le maître des cérémonies, mais tout dépend de l'esprit dans lequel on l'accomplit. Si vous aviez poursuivi votre marche, vous exhiberiez aujourd'hui vos pieds écorchés par les racines et vos mains labourées par les épines. Peu de chose, certes, et peu de choses aussi. Mais ce peu, vous ne le possédez même pas; vous n'avez aucun titre à faire valoir.

— Aucun titre, il est vrai. Mais peut-être le roi prendra-t-il ma bonne volonté en considération.

— Votre bonne volonté?... Laissez-moi rire!

— Je n'ai que mon bon vouloir, dit Clarence.

— A quoi vous sert votre bon vouloir, si vous ne voulez jamais? Ce sont les mérites qui ouvrent l'accès au roi!

— Les mérites, sans doute. Mais si je n'ai rien fait de bien — car peut-être n'ai-je rien fait de bien, quelque envie que j'en eusse souvent —, je n'ai rien fait non plus de vraiment répréhensible.

— Vous n'avez rien fait de répréhensible? dit le maître des cérémonies. Vraiment! vous n'avez rien fait de répréhensible?

Il frappait le sol, du bout de sa gaule.

— Non, tu n'as vraiment rien fait de répréhensible!

Subitement, il tutoyait Clarence, et il ricanait.

— Tu n'as rien fait de répréhensible, mais tu as engrossé tout le sérail!

— Le savais-je? dit Clarence. Le roi m'est témoin que j'ai longtemps ignoré le fait.

— Mais tu ne l'as pas toujours ignoré. Tu n'as pas pu ignorer longtemps que les petits sang-mêlé du sérail ne tombaient pas du ciel.

— Cessez de me tutoyer, dit Clarence. Je ne vous reconnais pas le droit de me tutoyer.

— Je te tutoierai si cela me plaît! dit le maître des cérémonies. Je ne vais pas mettre des gants. Il y a heure pour tout, et cette heure-ci n'est pas celle des gants. Je vais te dire une bonne fois ce que j'ai à te dire, dussé-je y laisser mon derrière. Je vais te le dire, que cela te plaise ou ne te plaise pas; je vais dresser le bilan de ton attente et le bilan de ta conduite... Ton attente, c'était des bavardages sans fin avec Pierre ou Paul;

c'était des beuveries à n'en plus finir et le chapardage du vin du naba; c'était les escapades avec les deux polissons et les paresseuses stations à la forge; c'était le tissage, de loin en loin, d'une malheureuse serviette-éponge et la jarre-douche à la vue des passants; c'était... Mais que n'était-ce pas, cette prétendue attente?... C'était le moulin; c'était ta case, qui est comme un moulin ouvert à tout venant; et c'était l'inavouable farine de ce moulin; c'était, la nuit, la sale promenade de deux limaces!

— Taisez-vous! cria Clarence.

— Pourquoi me tairais-je? Ai-je rien dit que tu ne saches déjà? Tout ne parle-t-il pas suffisamment? Même si je me taisais, l'odeur qu'on respire dans ta case parlerait. Ne sens-tu pas cette odeur?... Mais non, tu ne la sens même plus! Elle a si intimement pénétré ta peau, elle est entrée si profond dans ton sang, que tu ne la sens plus... Et crois-tu jamais t'en débarrasser? Ce n'est pas Akissi, en te ponçant le dos, qui pourrait la laver, cette odeur; rien ne la lavera jamais! Le roi la sentira de la galerie; tu ne te seras pas approché de lui, que déjà il la sentira!...

— Vous tairez-vous, à la fin? cria Clarence.

Il s'était levé et il tendait les mains devant lui, comme s'il avait suffi de tendre les mains pour arrêter et repousser ce flux de fiel.

— Je me tais, dit le maître des cérémonies. Je ne t'ai pas dit le centième de ce que j'avais à te dire, mais je me tais. Je t'en ai dit assez.

Il considéra Clarence un moment.

— Un coq! voilà tout ce que tu es, dit-il. C'est comme coq que le mendiant t'a vendu au naba, et c'est en coq que tu t'es comporté.

— Vendu? s'exclama Clarence.

— Mais oui, vendu! Troqué, si tu préfères. Troqué contre un âne et une femme.

Il se leva à son tour et frappa impatiemment le sol avec sa gaule.

— Peut-être vas-tu me dire que, cela aussi, tu l'ignorais? Tu ignores décidément beaucoup de choses! Et peut-être y en a-t-il, dans le tas, que tu ignores réellement; mais il y en a trop

que tu feins seulement d'ignorer. Peut-être ignorais-tu que tu ne t'appartiens plus, que tu appartiens au naba; à présent, tu le sais; tu sais que, même si tu voulais servir le roi, tu ne le pourrais pas. Mais quelle est cette prétention de vouloir servir le roi? Alors même que le naba consentirait à te lâcher — et rien ne prouve qu'il lâcherait son bien, rien ne prouve qu'il surmontait sa pingrerie —, qu'est-ce que le roi ferait d'un coq?... Imagines-tu le naba te présentant au roi? Imagines-tu le naba disant au roi : « Voici mon coq?... » Ah! tu as de la chance qu'on ne puisse proférer de telles paroles devant le roi!

— Un coq... dit misérablement Clarence.

— Un coq n'est pas digne de paraître devant le roi, dit le maître des cérémonies. Un coq...

Il cracha.

— Impur comme tu l'es, tu n'es bon qu'à être enfermé dans le sérail!

Tournant le dos à Clarence, il marcha vers la porte. Sur le seuil, il se secoua, il battit son boubou, du revers de la main, comme pour en faire tomber la poussière ou comme pour en déloger quelque odeur. Puis il s'éloigna comme on s'éloigne d'un pestiféré; il s'éloigna avec sa propre pestilence dans le cœur et dans l'esprit; sa pestilence plus virulente que la peste même.

Comme il s'éloignait, un grand calme eût dû tomber, semble-t-il. En fait, la case demeura aussi bruyante qu'elle l'était un instant plus tôt. Toutes ces apostrophes que le maître des cérémonies avaient jetées à la tête de Clarence et, par-dessus Clarence, aux parois, continuaient de résonner; elles résonnaient comme l'océan au fond des grands coquillages. Clarence les entendait résonner comme un bruit d'océan; il entendait chacune en particulier, chaque vague en particulier; et il les entendait toutes, confondues en un même bruit furieux; il les entendait comme l'océan soulevé.

Un coq!... Oui, voilà tout juste ce qu'il était, voilà très exactement ce qu'il était devenu. D'autres, avant le maître des cérémonies, l'avaient dit; et ils l'avaient dit en plaisantant. Mais ce n'était pas un sujet de plaisanterie : à l'instant où le roi s'approchait d'Aziana, ce ne pouvait plus être un

sujet de plaisanterie ! D'ailleurs il n'y avait jamais eu là beaucoup de drôlerie ni beaucoup d'esprit, et moins encore de délicatesse. C'était un sujet qui n'eût jamais dû prêter à plaisanterie ; ce n'était pas non plus en plaisantant que le maître des cérémonies avait dit son fait à Clarence.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? demanda Akissi.

Elle s'approcha et prit la main de Clarence.

— Tu trembles, dit-elle.

— Oui, je tremble.

— As-tu froid ?

— Ce n'est pas cela. Le froid est en moi seulement ; c'est le cœur qui est glacé.

— Tu n'as pas à trembler, dit-elle. Toujours le maître des cérémonies crie et fait des discours ; mais personne ne fait attention à son tonnerre de fer blanc.

— Ne comprends-tu pas que je suis impur ? dit-il.

— Impur ? répéta-t-elle. Que veux-tu dire ?... Non, je ne comprends pas. Je ne vois pas en quoi tu serais impur.

— Pourquoi, la nuit, te sauvais-tu de la case ?

— Le naba me faisait appeler. Quel mal y avait-il ?

Il dégagea sa main de la sienne.

— Non, tu ne comprends pas, dit-il. Je ne crois pas que tu puisses jamais comprendre.

— Cela, non, je ne le comprends pas. Je...

Elle s'interrompit soudain.

— Les tambours ! dit-elle. Entends-tu les tambours ?... Mets vite ton boubou !

— Laisse mon boubou où il est, dit Clarence.

— Tu ne vas pas, un jour comme aujourd'hui, sortir sans boubou ?

— Je ne veux pas sortir.

— Mais tu le voulais ! Tout à l'heure, tu le voulais avec fureur. Tu...

— Je le veux encore, dit-il. Je me suis seulement mal exprimé. De toutes mes forces, je le veux. Ah ! tu ne peux croire combien je le veux !... Mais je ne peux plus ; à présent je ne peux plus...

Les apostrophes perfides du maître des cérémonies continuaient de retentir aux oreilles de Clarence, avec la même

violence et avec le même bruit d'océan soulevé. Ces grands coquillages où l'océan résonne, il importe peu qu'on les ravisse aux flots un jour plutôt que l'autre, qu'on les approche de l'oreille un jour plutôt que l'autre; l'océan continue d'y mugir avec le même intolérable bruit.

— Toi, Akissi, va, dit-il. Va, oui... Laisse-moi.

— Je demeurerai près de toi, dit-elle.

— Non, va... Je serai mieux seul.

— Sais-je combien de temps je te verrai encore?

— Tu me verras chaque jour et chaque heure. Désormais, tu me verras toujours. Il ne dépend plus de moi que je te voie ou que je ne te voie pas... Mais va! J'ai besoin d'être seul... Plus tard... Plus tard, quand j'aurai un peu réfléchi à tout cela, je t'appellerai.

Il la poussa doucement vers la porte. Les tambours battaient de plus en plus fort.

— Le roi entre dans Aziana, dit-elle.

— Je sais, dit-il. Hâte-toi!

Il revint s'asseoir sur le lit.

— Les tambours... dit-il à mi-voix.

Mais ce n'était pas les tambours qu'il entendait. Il entendait le bruit de la mer; et il revoyait la barre, le redoutable rouleau d'eau qui défend la terre d'Afrique; et, perçant par intervalles ce bruit d'eau déferlante, l'écho des apostrophes du maître des cérémonies lui parvenait, comme un mugissement de surcroît. Le roulement des tambours n'était sans doute pas absent de cette grande rumeur; pourtant ce n'était pas les tambours que Clarence entendait; et ce n'était pas non plus le cortège royal qu'il regardait s'avancer : le rouleau d'eau s'avancait!

Chaque fois que le rouleau de vagues était près d'atteindre la terre, il s'élevait; il élevait la tête; il regardait, l'espace d'une seconde, le sol rouge d'Afrique; et puis il retombait, il s'éparpillait furieusement. Il levait la tête et il regardait, mais il n'avait garde de regarder trop longtemps et il se gardait bien de s'avancer jusqu'à la terre! Sitôt que sa curiosité était satisfaite, il s'épandait. Et si, dans sa course vers la côte, il entraînait une barque, il comprenait parfaitement que les gens de la barque voulussent, eux aussi, regarder la terre

rouge; il élevait la barque, il la tenait sur sa crête, l'espace d'une seconde; et puis, dans son propre reflux, il ramenait la barque vers le large; il n'oubliait pas de ramener la barque, car il jugeait que, leur curiosité satisfaite, les gens de la barque n'avaient rien de plus à attendre de la terre d'Afrique. Il jugeait, avec sa vieille sagesse, qu'il leur en cuirait d'en apprendre davantage.

Mais les gens, dans la barque, ne se satisfaisaient nullement de cette vue lointaine. Ils n'avaient ni la sagesse, ni l'expérience millénaire du gros rouleau d'eau; ils voulaient toucher cette terre, fouler ce sol rouge. Le rouleau d'eau avait beau les en dissuader et chaque fois les ramener vers le large, ils refusaient ses conseils; ils se penchaient plus fortement et toujours plus fortement sur les rames; et, enfin, ils triomphaient de la barre, ils touchaient terre!

Pendant quelques heures, ou pendant quelques jours et parfois pendant quelques semaines, les gens de la barque ne savaient comment exprimer leur bonheur. Ils croyaient véritablement avoir remporté une grande victoire. Mais quelle défaite c'était! Et comme il aurait mieux valu que la barque se retournât, comme il aurait mieux valu que l'océan à jamais engloutît les passagers! Mais, cette dernière chance, cette chance suprême, que les gens de la barque tenaient pour un grand malheur, était rarement accordée.

— La chance... dit Clarence.

Il demeura un long moment à ne penser à rien. Il avait tant pensé à la chance, et à tant de reprises déjà, qu'il ne savait plus quoi en penser. Il ne reprit conscience qu'en entendant deux cris si déchirants que tout autre bruit — et Dieu sait si le fracas des trompes et des tambours était assourdissant —, un instant, en fut comme annihilé. Mais ces cris sans doute n'étaient si déchirants dans l'esprit de Clarence que parce qu'ils lui étaient familiers, parce qu'il crut y reconnaître la voix des deux garçons. Il courut au hublot de gauche, celui qui donnait sur la place.

Il reconnut aussitôt les garçons. Nagoa et Noaga étaient au centre de la place, et la foule faisait cercle autour d'eux. Les garçons portaient des coiffures où pointaient de longues cornes d'antilope. Ils étaient agenouillés et, le buste fléchi, ils

s'appuyaient au sol avec les coudes. On eût dit qu'un immense poids pesait sur leur dos.

Longtemps, le poids pesa. La foule se taisait. Puis, brusquement, les deux garçons redressèrent le buste et s'éloignèrent à quatre pattes, en poussant des cris de bête.

Clarence revint s'asseoir sur le lit. Il savait ce qu'était cette danse — les deux garçons l'avaient suffisamment répétée pour qu'il pût en interpréter chaque figure — un mime de la fécondation. Assisterait-il donc toujours à de telles scènes? Et l'odeur du Sud, le Sud, le poursuivrait-il toujours?... Clarence sentit le sang de la honte se répandre sur ses joues et les enflammer... Mais était-ce vraiment à lui de rougir? Avait-il tant de pudeur?

— La nuit, dans la case, est-ce que je rougissais? dit-il.

Il ne rougissait pas! Il était l'acteur même de ce mime et il n'avait pas honte; il n'avait pas de répulsion; il était la bête et il était ce poids qui pesait... Mais pourquoi était-ce ce mime-là qu'on avait choisi de représenter devant le roi? N'était-ce pas faire injure au roi, insulter à sa pureté? Ou la simple présence du roi retranchait-elle son ignominie au mime?... Eh bien, peut-être... Peut-être suffisait-il que le roi fût présent pour que tout devînt pur... Ah! si tout en sa présence royale avait pu se purifier!... Mais non, il y avait des impuretés que rien n'effaçait, que rien ne rachetait, que... Sans doute ne pouvait-on pas réellement faire injure au roi, parce que le roi était au-dessus de toute injure. Mais l'injure demeurerait. Et toute l'eau de la terre, toutes les larmes et tout le sang de la terre, étaient impuissants à la laver... Non, tout ne s'effaçait pas.

Un double halètement arracha Clarence à ses pensées. Les garçons se tenaient devant lui. Ils respiraient bruyamment. Ils n'avaient dû faire qu'un bond, de la piste de danse à la case; ils n'avaient seulement pas pris le temps d'enlever leur accoutrement.

— Pourquoi gardez-vous sur la tête ces coiffures à cornes? dit Clarence. Jetez cela! Jetez ces cornes et jetez ces peaux de bête!

— Vous ne nous avez pas vus danser?

— J'ai vu la fin. J'en ai vu plus que je n'aurais voulu voir...
Quand vous avez crié, je me suis mis au hublot.

— Vous auriez dû venir sur la place, dit Nagoa.

— Pour que le roi me voie? dit Clarence.

— Pour assister au début du mime, dit Noaga. La fin...

— La fin est immonde! dit Clarence.

— Pourquoi n'avez-vous pas regardé le début? demanda Nagoa.

— Je n'aime rien dans ce mime, dit Clarence. Même l'accoutrement me déplaît.

— Nous l'avons porté pour la dernière fois, dit Noaga.
Et il jeta sa coiffure sur le sol.

— Demain, nous partirons avec le roi, dit-il.

— Demain!... dit Clarence.

Il regardait la coiffure à cornes. Noaga la poussait du pied.

— Vous aussi, vous devriez venir, dit Nagoa en jetant à son tour sa coiffure sur le sol. Pourquoi ne viendriez-vous pas?

— N'ai-je pas toujours voulu venir? dit Clarence.

— Je ne sais pas, dit Noaga. Avant d'habiter la case, avant que toutes ces... Enfin, avant, vous vouliez venir, vous vouliez certainement venir. Et puis...

— On ne peut pas toujours savoir exactement ce que vous voulez, dit Nagoa.

— Ai-je jamais voulu autre chose? demanda Clarence.

« Si pourtant j'étais demeuré ferme, pensait-il, est-ce que ces enfants douteraient de ma volonté? »

— J'ai toujours voulu venir, répéta-t-il.

Mais l'avait-il vraiment et toujours voulu? « On finit par ne plus rien attendre », avait-il dit. Il l'avait dit, et il avait fini par ne plus attendre le roi. Il y avait eu des moments où la venue du roi lui avait paru incroyable et impossible; des moments où réellement il avait mis tout en doute et désespéré de tout. Et il entendit résonner la voix du maître des cérémonies : « A quoi vous sert votre bon vouloir, si vous ne voulez jamais? »

— N'ai-je pas toujours voulu venir? cria-t-il.

Il regardait anxieusement les garçons. Il attendait d'eux qu'ils confirmassent sa bonne volonté; et il les regardait

maintenant comme si sa vie eût dépendu de leur témoignage. Mais quel témoignage attendait-il d'autrui qu'il n'eût d'abord dû trouver en lui-même?

— Pourquoi alors ne vous êtes-vous pas présenté au roi? interrogea Nagoa.

— Ne sentez-vous pas cette odeur qui est sur moi?

— Quelle odeur? fit Noaga. Mettez votre boubou. Quand le roi passera devant votre case, vous vous présenterez.

Il avait enlevé la peau de bête qui l'habillait et il la roulait en boule; puis il l'envoya rouler au fond de la case.

— A présent, je ne peux plus me présenter, dit Clarence.

Il regardait les deux coiffures à cornes, et les deux peaux de bête au fond de la case, il pensait que sa place désormais était là : à côté de ces dépouilles.

— Il est trop tard, dit-il.

— Trop tard, dit une voix à l'extérieur. Trop tard pour quoi?

Diallo entra dans la case.

— Tu le sais, toi, dit Clarence. Tu le sais assurément mieux que moi; encore que, pour toi, il ne soit pas trop tard.

— Il est toujours trop tard, dit Diallo. A peine sommes-nous nés, qu'il est déjà trop tard. Mais le roi ne l'ignore pas, et c'est pourquoi aussi il est toujours temps.

— Est-ce là ce que tu disais hier? demanda Clarence.

— Hier? dit Diallo. Est-ce que hier compte encore? Ce jour seul et cette heure seule comptent. Il suffirait d'un millième de seconde.

— Tu ne sens donc pas l'odeur? dit Clarence.

— L'odeur? dit Diallo.

— Mettez votre boubou et venez, dit Nagoa.

— Non, dit Clarence. A chacun selon ses mérites. A chacun le destin de ses mérites.

— Une hache, Clarence, une simple hache, voilà tous mes mérites, dit Diallo. Croyez-vous que je doive me vanter fort de tels mérites?

— Mais cette hache, tu la possèdes, dit Clarence. Cette simple hache est à toi... Moi, je n'ai rien. Ou plutôt... Ah! si je n'avais rien, s'il était possible que je n'eusse rien!... Mais j'ai cette odeur, cette indétachable odeur. Ne la sens-tu pas?

— Je ne sais de quoi vous parlez, dit Diallo. Il y aura toujours quelque odeur.

— Il est vrai, j'ai aussi mon bon vouloir, dit Clarence. Et il ricana.

— Seulement je sais enfin à quoi m'en tenir sur le bon vouloir. Et sur mon bon vouloir en particulier. C'est...

— C'est quoi? demanda Samba Baloum qui arrivait à petits pas, et en se dandinant à son habitude.

— C'est le bon vouloir d'un coq, Baloum!

— Où es-tu encore allé chercher ça? dit Samba Baloum.

— Le maître des cérémonies m'a enfin dessillé les yeux.

— Le maître des cérémonies? Tu écoutes le maître des cérémonies, à présent? Je croyais que tu savais à quoi t'en tenir sur les hommes justes.

— Toi, tu ne l'écoutes jamais?

— Je l'écoute pour faire le contraire de ce qu'il dit. Voilà comment je l'écoute! Voilà comment tu devrais l'écouter, ce sépulcre blanchi!

— Je le croyais aussi, dit Clarence.

— Alors crois-le encore. Crois-le plus dur que jamais. Tu devrais être sur la place, à te réjouir, au lieu de te lamenter au fond de ta case. Mais il suffit que je te laisse seul un instant pour que tu te mettes à déraisonner. Allons, passe ton boubou et viens!

— Et l'odeur? Crois-tu que l'odeur s'en ira, quand j'aurai mis mon boubou?

— Sornettes! dit Samba Baloum.

— Non, Baloum, je ne peux plus me montrer au roi après la vie que j'ai menée ici.

— Est-ce cela, n'est-ce que cela qui t'arrête? Tu es aussi digne de te présenter que n'importe quel autre. Si tous ceux qui se présentent devant le roi devaient être dignes de lui, le roi vivrait dans un désert. Demande plutôt à Diallo.

— Mais moi... dit Clarence.

— Quoi, toi? dit Samba Baloum.

— Ne m'as-tu pas assez répété que je suis un coq?

— Quel mal y a-t-il à être un coq? Tu oublies que le naba est vieux. Crois-tu qu'il t'ait attendu pour être cocu?

— Mais comprends-moi, Baloum! Est-ce que ce que tu dis

atténue ce que je faisais? Est-ce que cela change quelque chose à mon cas?... Et même si cela pouvait modifier mon cas du tout au tout, tu sais bien que le naba n'accepterait pas de se séparer de moi.

— Je parie que c'est encore un conte que le maître des cérémonies t'aura fait.

— Un conte? Appelles-tu cela un conte? dit Clarence. Est-ce un conte, que le naba est près de ses sous, et que le coq — ce coq acheté comme un chat dans un sac, disais-tu — lui a coûté un âne et une femme?

— La prochaine fois que je rencontrerai le maître des cérémonies, dit Samba Baloum, je l'étranglerai de mes mains.

— Tu vois bien! dit Clarence.

— Mais non, je ne vois pas. Je vois seulement que le naba fera exactement ce que le roi lui ordonnera. C'est cela que je vois.

— Et sais-tu, toi, ce que le roi ordonnera?

— Non, je ne le sais pas. Je ne peux même pas le prévoir. Mais tu ne le sais pas plus que moi; tu ne le prévois pas plus que moi et, pas plus que moi, tu n'as à te mettre à sa place ni à prévoir ce qu'il dira. Si tu ne cours pas ta chance, qui la courra?

— La chance, dit Clarence... Si j'avais le cœur à rire, je rirais. La chance...

— Appelle la chose comme tu voudras, mais c'est le nom que je lui donne. Peut-être ne correspond-il à rien; et peut-être est-il le signe d'une chose réelle. Qu'en sais-tu? Ce que je sais, et cela je le sais à n'en pas douter, c'est que, si la chose existe, elle ne te sera pas donnée comme un don gratuit; tu n'en recevras pas plus que tu n'en extorqueras. Celui qui ne demande rien ne doit pas non plus s'étonner de s'en retourner les mains vides. Et enfin si personne n'est constamment favorisé, personne non plus n'est constamment frustré. C'est ce que ton maître des cérémonies ne sait pas. La chance... Tu vois à présent ce que je veux dire. Tu vois ce que j'appelle « chance » et ce que d'autres appellent « mérites ».

— Le mendiant appelait cela « faveur ».

— Je l'appelle « pitié », dit Diallo.

— Donnez à la chose le nom qu'il vous plaira, dit Samba

Baloum, mais ne faites pas comme le maître des cérémonies : ne l'ayez pas sur le bout des lèvres seulement. Et laissez-moi l'appeler « chance ». Le mot me convient; il convient à mon épaisseur. Mais, pour rustaud que je suis, je ne le suis pas au point de croire que cette chance soit le lot du plus adroit. Il n'y a pas d'adresse, ici. Et toi, Clarence, tu n'es heureusement pas très adroit. Je crois moins encore que ce soit une affaire de purs calculs, une affaire de « justes ». Et, là encore, Clarence, tu ne sais heureusement pas calculer, et tu n'es pas parmi les « justes ». C'est pourquoi je te dis de saisir ta chance, car tu l'as à portée de ta main. Mais saisis-la, fais le geste de saisir, car, si tu ne t'efforces pas, tu ne la saisis pas.

— Je ne l'ai jamais saisie, dit Clarence.

— Peut-être aussi ne t'es-tu jamais efforcé.

— Je me suis efforcé.

— Alors que craignez-vous? dit Diallo. Il ne vous sera rien demandé au-delà de votre effort.

— Le naba ne permettra pas que je la saisisse, dit Clarence.

— Laisse donc le naba! dit Samba Baloum. Des nabas, les hommes en fabriquent tous les jours de nouveaux. Le roi est là, et le naba n'est plus rien, le naba est de la crotte de chien. Qu'as-tu à tant t'occuper du naba? On croirait que sa barbi-che t'effraie. Pourtant — dis-le-toi bien — aujourd'hui, il n'en tombera pas un signe, pas un poil non plus, que le roi d'abord n'y consente. Les chèvres aussi ont une barbe taillée en bouc. Te soucies-tu d'une chèvre? Je me demande pourquoi, soudain, tu es si respectueux de l'autorité. Quand ce n'est pas le maître des cérémonies, c'est le naba!... Ne peux-tu prendre exemple sur les garçons? Cesse donc de te tracasser et mets ton boubou. Le roi ne va pas tarder à passer devant ta case.

— Il s'assoira sous la galerie... dit Clarence.

Et au moment où il achevait de prononcer ces paroles, il tomba dans une sorte d'inconscience; dans une impuissance, plus exactement. Les autres, autour de lui, parlaient et s'agitaient; et peut-être répondait-il; peut-être n'était-il pas totalement absent de leur conversation, ni entièrement en dehors de leur agitation. Et même il semblait qu'il répondît, qu'il

s'agitât mais il n'avait conscience ni de ce qu'il répondait, ni des gestes qu'il faisait; ce n'était guère plus qu'un bruit confus de paroles et qu'une agitation dépourvue de sens. « Quelque chose qui ressemble à la vie, pensait-il vaguement. Quelque chose qui peut-être est la vie même : une pure folie et une sarabande de fols!... » Puis un cri, tout à coup, lui parvint : « Le roi! » Il sentit qu'on cherchait à lui passer de force son boubou, mais il se débattit; il ne voulait absolument pas qu'on lui mît son boubou, il ne voulait pas que le roi reculât d'horreur...

Quand il reprit connaissance, il était seul, tout à fait seul. Un grand silence, un silence opaque, régnait dans la case.

— Est-ce ainsi quand on meurt? dit-il à voix basse.

Sans doute était-ce ainsi; on entraît dans un silence ouaté, un silence de plumes; on reposait dans une lumière diffuse, une lumière douce et drue, une lumière... Mais d'où venait cette lumière? Clarence se leva et s'approcha du hublot de droite, d'où cette lumière extraordinaire paraissait ruisseler. Et alors...

Alors il vit le roi. Il le vit assis sous la galerie à côté du naba, il le vit assis dans sa gloire. Et il sut d'où venait cette lumière extraordinaire.

Toute sa vie, lui semblait-il, il avait attendu cette scène. Maintenant qu'il la voyait, il ne savait pas si elle était réelle ou si elle n'était qu'une image que ses yeux projetaient; une image depuis si longtemps formée et si souvent répétée, que les yeux finalement la voient en dehors de toute réalité.

Non, la scène était bien réelle. Des serviteurs ne cessaient d'apporter des présents et de les jeter aux pieds du roi. Pourtant le souverain n'avait pas un regard pour ces présents qui s'accumulaient : il regardait droit devant lui; et peut-être ne regardait-il rien; peut-être son regard, comme dans la caverne de Dioki, était-il simplement tourné vers sa propre personne; peut-être ce regard qu'il dirigeait au loin n'était-il qu'une pure apparence, l'effet d'une condescendance, d'une bonté distraite et presque méprisante... Qu'eût-ce été, sinon? Il n'y avait rien sur quoi le roi pût arrêter son regard, dans ce Sud ignoble. Cette condescendance déjà était une faveur, quel que fût le secret mépris qui s'y mêlait.

Derrière le roi, perdus parmi ses pages danseurs, perdus dans ce nombre qui, en vérité, était seul sauvé, se tenaient Nagoa et Noaga. Leurs yeux allaient de Clarence au roi. Leurs yeux semblaient dire à Clarence :

« Mais qu'attendez-vous donc?... Ne voyez-vous pas que c'est l'heure des présents? Ne voyez-vous pas que c'est l'heure aussi de vous présenter?... Hâtez-vous Clarence! Ne laissez pas passer l'heure. Ne laissez passer ni l'heure ni la seconde. »

Oui, c'était là certainement le langage que les deux garçons tenaient; mais leur effronterie seule pouvait les autoriser à tenir ce langage; car, plus Clarence regardait le roi, plus il mesurait l'audace, l'étendue d'audace, qu'il eût fallu s'arroger pour s'avancer vers lui.

Et ce n'était pas son dénuement seulement, ce n'était pas son avilissement seulement qui empêchaient Clarence de s'avancer, c'était bien autre chose; et bien d'autres choses. C'était la grande fragilité du roi, la fragilité autant que la puissance, la même adorable fragilité, la même redoutable puissance que Clarence avait observées sur l'esplanade; le même sourire aussi, le même lointain sourire qu'on aurait pu, comme le regard, confondre avec le dédain, qu'on devait certainement confondre avec le dédain, et qui assurément errait sur les lèvres plus qu'il ne s'y posait; et sans doute aussi les habits, la blancheur immaculée du manteau, l'or de la torsade nouée en turban sur le front; tant de choses encore, tant d'autres choses qu'une vie entière n'eût pas suffi à dénombrer... Mais surtout tant de pureté, tant d'éclatante pureté.

— Voilà ce que je perds... dit Clarence.

Et il eut le sentiment d'avoir tout perdu. Mais n'avait-il pas réellement tout perdu?... Les garçons pouvaient multiplier les œillades et les appels, il ne s'approcherait pas; il avait sondé son indignité. Il demeurerait pour toujours enchaîné au Sud, enchaîné à sa case, enchaîné au naba et au sérail, enchaîné à tout cela à quoi il s'était si inconsidérément livré. Ah! s'il avait pu abolir sa vie!... Mais revient-on sur ses pas? Efface-t-on ce qui, un moment, a existé?... Sa solitude lui

parut si lourde, elle pesa d'un si grand poids, que son cœur eût pu se briser.

« Pourtant... Pourtant j'étais de bonne volonté, pensait-il. Il n'est pas vrai que j'aie manqué de bonne volonté... J'étais faible, personne n'a été plus faible que moi; et la nuit, j'étais comme une bête.... Pourtant je n'aimais pas ma faiblesse, je n'aimais pas la bête qui était en moi; j'aurais voulu rejeter cette faiblesse, et j'aurais voulu n'être pas cette bête... Non, il n'est pas vrai que j'aie manqué de bonne volonté. »

Mais de quel secours était cette bonne volonté? Clarence fut sur le point de maudire ce bon vouloir qui ne s'appuyait que sur des manquements, qui n'existait qu'en raison de ses manquements. Et ses larmes jaillirent.

Mais alors le roi tourna imperceptiblement la tête, et son regard se posa sur Clarence. Ce regard n'était ni froid, ni hostile. Ce regard... Est-ce que ce regard n'appelait pas?

— Hélas! Seigneur, je n'ai que mon bon vouloir, murmura Clarence, mon très faible bon vouloir! Mais vous ne pouvez pas l'accepter. C'est un bon vouloir qui me condamne plus qu'il ne me dispense.

Pourtant le roi ne détournait pas le regard. Et son regard... Son regard semblait malgré tout appeler. Alors, brusquement, Clarence s'avança. Il aurait dû se heurter à la paroi, mais la paroi devant lui s'effondra, la case derrière lui s'effondra, et il s'avança.

Il s'avançait et il n'avait aucun vêtement sur lui. Mais la pensée ne l'effleura pas qu'il aurait dû, au préalable, mettre son boubou; le roi le regardait, et rien, plus rien n'avait d'existence en dehors de ce regard. C'était un regard si lumineux et où il y avait tant de douceur que l'espoir, un fol espoir, naissait en Clarence. Oui, l'espoir à présent le disputait à la crainte; l'espoir devenait plus fort que la crainte. Et bien que le sentiment de son impureté dissuadât Clarence de s'approcher, néanmoins Clarence s'avançait. Il s'avançait en chancelant; il foulait l'épais tapis en chancelant; il lui semblait à tout moment que ses jambes ou que le sol allaient soudain se dérober sous lui. Mais non, il avançait, il continuait de s'avancer, et ses jambes ne le trahissaient pas, le sol

ne s'ouvrait pas. Et le regard... Le regard ne se détournait pas.

— Seigneur! Seigneur! murmura Clarence. Est-il vrai que vous m'appellez? Est-il vrai que l'odeur qui est sur moi ne vous fait pas reculer d'horreur?

Et parce que le regard demeurait posé sur lui, parce que l'appel demeurait sur lui, ce fut comme un trait de feu qui le transperça.

« Personne pourtant n'est plus vil que moi, plus dénué que moi, pensait-il. Et vous, Seigneur, vous acceptez de poser le regard sur moi! » Ou était-ce son dénuement même?... « Ton dénuement même! semblait dire le regard. Ce vide effrayant qui est en toi et qui s'ouvre à moi; ta faim qui répond à ma faim; ton abjection même qui n'existait pas sans ma permission, et la honte que tu en as... »

Quand il fut parvenu devant le roi, quand il fut dans le grand rayonnement du roi, et tout meurtri encore par le trait de feu, mais tout vivant et seulement vivant de ce feu, Clarence tomba à genoux, car il lui semblait qu'il était enfin au bout de sa course et au terme de toute course.

Mais sans doute ne s'était-il pas assez approché encore, sans doute était-il trop timide encore, car le roi lui ouvrit les bras. Et dans le temps qu'il lui ouvrait les bras, son manteau s'entrouvrit, son mince torse d'adolescent se découvrit. Sur ce torse, dans la nuit de ce torse, il y avait — au centre, mais pas tout à fait au centre, un peu sur la droite — un léger battement qui faisait frémir la peau. C'était ce battement qui appelait, ce léger battement! C'était ce feu qui brûlait et cette lumière qui rayonnait. C'était cet amour qui dévorait.

— Ne savais-tu pas que je t'attendais? dit le roi.

Et Clarence posa doucement les lèvres sur le léger, sur l'immense battement. Alors le roi referma lentement les bras, et son grand manteau enveloppa Clarence pour toujours.

PREMIÈRE PARTIE

ADRAMÉ

I. L'ESPLANADE	11
II. L'AUBERGE	40
III. LA VESTE VOLÉE	61
IV. L'ODEUR DU SUD	84
V. LE TROC	106

DEUXIÈME PARTIE

AZIANA

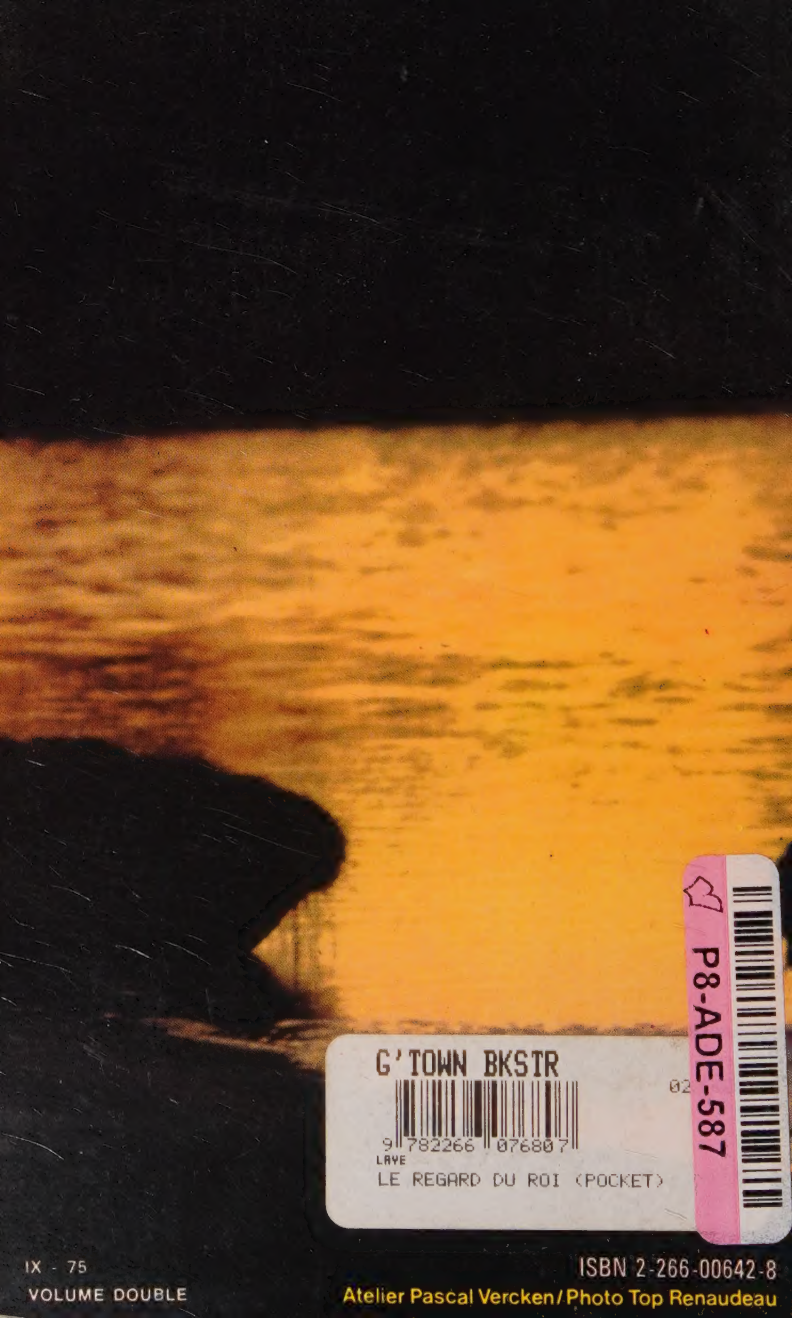
I. AKISSI	133
II. LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES	150
III. LES FEMMES-POISSONS	175

TROISIÈME PARTIE

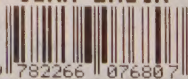
LE ROI

I. DIOKI	205
II. LE ROI	228

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE
ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A.
POUR LE COMPTE DES PRESSES POCKET
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 AOÛT 1978



G'TOWN BKSTR



9 782266 076807

LAVE

LE REGARD DU ROI (POCKET)



P8-ADE-587

